MANIOC.org
Conseil général de la Guyane

www.NOOC.org
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Conseil général de la Guyane

BkMW

MANIOC.org
Conseil général de la Guyane

B 653

rare
1852

CONSULTATION
SUR PLACE

MANIOC.org
Conseil général de la Guyane

LES DÉPORTÉS

OU

CAYENNE EN L'AN VII

DE LA RÉPUBLIQUE

PAR

Le docteur Melchior Yvan.

SERVICE CULTUREL
DÉPARTEMENTAL DE LA GUYANE
BIBLIOTHÈQUE
ALEXANDRE
FRANCONIE
CAYENNE
B 156/AG.

BRUXELLES.
MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1852

DÉPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
12° 24
DÉPARTEMENT de la GUYANE
BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
PAG/38

SERVICE CULTUREL
BIBLIOTHÈQUE
ALEXANDRE
FRANCONIE
CAYENNE
ANTAL DE LA GUYANE

INTRODUCTION.

En parcourant, au mois de juillet 1848, peu de temps après les funestes journées de juin, le cimetière d'un petit village des Alpes, je me heurtai en quelque sorte à un tombeau qu'on me dit être celui de deux déportés de Sinnamari. Je m'enquis de leur histoire, et j'entendis de la bouche de quelques paysans un récit un peu confus qu'il me parut utile de publier dans un moment où l'Assemblée con-

stituante appliquait les procédés gouvernementaux inventés par le Directoire. Aussitôt, je me mis en rapport avec ceux du village qui pouvaient me donner sur les exilés des renseignements plus complets que ceux qui sont restés traditionnellement dans le souvenir de leurs compatriotes ; ce travail-ci est le résultat de mes recherches.

L'histoire de mes déportés est donc vraie, entièrement vraie. Je suis historien fidèle et je n'ai rien inventé dans ce récit, qui n'est intéressant que par sa rigoureuse exactitude. Les documents sur lesquels j'ai calqué cette histoire consistent surtout en quelques lettres écrites de Sinnamari. Elles m'ont été confiées sous la condition formelle que je tairais leur origine et que je changerais le nom des acteurs. On comprend facilement la réserve qui m'a été imposée. Les noms qui rappellent de brutales exécutions et de cruelles vengeances sont lourds à porter aux époques de luttes et de déchirements politiques !

Dans ma pensée, ce travail avait pour objet de prémunir un pouvoir qui avait mes sympathies contre une tendance commune à tous

les gouvernements nés d'une révolution, celle de se défaire de ses adversaires par des moyens brutaux. Je voulais démontrer d'après Ramel, Barthélemy, Tronson-Ducoudray, Aymé et Ange Pitou, que la déportation est un supplice affreux. En m'abritant derrière l'autorité de Barbé-Marbois, de cet homme de bien auquel j'ai voué les sentiments d'une vénération profonde, je désirais convaincre mes coreligionnaires politiques que substituer la déportation aux bagnes ce serait aggraver le sort des forçats eux-mêmes [1]. Aujourd'hui je n'ai pas la naïveté de poursuivre le même but.

L'intérêt de ce livre est maintenant tout d'actualité; il constate l'état de la Guyane française en l'an VII de la république, lorsque Cayenne, Sinnamari et Conomana étaient peuplés de déportés. Ces hommes, qui étaient pour la plupart des généraux illustres, des publicistes, des grands dignitaires de l'État et des prêtres, ne purent supporter leur horrible situation ; malgré les ressources de leur

[1] Barbé-Marbois soutint cette opinion à la chambre des pairs en 1826 et 1827, lorsque les conseils généraux demandèrent que la déportation fût substituée aux bagnes.

esprit, malgré les encouragements de leur conscience, ils moururent presque tous de désespoir et de misère sur ce sol inhospitalier.

D'ailleurs les mêmes lieux furent autrefois témoins des mêmes désastres; vers la fin du règne de Louis XV, on ramassa dans les grandes villes les éléments impurs qu'elles renfermaient et l'on envoya ces parias de la vieille société peupler les déserts de Kourou. Ces rebuts des prisons et des maisons honteuses succombèrent sur ce sol empesté aux mêmes affections qui atteignirent plus tard le vertueux Murinais, l'honnête Tronson-Ducoudray, l'abbé Brottier et Collot d'Herbois.

Comme on le voit, tout ce que le gouvernement fait aujourd'hui a été tenté dans le passé; seulement l'ancienne monarchie n'appliqua pas de telles rigueurs à ce qu'on appelait alors les crimes d'État; et la première république ne confondit pas la population des bagnes avec les hommes politiques, échappés à l'échafaud. L'avenir nous montrera si cette terre embrasée est destinée à consumer fatalement toutes les existences qu'on lui donne à dévorer.

Un mot sur l'œuvre elle-même.

Le langage que parlent les acteurs de cette histoire est souvent déclamatoire et empreint d'exagération. Je prie mes lecteurs, habitués à l'urbanité de la société des deux derniers règnes, de ne pas s'effaroucher de quelques expressions énergiques et de se reporter au temps où ces hommes parlaient et agissaient. Chaque époque révolutionnaire a refait en quelque sorte notre langue, et grâce aux nouvelles études que nous sommes obligés de faire, peut-être parlerons-nous bientôt celle dont on se servait dans les plus mauvais jours du bas empire. En attendant, lorsque je songe que j'écris ces lignes à Bruxelles, sous le poids d'une condamnation anonyme qui m'éloigne de mon pays, je me demande si les mots de liberté individuelle et de droit commun ont conservé leur ancienne signification ?

Dr M. Yvan.

Bruxelles, 10 juin 1852.

LES DÉPORTÉS.

I

Le départ.

Le 14 thermidor an VI, à neuf heures du matin, un bataillon formait la haie devant la maison de détention de Saint-Maurice, à Rochefort. Un grand concours de peuple stationnait derrière les soldats et se pressait aux abords de la prison. Cette foule de bourgeois, de marins, d'ouvriers et de gens de la campagne, accourus de tout le pays environnant, semblait agitée par des impressions fort diverses. Les uns, et ce n'étaient pas les plus mal couverts, les plus pauvres, se répandaient en

propos violents, apostrophaient la multitude et manifestaient une joie sinistre ; les autres, c'était le plus grand nombre, gardaient un morne silence et paraissaient animés d'une secrète indignation.

Peut-être quelque collision aurait-elle éclaté si l'attention de chacun n'eût été tout à coup distraite par le plus frappant et le plus douloureux spectacle. Un roulement de tambour annonça que les portes de la prison s'ouvraient; le bataillon mit l'arme au bras, et aussitôt il se fit un grand silence. Alors on vit s'avancer, entre les deux rangs de soldats, quatre cents prisonniers : c'étaient les quatre cents nouvelles victimes que le Directoire envoyait mourir dans les marécages empoisonnés de la Guyane.

Les déportés étaient pour la plupart des hommes jeunes, et l'on reconnaissait au premier coup d'œil qu'ils formaient plusieurs catégories. Ceux qui marchaient les premiers, couverts de vêtements noirs en lambeaux, avaient la physionomie pacifique et vulgaire des prêtres séculiers disséminés jadis au milieu des populations rurales; leur contenance exprimait une triste résignation ; mais il y avait parmi eux des types plus remarquables : c'étaient des religieux que la révolution

avait chassés du cloître et rejetés forcément dans le monde.

Ces hommes au front ascétique, aux traits amaigris, au regard humble et ferme, étaient animés par une exaltation intérieure, et semblaient marcher avec joie au martyre. Quelques vieillards, mêlés à ces groupes, s'appuyaient sur leurs compagnons d'infortune, et se traînant à peine, tant ils étaient affaiblis déjà ; plusieurs, entrevoyant une mort prochaine dans l'exil, répandaient des larmes et se livraient à la plus profonde douleur. Au milieu de cette troupe de gens d'Église, on apercevait un groupe de laïques, condamnés aussi à la déportation ; ceux-ci, dans la vigueur de l'âge, étaient sombres et muets.

Lorsque le lugubre cortége se mit en marche, le peuple, saisi de compassion, fit entendre un long murmure ; mais en même temps quelques voix entonnèrent l'épouvantable refrain du *Ça ira*, et poussèrent des cris de mort. Un homme en carmagnole, les cheveux hérissés, l'air menaçant, se précipita à travers la double haie de soldats, et apostropha les prêtres en retroussant ses manches et en hurlant :

— A bas les aristocrates ! Les aristocrates à la lanterne !

Alors deux déportés se détachèrent du

groupe des laïques, et s'arrêtant devant le misérable, ils crièrent d'une voix forte :

— Vive la république une et indivisible ! A bas les lâches !

Cet incident produisit une grande impression sur le peuple, sa sympathie pour les proscrits éclata ; il fit entendre une longue clameur ; les soldats eux-mêmes, ces impassibles exécuteurs des ordres de tous les pouvoirs, furent touchés de pitié. C'était un navrant spectacle, en effet, que celui de ces hommes partant pour un exil éternel ; leurs vêtements s'étaient usés sur les dalles des geôles, et tous les effets qu'ils emportaient pour ce long voyage tenaient dans le mince paquet qu'ils avaient à la main.

Ils avançaient d'un pas ferme et en comprimant leur douleur ; mais à la vue du port leur courage faiblit. Lorsqu'ils aperçurent les chaloupes qui devaient les transporter en rade, une plainte immense sortit de toutes les poitrines, et le cri de « Grâce ! grâce ! » s'échappa involontairement de toutes les bouches. Le peuple, faisant écho à cette prière désespérée, cria grâce également.

Vaine supplication ! les pouvoirs faibles trahissent souvent leurs amis, mais ils n'ont jamais pardonné à leurs ennemis vaincus.

En cet instant quelques femmes, portant des enfants dans leurs bras, se précipitèrent vers les transportés en poussant des cris de douleur; c'étaient les mères, les sœurs, les femmes de ces infortunés; elles étaient venues de toutes les parties de la France à pied, sans argent et souvent en demandant l'aumône, pour dire le dernier adieu à ces chers objets de leur affection; elles avaient traversé tous les obstacles pour avoir la suprême consolation de les embrasser une dernière fois ; mais leur dévouement échoua devant l'inexorable rigueur de l'agent du Directoire qui présidait à l'embarquement.

Le misérable, craignant que le spectacle de ces adieux déchirants ne causât une trop vive émotion parmi le peuple, donna l'ordre de repousser les malheureuses femmes à coups de crosse. Les déportés n'eurent pas même l'amère joie de revoir un moment celles qui étaient venues les chercher à travers tant de difficultés et de souffrances; les soldats, sur l'ordre de leurs chefs, mirent la baïonnnette au bout du fusil et chassèrent les prisoniers vers les chaloupes; l'embarquement s'effectua aussitôt.

Lorsque les embarcations furent à quelques encablures du quai, on vit deux hommes, se

tenant étroitement embrassés, se dresser sur l'arrière d'une des chaloupes ; ils se tournèrent vers le peuple qui stationnait sur le port, et levant les mains au ciel comme pour protester contre la violence qui leur était faite, ils crièrent :

— Vive la république !

La foule répondit par les cris :

— A bas les tyrans ! à bas le Directoire !

Et mille voix entonnèrent le *Réveil du peuple.* Mais hélas ! le chant réactionnaire se perdit dans l'espace comme les vœux que Dieu n'exauce pas, et aucun écho ne le rapporta au rivage.

II

En rade.

Les chaloupes descendirent la Charente à la marée basse ; après une courte navigation, elles abordèrent deux corvettes mouillées en rade, *la Médée* et *la Bayonnaise*. Ce ne fut pas sans courir quelques dangers que les déportés opérèrent leur transbordement. La mer était houleuse, les bâtiments se balançaient sur leurs ancres et les embarcations portées par la lame montaient et descendaient alternativement en heurtant les flancs du navire. Ces pauvres curés

de campagne qui, pour la plupart, voyaient la mer pour la première fois, faillirent se noyer en voulant saisir la corde au moyen de laquelle on grimpe sur les bâtiments ; plusieurs même, que l'âge rendait impotents, durent renoncer à ce mode d'ascension, et on les hissa comme des bêtes de somme. Dès qu'un déporté mettait le pied à bord, on le faisait conduire dans l'entrepont de la corvette. Dans un espace de trente pieds, obscur et privé d'air, on avait déposé deux rangs de hamacs, superposés l'un à l'autre ; c'est là que cent vingt créatures humaines devaient passer la nuit et une partie du jour pendant une navigation qui pouvait durer plusieurs mois.

Un fanal suspendu au centre de ce sombre réduit l'éclairait de sa clarté rougeâtre, et faisait ressembler ces lits en toile serrés les uns contre les autres à des bières de sapin sous une voûte sépulcrale. Lorsque tous les déportés furent entassés dans ces oubliettes flottantes, les malheureux crurent qu'aucun d'eux n'en sortirait vivant. Les émanations qui s'élevaient de tous ces individus pressés dans quelques pieds carrés formaient une atmosphère fétide qui les étouffait ; une sueur visqueuse couvrait leur corps, et leur gorge, desséchée par une soif brûlante, ne laissait échapper que

des sons inarticulés. Ils cherchèrent vainement à se débarrasser de leurs habits dont le poids était un supplice ; mais dans cet espace resserré ils étaient en quelque sorte adhérents les uns aux autres, et ne pouvaient exécuter aucun mouvement. La plupart ne purent jamais atteindre leur hamac ; ils restèrent debout serrés les uns contre les autres, comme des corps momifiés dans les nécropoles égyptiennes. On entendait à travers les portes de cette hideuse prison les gémissements étouffés et les imprécations véhémentes. Les malheureux imploraient avec des larmes quelques gouttes d'eau et un peu d'air ; leurs impitoyables gardiens ne répondaient à leurs supplications que par des injures et des menaces.

C'est dans cet état de souffrance indicible que les déportés passèrent leur première nuit à bord des vaisseaux de la république ! Le lendemain, lorsqu'on ouvrit les cabanons infects de *la Bayonnaise*, la mort y était déjà entrée : deux vieillards avaient succombé dans la nuit ! Les malheureux prisonniers étaient dans un état affreux. Les uns, à demi asphyxiés, avaient le teint livide, la respiration courte et haletante ; les autres, l'œil injecté, les lèvres tuméfiées, la face ardente, étaient en proie à un sombre délire. Les vaisseaux de l'État sont les plus affreuses de toutes

les prisons; ceux qui les habitent par devoir vivent dans la contrainte, dans la gêne; les passagers que le hasard y amène sont traités comme des prisonniers, les prisonniers comme des esclaves à bord des négriers du canal Mozambique!

La porte de cet antre s'ouvrit enfin; deux déportés s'élancèrent les premiers; ils montèrent rapidement sur le pont, et demeurèrent un moment immobiles le visage tourné vers la brise : c'étaient ceux que nous avons vus à Rochefort braver le lâche qui avait insulté leurs compagnons d'infortune. Ces deux hommes étaient dans la vigueur de l'âge; un bonnet de drap couvrait leurs cheveux coupés fort court; ils portaient d'épaisses moustaches et étaient vêtus simplement d'une veste de camelot bleu et d'un pantalon de toile grossière. Bien que leur tenue toute pareille semblât annoncer qu'ils étaient de même condition, on s'apercevait au premier abord que, camarades maintenant, ils n'avaient pas été égaux dans le passé.

L'un grand, svelte, et d'une très-belle figure, avait, malgré ses vêtements grossiers, la tournure de ceux qu'on appelait jadis des gens de qualité; ses cheveux blonds taillés ras de l'oreille laissaient apercevoir un cou mince et

blanc comme celui d'une femme. Il avait la taille naturellement cambrée, la démarche aisée et quelque chose de fier dans le geste et le port de tête.

L'autre était de moyenne taille, brun et presque trapu : sa figure hâlée n'avait rien de remarquable, que deux grands yeux intelligents et passionnés ; il marchait un peu courbé et avait le geste vulgaire ; on s'apercevait enfin que c'était un paysan, surtout par le contraste qu'il y avait entre son compagnon et lui ; pourtant on retrouvait chez l'un et chez l'autre les traits caractéristiques de la race qui habite les montagnes du midi de la France : tous deux avaient les mains dures et osseuses, les yeux d'un bleu glauque, les sourcils droits, le nez fermement accusé, les narines minces et bien coupées.

Après avoir avidement respiré la brise salée, qui les baignait tout à coup de ses effluves salutaires, le premier prit le bras de son compagnon, et le faisant asseoir à ses côtés, sous le mât de misaine, il lui dit avec un profond soupir :

— Quelle nuit, Michel !

— Plût au ciel qu'elle eût été la dernière de ma vie ! répondit celui-ci d'un air sombre. Je te jure que plusieurs fois durant cette agonie,

lorsque la respiration me manquait tout à fait, et que je me sentais près de perdre connaissance, j'ai éprouvé un mouvement de joie, parce qu'il me semblait que j'allais mourir!... Paul, quand notre existence est devenue inutile, quand elle nous est insupportable, est-ce donc un crime de recourir au suicide?

— Ce n'est pas ainsi que doivent finir les hommes comme toi, répondit Paul avec une sévérité triste. Te verrai-je donc toujours en proie à ces idées sombres! toi que j'ai vu si courageux, si ferme dans les plus mauvais jours; toi qui as subi sans te plaindre tant de revers et de misères; tu t'épouvantes, tu gémis, tu veux mourir, lorsque tu aperçois là-bas, au delà de cette mer que nous allons traverser, le repos, une sorte de sécurité, la liberté peut-être!

— La liberté dans l'exil! murmura Michel avec un sourire amer.

— Non pas un exil éternel, répondit Paul, un jour nous reverrons la France, la France régénérée et glorieuse, qui, délivrée de ses tyrans, nous rappellera dans son sein.

Et comme Michel secouait tristement la tête, il ajouta avec exaltation :

— Qu'est donc devenue ta foi? qu'est devenu ton amour pour la patrie? Michel, nous som-

mes frères et enfants de la république; si je retourne seul un jour, que répondrai-je à cette mère auguste qui me demandera compte d'un de ses fils les plus chers?

— Je vivrais si j'étais tout à elle, dit Michel avec une sorte de gémissement; mais ce n'est pas à la patrie que je songe en ce moment, ce n'est pas sur nos amis morts sur l'échafaud que je pleure; c'est une autre pensée qui m'arrache des larmes et me brise le cœur! Tu ne me comprends pas, Paul! tu ne me comprends pas: c'est que je ne t'ai jamais parlé de ma femme.

A cette espèce de confidence, Paul changea de visage; il tressaillit comme si l'impression de cette douleur eût répondu à ses propres sentiments; il baissa la vue et garda le silence.

— Je ne t'ai jamais parlé d'elle parce que je craignais de te paraître faible, continua Michel, dont le cœur débordait; sais-tu la cause de mes tourments? Je l'aime, je suis jaloux... et je la laisse en France! Qui me répond de son attachement, de sa fidélité? Tu sais dans quelles circonstances je l'ai épousée, en sauvant toute sa famille, en la sauvant elle-même de l'échafaud. Sans le tribunal révolutionnaire, moi, Michel Galdebert, fils d'un paysan, je

n'aurais pas épousé mademoiselle Deprads, la fille d'un riche bourgeois. J'ai eu tant d'amour pour elle, qu'elle m'a aimé aussi... Mais qui sait maintenant si elle ne reviendra pas à d'autres sentiments! Les siens n'ont jamais cessé de me haïr; ils tâcheront de me perdre auprès d'elle, je ne serai pas là pour me défendre, pour lui témoigner mon amour, mon dévouement sans bornes; elle se laissera persuader par mes ennemis, et peut-être alors le divorce... Cette seule pensée me rend fou de désespoir, c'est pour cela que je veux mourir!

Paul détourna la tête comme si le spectacle de cette douleur l'eût navré; puis il dit avec effort :

— Pourquoi aurais-tu moins de courage et de résolution que les autres déportés? Il n'est aucun d'entre nous qui n'ait au cœur une de ces plaies vives que l'éloignement de la patrie et l'absence enveniment; tous nous avons laissé derrière nous des parents, des femmes, des amis. C'est pour ces objets sacrés de nos affections que nous devons supporter nos souffrances avec résignation. D'ailleurs, tu te tourmentes avec des chimères; tes prévisions ne reposent sur rien; ta femme est sage, elle t'a donné mille preuves d'attachement; va, elle n'oubliera pas ses devoirs.

Ces consolations banales suffirent pour rendre un peu d'espoir et de courage à Michel; il soupira et dit d'un ton plus calme :

— Il est vrai, Rosalie ne m'a pas donné le droit de douter de sa vertu, de son affection; peut-être au moment où je l'accuse presque, elle cherche les moyens de venir me rejoindre dans l'exil... Elle est capable d'un tel dévouement. Oh! alors combien je bénirais mon sort!... Parlons d'elle, Paul; je me sens consolé seulement en prononçant son nom. C'est presque dans ses bras que les sbires du Directoire sont venus me saisir; contraint de fuir, je m'étais retiré dans une des vallées de nos Alpes chéries où Rosalie vint me rejoindre. Je passai un mois seul avec elle dans cette solitude; que de fois pendant ces jours de suprême félicité je regrettai de m'être compromis dans nos discordes civiles... Que n'aurais-je donné pour être le pâtre le plus obscur de la vallée afin de me consacrer tout entier au bonheur de ma belle compagne!... Lorsque le soir nous allions nous promener le long des étroits sentiers qui bordent la montagne, qu'elle passait devant moi, ses beaux cheveux à demi flottants et des fleurs dans les mains... qu'elle était belle, que j'étais heureux alors!... Oh! les haines politiques! elles ne respectent rien; ni les croyan-

ces, ni le génie, ni les liens sacrés de la famille!

A ces mots, il pleura de douleur, d'attendrissement et d'amour. Paul demeura muet, la tête baissée, le front appuyé sur ses mains.

Cependant, les autres déportés étaient montés sur le pont; ces infortunés, qui se traînaient à peine, revenaient peu à peu à la vie, comme ces pauvres oiseaux que les chimistes soumettent à une expérience cruelle, en les plongeant tour à tour dans un gaz méphitique et dans un gaz révivifiant, pour donner à leurs élèves le spectacle d'une mort apparente et d'une résurrection instantanée.

III

Régime du bord.

La Médée et *la Bayonnaise* restèrent encore plusieurs jours en rade après l'embarquement des déportés. Les corvettes étaient retenues par la crainte des croiseurs anglais dont on voyait les voiles à l'horizon, et qui faisaient alors bonne sentinelle devant tous nos ports. Enfin, le 20 thermidor, on donna l'ordre d'appareiller. Les déportés furent avertis qu'on mettait à la voile en entendant les hommes du bord tourner au cabestan au son d'un fifre qui jouait faux alternativement l'air de la

Carmagnole et celui du *Ça ira*. Lorsqu'on leur permit de monter sur le pont, les navires voguaient à pleines voiles ; les côtes de France s'effaçaient à l'horizon ; ils purent encore saisir quelques formes indécises et dire par la pensée un dernier adieu à la terre natale. Aucun d'eux ne proféra une parole. Ils tournèrent les yeux vers le sol qui fuyait derrière eux, les uns mornes et abattus, les autres le front haut, le regard assuré et presque menaçant! Les uns résignés et n'espérant plus qu'en Dieu, les autres comptant sur l'inconstance du vent populaire pour les ramener au port.

La Médée et *la Bayonnaise* naviguèrent d'abord de conserve ; mais, à la fin de la seconde journée, des navires anglais leur donnèrent la chasse, et les deux corvettes se séparèrent. *La Bayonnaise*, bonne voilière, s'abandonna au vent ; elle échappa à la frégate qui la poursuivait, en se perdant dans l'immensité de l'Océan. *La Médée*, après une courte résistance, se rendit aux Anglais. Les prisonniers eurent le triste bonheur d'échapper aux ennemis de leur cause pour tomber entre les mains des ennemis de la France. Beaucoup d'entre eux s'en réjouirent! Exécrable résultat des dissensions civiles! Les haines politiques pervertissent le sentiment national et accou-

tument les partis vaincus à considérer comme des libérateurs, des auxiliaires les rivaux et les adversaires de leur pays. C'est sur *la Médée* qu'était embarquée madame Rovère, la femme d'un des proscrits de fructidor. Le Directoire avait permis à cette femme intrépide d'aller retrouver son mari sur les bords de la Sinnamari, en payant son passage sur un navire de l'État!

Les prisonniers de *la Bayonnaise* furent soumis à une discipline sévère. Sous aucun prétexte, il ne leur fut permis de communiquer avec l'équipage. Le matin, dès que les matelots avaient lavé le navire, ils quittaient leurs hamacs qu'ils portaient eux-mêmes sur les bastingages. Les hommes ne pouvaient se défendre d'un sentiment de pitié en voyant apparaître sur le pont ces pauvres gens portant péniblement leur grabat; les souffrances de la nuit étaient peintes sur leur physionomie ; ils avaient le visage en feu, les lèvres sèches, les vêtements imprégnés de sueur, les cheveux ruisselants. A peine étaient-ils débarrassés de leur fardeau, qu'ils plongeaient leur figure embrasée dans un baquet d'eau de mer et se rinçaient la bouche avec ce liquide malgré son amertume. C'étaient les déportés eux-mêmes qui étaient chargés de nettoyer l'antre infect

dans lequel ils couchaient. On avait renoncé à faire exécuter ce travail répugnant par des hommes du bord, dans la crainte que l'air méphitique qu'on respirait en ce lieu ne développât chez eux quelque affection contagieuse.

Ils recevaient une nourriture grossière en rapport avec le sévère traitement auquel ils étaient soumis. On leur donnait le matin à 8 heures du biscuit et un verre d'eau-de-vie; à onze heures, du biscuit, du lard ou du bœuf salé ou de la morue et un quart de vin; à quatre heures, du biscuit et une soupe de gourganes. On appelle gourganes à bord des bâtiments et dans les bagnes les fèves sèches qui faisaient, il n'y a pas longtemps encore, la base de la nourriture des forçats.

Chaque déporté était décoré d'une cuiller qu'il portait constamment à la boutonnière de son habit. Les aliments leur étaient servis par plats de sept personnes; le biscuit dans une gamelle en bois, les liquides dans un bidon, où chacun buvait à tour de rôle; la soupe dans un mauvais plat de terre dans lequel chacun plongeait alternativement sa cuiller. Ils prenaient leur repas dans le faux pont; on leur avait, à cet effet, assigné l'espace compris entre le mât de misaine et le grand mât. Ce réfectoire était si restreint, qu'ils étaient forcés

de manger debout, serrés les uns contre les autres. Au moindre roulis, ces pauvres gens répandaient la meilleure partie de leur nourriture, et l'on voyait alors ces hommes, habitués pour la plupart à une vie aisée, ramasser, au milieu des ordures de toute espèce, ces aliments souillés pour s'en repaître ! Ces infortunés, groupés autour de leur gamelle, ressemblaient à des animaux prenant leur pâture dans une auge, tant ils mangeaient avec voracité. Accoutumés à une alimentation substantielle, et subitement soumis à ce régime grossier et insuffisant, ils étaient presque toujours possédés d'un violent appétit, qu'ils ne satisfaisaient jamais complétement. Le tourment qu'ils enduraient était si impérieux, qu'ils achetaient avec leurs dernières ressources, même avec leurs vêtements, les misérables restes des repas des matelots, et qu'on en vit plusieurs dévorer avec avidité d'énormes quantités de suif et de saindoux.

Cependant, quelques-uns d'entre eux ne pouvaient surmonter l'invincible dégoût que leur inspiraient les aliments qu'on leur servait. Souvent ils aimaient mieux braver la faim que de toucher à des mets d'un aspect rebutant. C'est que le coq ou cuisinier d'un navire est ordinairement l'individu le plus sale

du bord ; la malpropreté est inhérente à sa nature, et le dernier qu'on voit vous semble toujours le plus sordide qu'on ait encore vu. On comprend dès lors qu'un pareil personnage ne tienne pas beaucoup à la propreté de ses préparations. D'ailleurs, ce n'était pas seulement la malpropreté des ustensiles qui soulevait leur répugnance : le biscuit était avarié, et l'on voyait sur la soupe de gourganes flotter des myriades de ces vers blancs à tête noire qui attaquent les légumes dans la cambuse de tous les navires. Le quart de vin qu'on leur servait était le plus ordinairement aigri, et ne pouvait guère les réconforter.

IV

Un homme à la mer.

La navigation de *la Bayonnaise* fut très-périlleuse ; elle essuya plusieurs coups de vent dans le golfe de Gascogne et ne sortit qu'avec peine de ces parages dangereux.

Dès les premiers jours, diverses catégories s'étaient formées, et les déportés vivaient par groupes séparés les uns des autres. Les pauvres gens, quoique opprimés par la même misère, par les mêmes souffrances, n'avaient pas encore abjuré leur haine, et la similitude dans les opinions politiques avait déterminé ces divisions.

Paul et Michel étaient presque toujours seuls, il n'y avait guère qu'un autre laïque qui vînt parfois se mettre en tiers entre les deux amis. Celui ci s'appelait Évariste, il avait environ vingt-huit ans. C'était un homme d'une organisation débile, dont la physionomie était éclairée par deux yeux spirituels et tristes. Sa tenue offrait un spécimen exagéré des modes du temps; il portait les cheveux tressés en cadenette comme les réactionnaires d'alors; il avait un habit gris clair à larges basques, à collet rabattu; une culotte jaune et des bottes à revers; on eût dit un incroyable saisi par les agents du Directoire au sortir d'une de ces soirées où les royalistes conspiraient au son des violons. Mais hélas! l'élégant vêtement du pauvre Évariste avait subi de bien cruels outrages; les boutons de l'habit avaient disparu, la culotte était souillée de taches et les bottes laissaient entrevoir des orteils privés de bas. Cette toilette délabrée ne le rendait cependant pas ridicule; il y avait en lui une sorte de distinction et d'élégance qui réparait tout.

Un jour, à la hauteur des Canaries, il ventait frais, la mer était forte, et les hommes qui étaient au gouvernail ne pouvaient pas toujours le maintenir en luttant contre la vague. Par moments, des coups de barre mal dirigés

imprimaient au navire de longues secousses. Il y avait beaucoup de monde sur le pont; les déportés, montés sur les bastingages, considéraient les grandes volutes d'eau qui battaient les flancs du navire, et suivaient du regard les oiseaux de mer qni se faisaient porter par les lames. Tout à coup retentit le terrible cri : « Un homme à la mer! » Aussitôt, il se fit un profond silence, et une voix, dominant le bruit du vent et des vagues, fit le commandement : « La barre en dessous! carguez la grande voile! le canot-major à la mer! » Pendant qu'on exécutait ces ordres. Paul s'était dépouillé de ses vêtements; il les jeta aux pieds de son ami, en lui disant simplement :

— C'est un déporté; j'y vais!

— Entends-tu? on dit que c'est Évariste, un muscadin, laisse-le donc! s'écria Michel en cherchant à le retenir.

Paul fit un geste d'impatience, et sans lui répondre il se jeta à la mer. Michel, effrayé de la subite détermination de son ami, demeura immobile. L'imminence du danger qu'il allait courir s'offrit à sa pensée dans toute son horreur! En ce moment, comme pour aviver ses craintes, le navire en panne était battu par les vagues, et une énorme lame vint inonder le pont. Michel, en proie aux angoisses les

plus cruelles, chercha instinctivement du regard un visage ami qui participât à sa douleur; il était seul, personne ne s'était préoccupé de lui, aucune pensée ne semblait répondre à la sienne. Cet isolement lui fit peur; il comprit dans quel abandon le laisserait la perte de son ami; alors tourmenté par les appréhensions les plus funestes, la respiration haletante, l'œil en feu, il s'élança sur le gaillard d'avant.

Les déportés et les matelots suivaient du regard les deux acteurs de la terrible scène qui se passait sur les flots. Au moment où Michel arriva, tous ces hommes étaient silencieux; on entendait à peine par intervalles quelques réflexions faites à haute voix; l'un disait: « C'est s'exposer inutilement, la mer est trop forte. — Je ne l'aperçois plus, » disait un autre. — « Il reparaît sur les flots, » ajoutait un troisième.

Les prêtres, pressés les uns contre les autres, priaient silencieusement, les yeux fixés sur la mer. Un maître d'équipage dit tristement :

— C'est fini, ils viennent de couler.

Alors les prêtres s'agenouillèrent et récitèrent les prières des agonisants. Michel, l'œil hagard, les traits livides, était en proie à la plus violente anxiété. Un prêtre s'approcha de lui, et lui dit :

— Priez avec nous, mon fils; cela vous calmera.

Sans répondre à cette bonne pensée, Michel répliqua :

— Oui, oui, citoyen, prie pour qu'il soit sauvé; et s'il remet le pied sur le pont, je croirai peut-être qu'il est un Dieu qui favorise les âmes généreuses et dévouées !

Dans ce moment on cria tout d'une voix :

— Voilà qu'ils reparaissent, Paul a saisi le noyé.

Effectivement, l'intrépide nageur tenait le muscadin par les tresses de ses cadenettes et nageait d'une seule main, mais on voyait que ses forces étaient épuisées et qu'il lui serait impossible de gagner le navire. Heureusement le canot-major était à la mer; l'aspirant qui commandait debout les bras croisés, répétait sans cesse : « Souque ! souque ! » afin de précipiter le mouvement des rames ; et bientôt il reçut dans son embarcation le noyé et son sauveur. On hissa à bord le pauvre Évariste évanoui ; Paul sauta sur le pont, cherchant Michel du regard, celui-ci s'élança vers lui, le pressa convulsivement contre son cœur et l'entraîna dans l'entre-pont.

V

L'infirmerie.

Pendant que Michel et Paul descendaient l'échelle de l'avant, ce dernier pâlit tout à coup et s'affaissa comme un corps privé de vie.

— Il s'évanouit! cria Michel; à l'aide! au secours...

On releva Paul; sa figure était livide; il ne respirait plus; le chirurgien du bord accourut.

— C'est une syncope, dit-il; elle peut être mortelle.

On transporta le malheureux à l'infirmerie; on le déposa sur un matelas, non loin de celui où l'on avait déjà couché Évariste. Celui-ci commençait à donner signe de vie et s'agitait faiblement, tandis que les infirmiers exécutaient les ordres de l'officier de santé et le frictionnaient rudement. On donna des soins empressés à Paul, mais d'abord sans succès; la respiration resta longtemps imperceptible; à peine constatait-on, à de longs intervalles, quelques battements de cœur lents et profonds. Enfin, il exécuta quelques mouvements; il détourna la tête du flacon qu'on lui faisait respirer, et il entr'ouvrit les yeux.

Le médecin qui ne l'avait pas quitté, défendit qu'on lui adressât la parole et qu'on le déplaçât. Paul fut d'abord en proie à une lourde somnolence, mais bientôt une réaction violente succéda à cette mort apparente; l'officier de santé, redoutant un transport au cerveau, pratiqua une saignée, à la suite de laquelle le patient s'endormit paisiblement.

Michel, debout, l'œil ardent, les traits contractés, avait suivi avec une anxiété terrible toutes les phases de cette espèce de résurrection, sans qu'un mot, un geste eût exprimé l'immensité de sa douleur. Lorsque enfin le médecin se retira, en prédisant pour le lende-

main un rétablissement complet, le déporté demanda avec instance de passer la nuit auprès de son ami : cette faveur lui fut accordée. Il se retira alors à l'écart, le dos appuyé contre une épontille, les bras croisés sur sa poitrine. En repassant dans sa tête les terribles péripéties de cette journée, il se prenait à douter de la résurrection de Paul. Que cette nuit fut longue ! Un profond silence régnait dans l'infirmerie ; on n'entendait rien que la lame qui se brisait contre la proue et le bruit de l'eau passant sur les flancs du navire. Michel ne perdait pas un seul instant son ami du regard. Par moments le sommeil calme dont il dormait l'effrayait ; il venait alors se pencher sur l'oreiller où reposait la tête du malade, pour écouter sa respiration paisible et régulière.

Le jour se leva enfin ; une lumière opaque parut à travers les hublots, et se répandit graduellement dans l'infirmerie. Un rayon terne frappa sur le lit. Paul fit un mouvement, tourna lentement la tête, et dit d'une voix faible :

— Michel !

Celui-ci s'approcha du lit, et, maîtrisant son émotion, il dit d'une voix tremblante :

— Paul, me voilà ; ne crains rien, je suis auprès de toi ; le médecin va revenir.

— Le médecin ! interrompit d'une voix faible le malade ; où suis-je donc?

— A l'infirmerie du bord, répondit Michel ; je veille à tes côtés ; le médecin a défendu de te laisser parler.

— Mais je suis bien, très-bien, répéta le malade ; qu'est-il donc arrivé? ajouta-t-il en jetant les yeux sur son lit ensanglanté.

— Ce sont quelques gouttes de sang ; on t'a saigné hier ; te voilà rétabli maintenant.

Paul passa sa main sur son front comme un homme qui se souvient et dit vivement :

— Et Évariste?

— Il est là, ce maudit muscadin ! répondit Michel désignant un matelas sur lequel dormait le noyé.

— Je l'ai donc sauvé ! s'écria Paul avec joie.

Et, après un silence, il continua :

— Quel singulier rêve j'ai fait ! il m'a semblé que je me sentais entraîné avec Évariste au fond de la mer ; une vague nous a mollement déposés sur un sable d'or moelleux comme du velours ; et nous nous sommes promenés dans cette eau tiède en contemplant les étoiles à travers ce grand voile d'azur. Alors Véturie est venue nous rejoindre et nous avons

gravi ensemble une montagne de cristal, en cueillant le long du sentier des méandrites roses, des porcelaines tigrées, des haliotides de nacre qui croissaient sur ces aspérités brillantes comme des anémones panachées, des asphodèles bleues et des convolvulus irisés sur la lisière de nos bois. Nous sommes entrés dans un palais limpide comme du diamant, en passant sous une allée de coraux qui portaient au sommet des fleurs étincelantes ; quand nous voulions cueillir ces pétales vivants, ils se cachaient dans leur calice de pierre. Notre palais transparent s'est mis à flotter entre deux eaux, et des poissons d'argent, des sirènes émaillées, des dorades couleur de rubis nageaient autour de notre demeure de verre, comme les oiseaux volent dans l'air !

Michel, qui avait tenté vainement d'interrompre son ami, lui dit avec une vivacité amicale :

— Tu veux donc rendre mes soins inutiles ? Songe donc que la moindre émotion peut t'être nuisible.

Sans se rendre à ces observations, Paul s'écria :

— Et mes vêtements ! où sont-ils ? Il me les faut

— Ils sont en lieu sûr, répondit Michel.

— Je les veux ; il me les faut, répéta le malade.

Et il fit un mouvement pour se relever.

Michel le repoussa avec douceur, et lui dit en lui serrant la main :

— Je vais les chercher, mais, je t'en supplie, ne remue pas, reste au moins immobile jusqu'à mon retour.

Dès que Michel se fut éloigné, Paul examina le lieu dans lequel on l'avait déposé. C'était un espace de quelques pieds carrés, faiblement éclairé par une lumière verdâtre qui sortait à travers les verres lenticulaires des hublots. Deux rangées de cadres suspendus autour de ce réduit ressemblaient aux tombeaux aériens de certaines tribus américaines. Sur le parquet gisaient des matelas où s'élevaient çà et là quelques lits. Les lits, les cadres et les matelas étaient occupés par des hommes pâles et défaits ; la lumière morte qui éclairait leur physionomie souffrante les faisait ressembler à des cadavres.

En ce moment, le navire roulait avec violence ; chaque secousse lui arrachait de sourds gémissements qui se mêlaient aux plaintes douloureuses des malades. En sortant de son rêve enchanté, Paul retomba dans la réalité de la vie, en présence du triste spectacle des

souffrances humaines. A bord de *la Bayonnaise* on ne pouvait se soustraire à de pénibles scènes qu'en se réfugiant dans un rêve menteur!

VI

Un autographe du 12 floréal an VI.

Ce spectacle avait jeté une sombre tristesse dans le cœur du déporté; mais lorsqu'il vit arriver Michel apportant ses vêtements, ses traits s'animèrent, il se leva sur son séant, tendit la main pour s'en saisir, et les explorant avec vivacité sans les déployer, il s'écria :

— Je n'ai pas perdu mon talisman, le seul bien qui me reste!

Épuisé par cet effort, son front se couvrit de sueur et sa tête retomba sur l'oreiller.

Michel effrayé se précipita pour le soutenir. Paul murmura d'une voix faible :

— Ce n'est rien, ne t'éloigne pas.

Et lui montrant son habit, il lui dit :

— Donne-moi le portefeuille qui est dans la veste.

Michel retira d'une des poches un carnet, grand comme un porte-visite. Ce petit livre nacré était recouvert d'un tissu en perles ; une guirlande de roses mignonnes encadrait de ses frais boutons et de ses feuilles vertes un chiffre tracé avec des perles d'or. Paul prit, dans un des compartiments de soie rose, un papier grossier et azuré qui contrastait avec l'élégance aristocratique du charmant portefeuille. Il déploya avec soin cette lettre et voulut la lire. Mais après toutes les crises débilitantes, il reste un papillotage involontaire qui ne permet pas de regarder fixement les objets rapprochés. Malgré ses efforts, Paul ne put parvenir à déchiffrer ces caractères nets et presque sans liaisons entre eux, qui décelaient une écriture de femme, et ne ressemblaient en rien aux jambages déliés des billets parfumés qu'on écrit de nos jours. Alors il le tendit à Michel, et lui dit en souriant tristement :

— Lis-moi cette lettre, si tu veux que je reste en repos.

Michel lut :

« Cher amant! cher époux ! »

Il s'arrêta à ces mots, et regarda Paul avec étonnement. Celui-ci comprit cette muette interrogation, car il lui répondit :

— Continue ; je t'expliquerai plus tard cette énigme.

Michel reprit :

« Cher amant! cher époux! mon premier mouvement fut de te suivre sur la terre d'exil, d'aller partager les souffrances que te préparent tes lâches ennemis. Mais une pensée exprimée dans ta lettre m'a fait comprendre autrement mon devoir. Tu regrettes, en quittant ton pays, de laisser ton vieux père isolé au milieu des montagnes, privé des soins dévoués que réclame son âge, et tu te demandes si tu n'aurais pas dû te consacrer à ces soins pieux, plutôt que de te dévouer à une cause qui comptait de si ardents défenseurs. A cela, je réponds que tu te devais à ton pays avant de te sacrifier à ta famille, et que tu ne pouvais être fils, père, époux, que si la patrie n'eût réclamé ni ton bras, ni ta parole. Ainsi, pas de lâches regrets! D'ailleurs, je vais te rassurer complétement en

te faisant part de ma détermination. A mes yeux, cher amant, l'homme et la femme ne sont unis que pour se suppléer mutuellement dans les devoirs qu'ils ont à remplir; et pendant que tu iras expier à la Guyane ton dévouement à la république, je tiendrai ta place auprès de l'auteur de tes jours, comme tu le verras par la date de ma lettre. Déjà, je suis installée dans ta vieille demeure, dans ce repaire de la féodalité qu'on appelait jadis le château de Chavailles. Je me suis fait accepter par ton père comme servante de sa maison, et c'est sous ce titre que je suis en réalité auprès de lui une fille attentive. Tous les jours, j'accompagne le vieillard à la promenade; pendant qu'il s'appuie sur mon bras, en parcourant les sentiers pierreux du bois de hêtres et de sapins qu'il appelle son parc, il me raconte les histoires de sa jeunesse, il me fait remonter à l'origine de sa noble race, sans se douter, l'obstiné aristocrate, que c'est parce que les vertus sans-culottides de son fils ont effacé le crime involontaire d'une impure origine qu'il reçoit mes soins dévoués.

« Nous sommes entourés de paysans ignorants qui n'ont point encore ouvert leurs yeux à la lumière nouvelle; ces gens grossiers, dominés par des prêtres fanatiques, lesquels

se sont soustraits dans ces vallées solitaires aux poursuites des patriotes, continuent à appeler ton père M. le comte, ce qui ne contribue pas peu à l'entretenir dans ses illusions féodales. Le vieillard parle fort rarement de toi; il croit qu'on t'a envoyé en mission à l'étranger, et il s'étonne que le vicomte de Chavailles ait consenti à servir un gouvernement composé de manants et de vilains révoltés. Tout le monde ignore ici ton exil, je parviendrai, j'espère, à cacher à tous ton malheur; les gazettes n'arrivent guère à Chavailles, où le maire ne reçoit qu'à de longs intervalles le recueil administratif du département. J'aurais révélé à ton père le sort qui nous frappe, si son âme eût été susceptible de comprendre les vertus républicaines, et s'il eût pu répondre, comme la mère des Gracques, à ceux qui lui auraient apporté de stériles consolations : « J'ai engendré un grand citoyen, et vous me « trouvez malheureux ! »

« Peut-être, cher amant, aurions-nous prévenu ton arrestation si tu avais quitté Paris, si tu avais cessé de fréquenter les réunions populaires; mais ce qui pour tout autre eût été simplement de la prudence, eût été pour toi de la lâcheté. Celui qui avait eu le bonheur d'être l'ami de l'*incorruptible* et de Saint-Just,

devait être le dernier des montagnards sur la brèche. Tu as fait ton devoir, ton inébranlable fermeté aura sa récompense ; martyr de l'humanité, tu reviendras en triomphateur sur la terre qui t'exile. La France ne saurait être livrée longtemps aux intrigants et aux libertins. Barras vit entouré de prostituées et d'histrions ; tous les jours on recrute parmi les filles du peuple les plus belles et les plus pures, pour les offrir en holocauste à ce tyran débauché. Le moment n'est probablement pas éloigné qu'un autre Virginius ameutera le peuple contre l'infâme et délivrera la république en vengeant l'honneur de sa famille. Espère donc dans ton exil, et songe que tu souffres le sort réservé aux amis de l'humanité. Depuis le sans-culotte de Jérusalem jusqu'à Robespierre, ton maître, tous ont subi les supplices et les outrages ; ta vertu te rendait digne des mêmes persécutions ! Adieu, cher et tendre époux, si je n'étais ici pour toi, je serais à tes côtés ; adieu, l'amour que j'ai pour toi n'aura jamais d'autre rival dans mon cœur que mon dévouement à la république.

« Véturie. »

VII

Comment se mariaient les conventionnels.

Cette lettre emphatique, dont les termes bizarres et l'orthographe douteuse feraient rire aujourd'hui l'homme le plus épris, émut profondément l'époux de l'héroïque Véturie. Il la reprit des mains de son ami, la plia avec soin et la replaça dans son asile parfumé, puis, levant les yeux au ciel, il s'écria d'une voix attendrie :

— Belle et courageuse amante, te reverrai-je jamais!...

Il garda un moment le silence pendant que

des pleurs involontaires coulaient de ses yeux. Puis il ajouta avec exaltation :

— Les misérables! ils savent bien qu'en nous condamnant à l'exil ils condamnent à l'isolement, à l'abandon, à la misère peut-être nos pères, nos enfants, nos épouses! Nous étions leurs ennemis, ils pouvaient nous immoler pendant le combat; mais que leur ont fait ces innocentes victimes pour étendre sur elles leur vengeance? La générosité dont ils se targuent est un raffinement de leur haine; ils nous laissent la vie, certains que nous n'échapperons pas au supplice, et ils nourrissent dans le cœur de nos amis une espérance qui rendra leur désespoir plus cruel! On dirait qu'aux époques révolutionnaires, les lâches, les intrigants, les infâmes ont seuls le privilége de vivre à l'abri des persécutions. Vois les parasites de l'État, ce vil troupeau de fonctionnaires, prêt à tendre le dos sous le bâton du premier maître venu : jamais leur existence n'est compromise, leurs femmes vivent dans la joie et les plaisirs, n'ayant d'autre souci que de plaire au ministre du lendemain; leurs enfants fleurissent dans les écoles et les prytanées! A la Convention même, la quiétude des honteux crapauds du Marais n'a été que rarement troublée, tandis que nous, les vaillants

et les forts, nous avons été, les uns après les autres, sacrifiés à la tranquillité des habiles et des peureux! Oh! c'est que, dans ce frottement de tous les éléments sociaux, le rocher grossier et friable use le rubis et le diamant!...

Michel interrompit son ami.

— Calme-toi, lui dit-il avec douceur. Le temps des représailles et des récriminations n'est pas venu! Plus tard, peut-être, murmura-t-il d'un air sombre.

Michel demeura un moment pensif; puis il dit à son ami avec l'accent d'un léger reproche :

— Je croyais posséder ta confiance, et tu m'as caché une des actions les plus importantes de ta vie; je ne savais pas que tu étais marié!...

— Je ne l'ai jamais dit à personne, répondit Paul; nous n'avons eu d'autres témoins de notre union que Dieu et notre conscience! La Convention m'avait envoyé en mission dans les départements, continua le déporté, et j'arrivai dans une petite ville du Midi la veille de la décade. Le peuple avait choisi le lendemain, le dimanche de l'ère nouvelle, pour dédier à la Raison un temple arraché à l'ancienne superstition. J'accompagnai les autorités locales à cette fête; la population était ivre de joie et

s'était mise en frais pour célébrer dignement cette inauguration. Les vieux murs de la cathédrale avaient disparu sous des tentures blanches; nous étions dans le beau mois de messidor ; le sol était jonché de fleurs, et les genêts jaunes, les roses et les boules de neige tressés en guirlande serpentaient sur les tissus de lin. Pendant que l'orgue faisait entendre des airs patriotiques, et que nous admirions les charmantes décorations du temple, un spectacle inouï vint distraire nos regards : quatre hommes jeunes et beaux, la tête découverte, nus jusqu'à la ceinture, vêtus d'une tunique qui laissait voir leurs jambes robustes et leurs pieds chaussés de sandales, entrèrent dans le temple portant sur leurs épaules une espèce de palanquin surmonté d'un dais en velours rouge, garni de franges d'or et recouvert d'un immense voile. Ils déposèrent sur l'autel leur précieux fardeau. Alors deux groupes de jeunes républicaines s'avancèrent en chantant, elles entourèrent le sanctuaire et soulevèrent le voile qui le cachait à tous les yeux. Un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines. Je crus voir un marbre de Phidias animé au souffle de la liberté. Une jeune fille était à demi couchée sous ce dais; l'idéale régularité de ses traits rappelait le type le plus parfait de la beauté

grecque ; son front lisse n'était pas plus grand que celui de Vénus ; ses sourcils semblaient tracés par un pinceau léger ; ses yeux, plus limpides que l'aigue marine, brillaient d'un saint enthousiasme. Ses cheveux noirs, noués derrière sa tête à la manière des jeunes filles d'Athènes, tombaient en gerbes bouclées sur ses épaules ; un corset de drap d'or emprisonnait son sein et laissait à découvert ses épaules et ses bras. Les parties fermes et blanches sur lesquelles s'appliquaient les bords festonnés de son vêtement ressemblaient à de l'ivoire incrusté dans le plus précieux des métaux. Une robe de lin se drapait sur ses formes déliées et laissait voir son pied cambré comme celui de la Diane chasseresse. Moi, qui avais éprouvé jusque-là le plus profond dédain pour nos déesses d'emprunt couvertes d'oripeaux de théâtre, j'éprouvai pour la première fois l'influence religieuse de la beauté humaine, et cette belle jeune fille me parut d'essence divine. D'ailleurs, à la manière naturelle dont elle recevait les hommages de cette foule empressée, on voyait qu'elle était née déesse, et qu'on pouvait sans profanation lui offrir l'encens, symbole de l'immortalité.

« Lorsque les cultivateurs s'approchèrent pour déposer à ses pieds les prémices de la

saison, je traversai la foule, ceint de mon écharpe de représentant ; sous l'inspiration du nouveau sentiment que j'éprouvais, j'adressai au peuple une allocution qui fut souvent interrompue par de frénétiques applaudissements. En terminant je m'agenouillai devant celle qui représentait matériellement l'abstraction qu'on glorifiait, et lui demandai si elle voulait devenir la compagne d'un des fils les plus dévoués de la république. Elle leva, en rougissant, ses beaux yeux vers le ciel, comme pour y chercher sa réponse. Alors un artisan aux formes vigoureuses, à la physionomie hardie, aux cheveux incultes et grisonnants, qui n'avait pas quitté les modestes insignes de sa profession, le tablier de cuir et la manique, pour venir à la fête, fendit la foule et s'approcha de moi. Il saisit ma main et, la mettant dans celle de la déesse, il me dit :

« — Je te la donne si elle y consent.

« — J'y consens, ajouta la jeune fille d'une voix ferme.

« Notre mariage devait être célébré le troisième décadi de messidor ; nos frères les sans-culottes avaient décidé que ce serait un jour de réjouissance publique. Mais, l'octidi de la deuxième décade, je reçus une lettre confidentielle de Saint-Just, qui me rappelait immédia-

tement à Paris. Je voulus différer mon départ jusqu'à la célébration de notre hymen. Véturie ne voulut jamais y consentir.

« — La république a besoin de toi, me dit cette fille courageuse ; pars, j'irai te rejoindre !

« J'arrivai à Paris le primidi de thermidor ; je fus témoin, peu de jours après, de l'affreux assassinat qui rendra à jamais cette époque néfaste célèbre dans l'histoire !... Véturie était déjà auprès de moi ; si je ne fus pas immolé avec mes amis Robespierre, Saint-Just, Couthon et Lebas, c'est que cette divinité fatale à laquelle les anciens élevaient des autels en disposa autrement. Je ne cherchai pas à me soustraire aux poursuites des ennemis de la république ; sans doute la vie m'était chère auprès de ma belle et vertueuse compagne ; mais je n'aurais pas acheté mon bonheur par une lâcheté ; et moi aussi j'aurais su mourir ! »

Le déporté se tut ; ses forces épuisées l'abandonnèrent ; il resta dans son lit accablé et immobile.

VIII

En mer.

La vigoureuse organisation de Paul triompha bientôt de cet accident ; Michel lui donna pendant toute sa convalescence des soins fraternels. Lorsque le malade put remonter sur le pont, les deux déportés reprirent leur vie habituelle, se tenant à l'écart, sans rechercher leurs compagnons. L'action de Paul lui avait gagné les sympathies de tous les habitants de *la Bayonnaise*, et plus particulièrement celles des pauvres prêtres qui avouaient, un peu à regret, que le monstre appelé jacobin pouvait

bien être susceptible de quelque générosité. Cependant personne n'osait s'approcher des deux montagnards. Le seul Évariste, auquel sa reconnaissance donnait certains droits, s'imposa peu à peu aux deux amis, et finit par faire en réalité partie de leur intimité. Michel, qui gardait rancune au muscadin du danger que Paul avait couru à son intention, avait d'abord témoigné pour Évariste un certain éloignement; mais l'humeur égale, le ton affectueux de celui-ci, triomphèrent de sa répugnance. Quant à Paul, depuis le service qu'il lui avait rendu, il s'était sincèrement attaché au jeune incroyable. Il aimait à trouver, entre lui et son compagnon, cette nature bienveillante et souple.

Quelques caractères privilégiés font dans la société l'office de ces corps malléables qu'on interpose dans certains engrenages entre des pièces du même métal, afin de prévenir les inconvénients qui résulteraient de leur contact. Évariste était du nombre de ces natures indulgentes dont l'intelligence s'applique à servir de lien entre les éléments les plus opposés.

Les trois proscrits aimaient, pendant les heures d'oisiveté forcée auxquelles on était condamné à bord, à se rappeler les accidents

les plus dramatiques de leur vie aventureuse, et ces souvenirs servaient ordinairement de texte à leur conversation. A cette époque, l'existence d'un homme se composait d'une suite de scènes fort souvent terribles.

Un jour, les déportés étaient sur le pont, lorsque l'officier qui avait fait le point annonça que la vigie ne tarderait pas à signaler la terre. On entrait dans le courant de l'Amazone ; l'eau de la mer prenait par degrés une teinte d'un vert jaunâtre ; des débris de végétaux, des tiges et des fruits flottaient sur les vagues ; les pingouins, les paille-en-queue et les damiers voltigeaient en grand nombre autour du navire. Tous ces objets n'avaient pas la puissance d'attirer l'attention des malheureux déportés.

Au moment de voir pour la première fois cette terre sur laquelle on les exilait, ils étaient réunis par groupes et s'entretenaient du sort qui les attendait sur ce sol nouveau. Nos trois amis, mornes et silencieux, étaient assis au pied du grand mât, lorsque Évariste se prit à dire :

— Je crois que nous serons mieux à la Guyane que nous ne l'espérons. M. de Barras assurait à l'une de ses belles maîtresses que le sort des déportés était digne d'envie. Ils vivent là-bas, disait-il, dans des palais de fleurs, au

milieu de vergers couverts de fruits. Rien ne manque à leur bonheur dans cet Éden délicieux où les Ève américaines viennent contracter avec eux des hymens suivant la nature. D'ailleurs, quoi qu'il nous arrive, il me sera difficile, quant à moi, de regretter la France! On m'a ruiné, dépouillé, emprisonné dans ma belle patrie : que peut-il m'arriver encore? Il ne m'est plus même permis de redouter la mort; je l'ai vue de si près, sous un aspect tellement hideux, qu'à moins d'être embroché par nos voisins les sauvages, il ne m'aviendra rien de pis.

— Dans quelle circonstance avez-vous donc couru un tel danger? lui demanda Michel.

— J'étais détenu à la Conciergerie, reprit Évariste, et depuis fort longtemps jugé sans que mon nom eût été porté sur les fatales listes. Je commençais à croire qu'on m'avait oublié, lorsqu'un jour le pourvoyeur appela distinctement le citoyen Évariste Meyronais!...

A ce nom, Michel réprima un geste d'étonnement auquel le narrateur ne prit pas garde, car il continua sans s'interrompre :

— Je fis mes adieux à mes amis; je leur laissai ma bourse, qui était fort légère, et je partis. Je fus accouplé sur la charrette avec un

gentilhomme provençal; nous étions trente dans ce convoi. Arrivé sur le lieu de l'exécution, on nous fit mettre pied à terre; je descendis, quant à moi, de la fatale charrette sans avoir la conscience de mon action. Depuis mon départ de la prison, je ne vivais plus qu'automatiquement; ma pensée, comme si elle eût été déjà séparée de mon corps, flottait dans le vague sans se fixer sur rien; je ne voyais pas même ce qui m'entourait; je ne percevais qu'une espèce de bourdonnement qui bruissait à mes oreilles. On a souvent parlé de l'impassibilité des condamnés des tribunaux révolutionnaires; c'est moins à leur courage qu'à une stupéfaction morale qu'il faut attribuer leur stoïcisme. Tout à coup, il se fit un grand mouvement dans le peuple; une masse compacte arriva sur nous comme une lame sur le pont pendant la tempête, et nous jeta, gardes et prisonniers, au milieu de la foule. En cet instant, une main vigoureuse me saisit, et coupa mes liens. On me couvrit d'un manteau; on me poussa parmi le peuple. Perdu au milieu de cette mer vivante, j'éprouvai la même impression que naguère sous les vagues de l'Océan. Je me débattis instinctivement au milieu du flot populaire, sans savoir ce que je faisais, sans savoir où j'allais. Je marchai au hasard

la journée entière; enfin, la nuit venue, je tombai dans une rue déserte, accablé de lassitude et à moitié mort de faim.

— Et vous n'avez jamais su qui vous avait si miraculeusement sauvé? demanda Michel visiblement ému.

— Je ne l'ai jamais su d'une manière positive, répondit Évariste en souriant; mais je soupçonne un coquin de vos clubs, dont j'ignore le nom, et qui était marié à une amie de mon enfance, d'avoir opéré mon enlèvement.

A ces mots, Michel sourit de nouveau, et dit à Paul :

— Comme on nous traite...

En ce moment, du sommet de la vigie, on cria : « Terre! terre! »

Tous les déportés se précipitèrent sur le gaillard d'avant, mais ils n'aperçurent, à travers les brumes, que les formes indécises du cap Orange.

IX

En rade de Cayenne.

Au milieu de la grande rade de Cayenne s'élèvent de petits îlots percés de grottes ; le sol de ces cavités est couvert de coquilles et de coraux ; leurs parois sont tendues d'algues vertes, on dirait une de ces demeures mythologiques dans lesquelles résidaient jadis les dieux de la mer. C'est auprès d'un de ces rochers, appelé l'Enfant perdu, que *la Bayonnaise* jeta l'ancre. La mer était calme, aucun souffle d'air ne tempérait la chaleur étouffante du jour ; quelques nuages opaques intercep-

taient seuls, par intervalles, les rayons du soleil. Les déportés, montés sur les bastingages, ou debout sur le gaillard d'arrière, tournèrent un regard plein d'anxiété vers cette terre tant désirée pendant les souffrances de la traversée. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, ils aperçurent une plaine que ne coupait aucun accident de terrain ; ce sol sans limites paraissait couvert de sombres forêts ; des savanes brûlées s'étendaient sur cette immensité, où l'on distinguait pourtant çà et là quelques traces de travail humain. Les malheureux déportés restèrent immobiles devant ce paysage ; ils ne savaient s'ils devaient craindre ou espérer. Ces grandes forêts étaient pour eux pleines de mystères, et ils pressentaient instinctivement que leur faiblesse, aux prises avec cette nature formidable, serait vaincue dans la lutte.

Les infortunés, sur la foi de leurs proscripteurs, avaient cru retrouver les coteaux embaumés de fleurs agrestes, les brises fraîches des vallées ; ils se trouvaient tout à coup transportés dans une atmosphère accablante, en face d'une nature qui ne ressemblait nullement aux sites qu'ils avaient rêvés. Les vieillards et les malades, vaincus par la chaleur, se couchèrent tristement sur le pont, en songeant

avec désespoir qu'ils ne quitteraient leur prison flottante que pour aller occuper sur cette terre la place désignée pour leur tombeau.

En ce moment, une embarcation aborda *la Bayonnaise*, c'était celle du capitaine du port de Cayenne, lequel venait s'assurer de l'état sanitaire de la corvette. Le canot était protégé par une tente, le pavillon républicain flottait à l'arrière, et un tapis bleu couvrait le banc sur lequel l'officier était assis. Des nègres ramaient et psalmodiaient un chant monotone pour régulariser les mouvements des pagayes; ces pauvres gens étaient couverts d'une veste sale et trouée, et d'une chemise à peine suffisante. Bientôt après quelques sveltes pirogues se montrèrent autour du navire; elles étaient conduites par des nègres marchands de fruits; mais ceux-ci étaient encore moins vêtus que les premiers; ils étaient littéralement nus; ils ne portaient qu'un simple kalimbé, espèce de vêtement qu'on pourrait appeler un caleçon s'il remontait plus haut et s'il descendait beaucoup plus bas. Ces nègres étaient maigres et chétifs; quelques-uns avaient les membres inférieurs d'une grosseur difforme, leurs pieds étaient arrondis comme un disque; leur peau rugueuse et chagrinée était semblable à celle des grands pachydermes : c'étaient des lépreux

que leur hideuse infirmité rendait impropres aux travaux des habitations. Le spectacle de cette misère et de ces souffrances détruisit les dernières illusions des déportés et leur enleva toute espérance en un meilleur avenir.

Cependant l'amour de la vie se réveilla chez ceux qui étaient mortellement atteints; ils demandèrent avec instance d'être conduits à terre; il leur semblait que quelques fruits, un peu d'eau fraîche et l'habitation d'une chambre aérée suffiraient pour enrayer le mal qui les dévorait; mais le gouverneur de Cayenne repoussa leur demande. *La Bayonnaise* resta huit jours en rade, et il fut interdit aux moribonds de toucher terre. Pendant tout ce temps, on n'apporta même aucun adoucissement à leur sort; on leur servit, comme à l'ordinaire, des gourganes rongées de vers, une eau trouble et fétide ; et dès que le soir était venu, on les enfermait dans ce bouge infect où tant de leurs compagnons étaient morts. D'autres influences délétères secondèrent ces causes de destruction. On était dans la saison des pluies; le pont était presque toujours inondé ; une humidité malfaisante pénétrait tous les corps. Si les averses torrentielles s'arrêtaient pendant quelques heures, une brume épaisse se répandait dans l'atmosphère et une chaleur acca-

blante énervait les organisations les plus vigoureuses. Les malades succombèrent dans ces funestes conditions, et beaucoup de ceux dont la santé avait résisté aux dures épreuves de la traversée ne tardèrent pas à ressentir les effets d'un mal profond. La corvette devint bientôt un foyer d'infection ; chaque matin, lorsque les déportés sortaient de leur sombre cachot, on faisait la visite des hommes, afin de reconnaître ceux qui s'étaient couchés la veille pour ne pas se réveiller le lendemain. On mettait immédiatement à la mer un canot sur lequel on déposait les cadavres, et un aspirant était chargé d'aller jeter au loin ce lugubre fardeau.

X

Le désespoir, le doute, la foi.

Les trois amis subirent ces tortures douloureuses en s'abandonnant suivant leur nature aux impressions qui les dominaient. Michel était sombre et silencieux ; un découragement mortel s'était emparé de lui. Il était indifférent à tout ce qui l'entourait, et semblait même avoir oublié le passé. Sa santé était fort altérée ; malgré les prières de ses amis, il n'en prenait nul souci ; on eût dit qu'il n'existait qu'à regret. Paul, au contraire, calme et impassible, vivait plus dans l'avenir que dans le présent.

Ses opinions politiques avaient un caractère religieux et mystique ; elles lui faisaient accepter les souffrances qu'il endurait comme un temps d'épreuve, et c'était toujours avec la même confiance qu'il parlait du sort du peuple et des destinées de l'humanité.

Évariste supportait patiemment les mauvais jours sans trop espérer dans l'avenir. Cependant il redisait parfois à Michel :

— Je crois à la parole de M. de Barras ; il est de trop bonne maison pour mentir comme un faquin. Lorsque nous quitterons ce maudit bateau, vous verrez que nous ne serons pas trop mal dans ce qu'il appelle un paradis.

Un jour qu'il lui donnait pour la vingtième fois cette singulière consolation, il ajouta :

— D'ailleurs ne serons-nous pas là tous les trois pour nous entr'aider et nous secourir ? Les plus à plaindre seront ceux qui vivront isolés ; l'union fait la force, comme on disait du temps qu'on nous mitraillait ; et si nous pratiquons mieux qu'en France cette maxime républicaine, je suis sûr que nous serons là comme des rois... pardon, je voulais dire comme des directeurs.

Michel sourit tristement à ces paroles, et regardant le muscadin avec une expression affectueuse, il répondit :

— Oui, nous vivrons ensemble, ou, pour mieux dire, nous mourrons ensemble. Nos ennemis, croyez-le bien, nous envoient en lieu sûr, d'où ils savent bien que nous ne pouvons revenir. Nous n'y saurions souffrir longtemps ! ne nous séparons donc pas...

Paul l'avait entendu, il s'approcha de son ami, lui tendit la main, et dit de ce ton déclamatoire propre aux terribles acteurs du drame révolutionnaire :

— Pourquoi te décourager lorsque c'est le moment d'espérer ! Ne vois-tu pas devant nous cette terre vierge? Sous les voûtes de ces forêts, nous trouverons des hommes primitifs que la civilisation n'a pas corrompus ; dans ces régions heureuses, le sol est à tous, aucune haie ne limite les héritages, et c'est là que nous ferons accepter, sans lutte, sans combat, nos principes d'égalité et de fraternité. Nous sortirons de ce cachot infect, nous les prisonniers couverts de haillons, affaiblis par la faim et la maladie, pour aller à la conquête d'un monde ; et dans moins de cinquante ans les Européens viendront, chez le peuple qui nous devra ses lois, apprendre la pratique des vertus civiques !...

XI

De Cayenne à Conanama.

Paul aurait sans doute poursuivi son improvisation, si le capitaine d'armes n'eût en ce moment ordonné à tous les déportés de monter sur le pont; lorsqu'ils furent réunis, on leur annonça qu'ils allaient quitter le bord pour se rendre à Conanama. Aussitôt ils descendirent dans l'entre-pont pour mettre en ordre le peu de linge qui leur restait, et ils remontèrent bientôt avec leur léger bagage. On put juger en ce moment des affreux ravages que la faim et le manque d'eau avaient faits parmi les

malheureux déportés. Presque tous les vieillards étaient morts, et les hommes jeunes et robustes que nous avons vus sortir de la prison de Rochefort avaient dans ces soixante jours de traversée vieilli de trente ans. *La Bayonnaise* ressemblait à ces navires fantastiques dont parlent souvent les matelots dans leurs merveilleux récits; un équipage part, on l'oublie, et lorsqu'il rentre au port, les mousses sont des vieillards à barbe blanche, tous les maîtres et les matelots ont plus de cent ans : ils ont erré un siècle sur mer sans s'en apercevoir. Les déportés ressemblaient à des spectres; ils étaient maigres et voûtés, leur regard était morne, leurs vêtements en lambeaux et souillés : les infortunés avaient réellement un aspect hideux. On voyait bien encore se dresser au milieu de ces fantômes quelques hommes au front haut, à l'œil ardent, à la figure inspirée, mais ils étaient en bien petit nombre. Ces courageux martyrs perdus parmi les victimes vulgaires étaient à peu près tels que les austérités du cloître les avaient rendus au monde, la maladie ne les avait pas atteints. Paul avait avec eux certaines ressemblances ; les jacobins et les moines étaient du nombre de ces croyants qui trouvent en eux-mêmes le prix de leur martyre.

Une goëlette, *la Dépêche,* vint mouiller à deux encablures de *la Bayonnaise ;* on opéra le transbordement des déportés, et elle mit à la voile. Certains voyageurs semblent fatalement voués à une suite de dangers imprévus. Les malheureux exilés, après avoir subi les tortures qu'on leur infligeait à bord de *la Bayonnaise,* ne devaient guère redouter une navigation qui ne se prolonge pas ordinairement au delà de vingt-quatre heures, et pourtant elle faillit leur être fatale. Le patron de *la Dépêche,* auquel les avaient confiés les agents de Jeannet, gouverneur de la Guyane, était un marin brutal, ignorant, adonné aux boissons spiritueuses. Il s'enivra pendant la traversée; voguant en quelque sorte à l'aventure, il faillit se jeter sur des brisants ; et après avoir erré vingt-quatre heures au hasard, il revint mouiller devant Cayenne. Deux jours après, il remit de nouveau à la voile, et cette fois, par une fatalité inconcevable, il échoua devant la rivière de Conanama.

Il fallut se procurer des pirogues pour opérer le débarquement des déportés ; ces préparatifs durèrent cinq jours ! Ils n'eurent pendant ces cinq jours, pour lieu de refuge, que le pont de la goëlette, où ils furent nuit et jour exposés aux influences les plus délétères : tan-

tôt brûlés par le soleil, tantôt imprégnés d'humidité, n'ayant ni vêtements ni abri pour se soustraire aux causes pernicieuses qui les entouraient. A leur départ de rade on leur avait donné des vivres pour un seul jour, comptant sur une traversée ordinaire; pendant les six jours qu'elle se prolongea au delà du terme habituel, ils reçurent pour toute nourriture quelques fragments de biscuit et de l'eau saumâtre. Enfin les pirogues arrivèrent; on remonta la rivière de Conanama, dont les bords sont couverts de palétuviers, et après quelques heures de traversée on aborda sur un point de la rive complétement inondé.

Les pirogues ne purent plus naviguer au milieu des mangliers et des palétuviers entrecroisés; il fallut que les déportés, brisés de fatigue, exténués par la faim, fissent à pied le trajet qui les séparait encore du village où leurs cases étaient préparées. Ces pauvres gens avaient de l'eau jusqu'à mi-jambe; ils marchaient avec peine; les racines cachées sous la vase les faisaient trébucher à chaque pas, des lambeaux de leurs vêtements restaient à chaque branche d'arbre comme des traces de leur passage. Enfin, après deux heures d'efforts et de souffrances inouïes, ils sortirent de ce fourré, et aperçurent Conanama pour la pre-

mière fois ! C'était d'abord une immense plaine, couverte d'herbes dures et tranchantes ; plus loin, un monticule aride et nu sur lequel s'élevaient de misérables huttes ; à gauche du village, un vaste terrain nouvellement remué qui ressemblait à un commencement d'exploitation : mais une funèbre croix noire ne disait que trop quel était ce lieu ! Cet espace désolé était encadré de forêts sombres et profondes.

A cette vue, les déportés s'arrêtèrent frappés de stupeur ; ils levèrent les mains au ciel sans proférer une seule parole. Paul, immobile auprès de ses deux amis, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et murmura sourdement :

— Quel cimetière !

En ce moment la nuit se fit ; l'obscurité tomba sur cette funeste vision comme un voile funèbre ; les malheureux purent croire qu'ils avaient été dupes d'une illusion et qu'ils verraient la réalité le lendemain.

XII

Une nuit dans les marais de Conanama.

Les exilés furent contraints de s'arrêter en ce lieu ; la nuit venue, ils ne pouvaient s'aventurer sans danger à travers la savane pour gagner le village. Le ciel était serein, une légère brise faisait bruire les feuilles à la cime des arbres, les lucioles s'entre-croisaient dans l'air en lançant leurs clartés phosphorescentes, et cette enceinte circonscrite par les noires forêts ressemblait à un cirque immense entouré de sombres murailles. Les déportés, malgré leurs tristes appréhensions, malgré leurs souffrances et leur abattement, admi-

rèrent le spectacle qui s'offrait à eux pour la première fois. La pureté de l'air, la douceur de la température leur fit espérer une nuit paisible; ils ne savaient pas, les infortunés, que cette merveilleuse terre des tropiques, qui étale avec orgueil sa puissante fécondité, ne donne naissance à ses nombreux enfants qu'à la condition de se faire entre eux une guerre incessante!

A peine furent-ils étendus sur l'herbe, qu'ils furent assaillis par d'innombrables légions ailées armées de dards. Ces insectes s'abattirent sur eux comme une nuée; ils enveloppèrent chaque individu d'une atmosphère vivante qui les pénétra et à laquelle ils auraient vainement cherché à se soustraire. Pendant qu'ils étaient à la merci de cet ennemi, si faible en apparence, le plus redoutable en réalité que les Européens rencontrent sous les climats tropicaux, l'air retentit tout à coup des lugubres hurlements des jaguars!

Par un mouvement instinctif, ces hommes se pressèrent spontanément les uns contre les autres, comme pour opposer une masse compacte à leur formidable ennemi; cette concentration ne les aurait probablement pas sauvés de ses attaques si les plus intrépides n'eussent eu la pensée d'incendier les espèces végétales

à leur portée. Bientôt de larges spirales de fumée s'élevèrent du milieu des herbes, les branches vertes des palétuviers éclatèrent sous l'action du feu. Lorsque l'incendie eut acquis une grande intensité, les hurlements s'éloignèrent, et les moustiques, chassés par l'âcreté de la fumée, laissèrent un moment de répit à leurs victimes.

Les déportés se crurent dès lors délivrés de leurs ennemis, et chacun s'arrangea pour prendre quelque repos. Une heure ne s'était pas écoulée qu'un de ces malheureux se leva sur son séant en poussant des cris d'effroi; il était inondé de sang, et montrait un hideux animal qui battait l'air de ses ailes pesantes. C'était un de ces énormes vampires, dont les instincts sanguinaires réalisent les contes lugubres que les traditions populaires attribuent à des êtres fantastiques, et auxquels la science a imposé le même nom. Les déportés virent qu'ils étaient entourés d'une armée de ces chéiroptères; ils volaient autour d'eux comme des farfadets prêts à les attaquer dans leur premier sommeil. Ils comprirent alors qu'ils ne devaient espérer aucun repos pour cette nuit, et chacun se résigna à veiller pour sa propre conservation.

Les funèbres clartés de l'incendie s'étei-

gnaient d'un côté dans les sombres massifs de la forêt, et s'étendaient de l'autre comme un linceul immense sur les hautes herbes de la savane. Les déportés, glacés de crainte, accroupis devant des troncs d'arbres embrasés, le visage éclairé par ces lueurs blafardes, ressemblaient à des spectres. Les uns priaient, d'autres causaient à demi-voix, et l'on entendait par intervalles éclater des plaintes et des sanglots.

Les trois amis formaient un petit groupe séparé : les deux jacobins paraissaient profondément émus, la figure mélancolique du muscadin avait conservé son expression habituelle. Michel, après avoir longuement contemplé le douloureux spectacle qui l'entourait, dit en s'adressant à Paul :

— Tout est fini ; nous mourrons ici jusqu'au dernier !...

Paul ne répondit pas ; après un moment, il dit comme se parlant à lui-même :

— Et les mêmes hommes qui nous arrachent à nos familles, à notre patrie, qui nous exilent sur une terre maudite, qui nous font subir le plus affreux supplice, nous accusaient de cruauté ! Les raffinements de leur haine passent même, aux yeux de la France, pour de la générosité ! Quelle infamie !

— Cela te surprend? interrompit Michel; ne sommes-nous pas entre les mains des modérés? Ces hommes, qui se disent sans passion parce qu'ils sont sans pitié, ne manquent jamais leur vengeance; ils en calculent l'étendue pendant les angoisses de la peur.

Puis se tournant vers Évariste, il ajouta d'un ton de gaieté douloureuse :

— Eh bien! mon cher sybarite, que vous semble du paradis de M. de Barras? Les plis de votre lit de roses ne vous empêchent-ils pas de dormir?

Évariste leva ses yeux limpides vers le déporté.

— Au risque de vous irriter, répondit-il, je vous avoue que j'espère encore! Quelle est la cause de notre découragement et de nos craintes? Nous avons entrevu un paysage qui n'est pas beau, il est vrai; mais, derrière cette plaine inculte et ce monticule aride, il existe de grandes forêts et probablement des terres fécondes. Quand nous serons dans une bonne case bien close, les hurlements des jaguars et le vol pesant des vampires ne nous effrayeront guère. Après quelques jours de repos, nous éprouverons un suprême bonheur à contempler ce ciel splendide, à suivre des yeux les capricieuses arabesques que les lucioles

tracent dans l'air avec du feu, à écouter tous les bruits mystérieux de la forêt si étranges pour nos oreilles européennes. Avant un mois vous désirerez avoir auprès de vous les objets de votre affection pour passer ici votre vie entière.

A ces mots, Michel se releva brusquement ; il porta sa main sur son cœur comme pour y comprimer la douleur qui le rongeait, et regardant Paul avec angoisse, il s'écria :

— Les exilés n'ont plus de famille !

XIII

Le village et le cimetière.

Le jour jaillit dans l'espace comme un éclair, et cet affreux paysage qu'avait voilé la nuit, reparut aux yeux des exilés dans son horreur sauvage ; ils revirent ce désert sans limite, image désespérante de l'infini, et ce monticule aride dont la terre semblait arrosée de sang. Lorsqu'ils voulurent se mettre en chemin, plusieurs furent dans l'impossibilité de marcher ; les piqûres de moustiques avaient engorgé leurs paupières, leurs yeux étaient littéralement bouchés ; beaucoup d'autres, moins gra-

vement atteints, avaient seulement la figure et les mains enflées. Ils suivirent pendant une heure un sentier envahi par des plantes et des arbustes épineux dont les aiguillons pénétraient à travers leurs chaussures trouées et leurs vêtements en lambeaux.

Ce pauvre village était composé de huttes misérables ouvertes à tous les vents, disposées parallèlement en face les unes des autres et formant une espèce de rue sur le penchant de la colline. Deux ou trois grands hangars étaient les établissements publics de cette pauvre localité; l'un servait d'hôpital, l'autre de magasin des vivres. Tout à fait sur la hauteur, on apercevait une habitation moins délabrée que les autres, et dont la façade était régulièrement percée de portes et de fenêtres : c'était le palais du gouverneur.

Lorsque les déportés arrivèrent dans le village, ils purent le croire inhabité; le silence le plus complet régnait autour des cases. Ils se couchèrent à terre, attendant que la population s'éveillât; effectivement un long roulement de tambour leur annonça bientôt le lever officiel de la colonie. Au même moment, des nègres maladifs, à la figure sinistre, sortirent de l'hôpital, passèrent à côté d'eux sans s'arrêter et parcoururent l'unique rue du vil-

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

lage, en criant : « Mettez vos morts devant vos portes ! » Ils répétèrent plusieurs fois cette lugubre invitation, et l'on vit apparaître sur le seuil de ces tristes demeures des Européens maigres comme des squelettes, la barbe négligée, les vêtements sales et en désordre. Ces pauvres gens avaient fait partie du second convoi de déportés que le Directoire avait expédié par *la Décade*. Depuis deux mois, ils se mouraient sur cette terre stérile. Lorsqu'ils aperçurent les nouveaux venus, ils ne témoignèrent aucun empressement, aucun désir de les aborder. Leur physionomie s'assombrit ; ils pensèrent immédiatement que leur dénûment allait s'aggraver par le fait de ce surcroît de population, et ils rentrèrent précipitamment dans leurs tanières.

Quelques-uns ressortirent bientôt traînant péniblement une forme humaine enveloppée dans des linges souillés, et ils déposèrent ce hideux fardeau, ainsi qu'on le leur avait prescrit, devant le seuil de leur habitation. Des nègres lièrent les pieds et les mains des cadavres ; ils les suspendirent à une perche et les emportèrent. Les Européens virent accomplir cet affreux travail avec indifférence ; ils virent s'éloigner le corps de ceux auprès desquels ils avaient souffert sans exprimer la moindre

émotion, tant ils étaient, pour la plupart, démoralisés et abrutis.

Il y avait cependant parmi ces malheureuses victimes de la tyrannie quelques hommes chez lesquels la misère n'avait pas détruit tout sentiment humain ; ceux-là suivirent au cimetière les restes de leurs compagnons. A la vue de ce triste cortége, les déportés de *la Bayonnaise* se levèrent spontanément et se joignirent pieusement au convoi. Ce jour-là, le nombre des morts fut plus considérable que celui des fosses préparées ; pour ne pas en creuser de nouvelles, les nègres jetèrent pêle-mêle ces corps dépouillés de vêtements ; ils les recouvrirent d'un peu de terre, et ils abattirent à coups de pioche les membres qui faisaient saillie au-dessus du sol.

Les déportés se révoltèrent contre cette barbare profanation, mais au même moment le citoyen Prévost, gouverneur de Conanama, entra dans le cimetière accompagné du citoyen Bechar, agent des vivres de la colonie, et de quelques agents subalternes. Ces fonctionnaires, presque tous ivres, étaient suivis de négresses portant des verres et du vin ; l'aspect de ces fosses comblées de cadavres, de ces négresses rompant à coups de pioche des membres humains, de ces déportés qui ressem-

blaient à des morts sortis de leurs tombeaux, leur inspira une joie féroce. Ils formèrent un cercle autour de ces fosses béantes, ils se firent verser du vin par les négresses, et le verre à la main, dansant et chantant des chansons obscènes, ils burent à la mort prochaine de tous les déportés! C'étaient, comme toujours, des agents subalternes exagérant les vices de leurs maîtres. Les nouveaux arrivants comprirent dès ce moment qu'on ne les envoyait pas sur cette terre pour y vivre de leur travail, mais pour y mourir dans la misère et l'abandon. Et cependant l'on disait, à leur départ, aux travailleurs de France, qu'ils seraient bien heureux d'aller partager le sort des exilés sur ces terres lointaines!

DÉPARTEMENTAL DE LA GUYANE ★ SERVICE CULTUREL
BIBLIOTHÈQUE
ALEXANDRE
FRANCONIE
CAYENNE

XIV

Un moine.

On assigna aux trois amis une case commune, laquelle était déjà habitée par un déporté de *la Décade*. Ce premier occupant était un moine austère, d'un caractère sombre et inflexible, lequel avait vu mourir, les uns après les autres, les quatre compagnons qu'on lui avait donnés. Lorsqu'il reçut ses nouveaux hôtes, il leur dit simplement :

— Soyez les bienvenus ; je n'ai rien à vous donner si ce n'est des conseils. Si vous voulez mourir moins promptement que vos prédéces-

seurs, maintenons notre case dans un état strict de propreté. Si vous négligez ces soins, vos membres seront rongés par les puces pénétrantes, vous serez dévorés par les moustiques, et vos vêtements seront détruits par les poux de bois. Si vous les observez, au contraire, vous n'aurez plus à redouter que les mygales, les ravets, les cent-pieds et les serpents, lesquels viendront presque toutes les nuits vous visiter dans votre hamac. Le premier de ces insectes vous fera une saignée périodique ; le second rongera régulièrement vos ongles ; les cent-pieds et les serpents voudront seulement jouir auprès de vous d'un contact qui leur est agréable ; mais si un mouvement trop brusque leur fait supposer que vous trouvez leur voisinage incommode, ils pourront bien vous tuer d'un coup de dent. Chaque habitation est une arche qui renferme les animaux les plus malfaisants de la création, et il n'est aucun de ces animaux incommodes qui ne contribue aux souffrances qu'on endure ici.

Michel, convaincu que cette énumération n'avait d'autre but que de les effrayer, répondit brusquement :

— Il est donc impossible de vivre sur cette terre ?

— Impossible, pas précisément, répliqua le moine, mais fort difficile, du moins.

— Enfin, interrompit Michel, je suppose que quelques-uns restent et bravent tous ces fléaux réunis.

— Effectivement, repartit le moine, des seize déportés de fructidor, huit se sont évadés, huit autres sont restés.

— Où donc sont-ils? demanda Paul.

— A Sinnamari, dit le moine avec un sourire sinistre; six y ont élu domicile sous la terre; Barbé-Marbois et Lafond-Ladébat vivent et espèrent encore; quant aux 193 déportés de la *Décade*, vous voyez ceux qui restent.

Et il montra du doigt quelques ombres errant devant la case.

— Et Billaud-Varennes, et Collot-d'Herbois, que sont-ils devenus?

— Collot-d'Herbois est mort; que voulez-vous! la mort ne respecte rien, pas même les sans-culottes. Elle est femme et maltraite les amants qui l'ont le plus ardemment adorée. Quant à Billaud, il a fait assez bon ménage avec l'abbé Brottier; depuis la mort de l'abbé il vit seul à l'écart.

— Quel affreux pays! murmura Paul.

— Affreux en effet, dit le prêtre, c'est un lieu d'expiation nécessaire et méritée.

— Vous ne vous apitoyez donc pas sur les souffrances des hommes?

— Pourquoi m'apitoierais-je sur leurs souffrances? Est-ce que je m'apitoie sur les miennes? Je les offre à Dieu qui me les envoie. Je suis sur la terre pour anathématiser et pour bénir, mais je ne console jamais. Que chacun se demande ici pourquoi il souffre, et il trouvera au fond de son cœur sa consolation ou un double châtiment.

Le prêtre sortit à ces mots.

— Quel aimable camarade! s'écria Michel; j'aimerais mieux vivre avec Maury et Cazalès, avec Pitt et Cobourg qu'avec cet animal. Mais c'est le père Torquemada en personne! Qu'en dis-tu, Paul?

— Je dis, répondit Paul en souriant, que nous ne saurions nous accorder ensemble.

— Qui sait! interrompit Évariste; il n'y a pas encore un an qu'il m'eût paru impossible de vivre en bonne intelligence avec deux jacobins, et il est très-probable que vous croyiez vous-même ne pouvoir jamais vous lier d'amitié avec un infâme aristocrate. Voyez cependant, nous nous accordons assez bien ensemble, et je suis, pour ma part, tout disposé à reconnaître qu'il peut y avoir des sans-culottes fort honnêtes gens.

— On peut vivre avec un royaliste, dit Michel, mais avec un moine!

— Et Billaud-Varennes, et l'abbé Brottier! répliqua le muscadin. Qui sait si le conventionnel n'a pas pleuré l'ancien aumônier de Monsieur, frère du roi!

— Ce digne abbé! reprit Paul, après avoir servi monseigneur le comte de Provence, il a dû devenir pour le moins aumônier de Satan.

Et après un silence, il ajouta :

— Billaud-Varennes et l'abbé Brottier! tous deux bannis, s'entr'aidant et vivant ensemble! Quel enseignement!

— Pourquoi donc? N'est-ce que dans l'exil et dans les souffrances que les hommes se souviennent qu'il faut s'aimer les uns les autres! dit Évariste en tendant les deux mains à ses amis, qui les serrèrent cordialement.

XV

Une bonne nouvelle.

Les trois déportés virent dans moins d'un mois s'éteindre plus de la moitié de leurs compagnons d'infortune; chaque jour la mort fit autour d'eux de nouvelles victimes; Conanama était un foyer d'infection où les organisations les plus vigoureuses succombaient fatalement. Plusieurs tombèrent en démence; quelques-uns se suicidèrent. Les trois exilés formèrent d'abord mille projets d'évasion qui tous se trouvèrent impraticables; lorsqu'ils renoncèrent à s'enfuir de cet affreux pays, ils voulurent amé-

liorer leur sort en se livrant à la chasse, à la pêche, et même à la culture de quelques landes de terre; mais bientôt leur santé s'altéra, ils dépérirent sans s'en apercevoir, ils devinrent indifférents à toute idée de bien-être. La souffrance et la misère dégradent les plus belles intelligences; le dépérissement du corps, la nécessité de songer chaque jour aux besoins matériels altèrent les facultés les plus brillantes, et l'esprit descend au niveau des organisations vulgaires. Nos amis auraient certainement subi la loi commune si une circonstance providentielle ne les eût tirés de leur torpeur.

Un jour, on vint annoncer à Michel que le citoyen Prévost, le redoutable gouverneur de Conanama, voulait lui parler. Il trouva ce haut fonctionnaire dans une vaste pièce aux murs blancs et frais; il était entouré de négresses couchées à ses pieds comme des chiens fidèles. Il reçut le déporté avec cet air dédaigneux propre aux fonctionnaires omnipotents; et sans se lever du hamac dans lequel il se faisait babancer par les femmes de son noir sérail, il lui dit :

— J'ai reçu l'ordre de vous faire partir, vous et vos deux amis, pour Sinnamari; je ne sais à qui vous devez cette faveur : cette lettre vous l'apprendra probablement.

A ces mots, il tendit un pli à Michel et le congédia d'un geste. Le déporté, surpris, jeta en se retirant un rapide coup d'œil sur l'adresse; il reconnut l'écriture de sa femme. Son premier mouvement fut de rompre le cachet; cependant il domina son ardente curiosité, il serra la lettre sans l'ouvrir. Il se dirigea d'abord vers la case qu'il occupait avec ses amis; mais se ravisant bientôt, il se jeta dans la savane.

Lorsqu'il fut arrivé loin de tout regard, il s'assit au pied d'un latanier, et ouvrit avec une inexprimable émotion le papier qu'il avait serré dans son sein. Cette lettre écrite précipitamment ne contenait que ces mots :

« Cher et malheureux ami, je serais déjà près de toi; j'aurais la consolation de partager ton sort, si ma santé, profondément altérée, m'eût permis de partir quand le navire qui t'emmenait dans l'exil quittait le rivage de la France. Quelles expressions pourraient peindre ma douleur à cette heure funeste? J'étais sur les quais de Rochefort; je t'apercevais de loin à travers cette haie de soldats qui m'empêchaient de pénétrer jusqu'à toi, et de te serrer une dernière fois dans mes bras! Lorsque je te vis lever une main au ciel comme pour le prendre

à témoin de ton innocence, et, après avoir salué le peuple, entrer dans le canot, la respiration me manqua, mes yeux se fermèrent, et je tombai évanouie. Je fus bien malade ensuite; mais l'espoir de te rejoindre a soutenu mon courage et hâté mon rétablissement. Je dois m'embarquer dans huit jours pour Cayenne; on me dit que le navire sur lequel je pars est un fin voilier, et que la traversée sera courte ; peut-être arriverai-je avant cette lettre, que je confie à tout hasard au capitaine d'un brick de guerre qui lève l'ancre cette nuit. Bientôt, cher Michel, nous serons réunis! cette pensée efface déjà le souvenir de nos infortunes; mon cœur renaît à l'espérance, au bonheur; je forme des projets pour un long avenir. Nous choisirons une habitation au bord de la mer, entourée d'orangers, et de là nous verrons un jour arriver le vaisseau qui nous ramènera dans notre patrie; car, j'en ai la ferme espérance, notre exil ne sera pas éternel. Adieu, mon époux bien-aimé, ta femme, ton amie sera dans tes bras bientôt pour ne plus te quitter!

« Rosalie. »

Michel relut plusieurs fois cette lettre, il savoura pour ainsi dire chaque mot dans lequel

il voyait l'expression des sentiments qu'il croyait affaiblis par l'éloignement. Son bonheur était si complet qu'il voulut le renfermer en lui-même, et ne rien en livrer à personne.

Quoique d'un caractère expansif, il avait une grande réserve pour ce qui touche à certains sentiments, et il n'eût pas volontiers montré à ses amis la lettre de sa femme. Quand il alla les retrouver, il leur annonça simplement que le citoyen gouverneur leur accordait la permission d'aller s'établir à Sinnamari. D'abord ils refusèrent de croire à cette heureuse nouvelle; puis ils se livrèrent à des transports de joie.

Le moine, témoin de cette scène, leur dit de ce ton sec qui lui était particulier :

— Il était temps qu'on vous laissât sortir d'ici; encore quelques jours et vous succombiez inévitablement, vous étiez déjà frappés à mort, vous étiez dans la première période de ce mal moral qui atteint indistinctement tous les déportés, vous vous abrutissiez. Déjà vous négligiez mes avis; la malpropreté, cette lèpre de la misère, s'attachait à vos vêtements et envahissait cette case. Mais vous ne vous souciez guère, il me semble, de savoir à qui vous devez la faveur de quitter cet affreux séjour.

— C'est probablement, répondit Évariste, le résultat de la dernière réclamation de Paul.

— Quelle simplicité! s'écria le moine. Vous croyez peut-être que le grand Jeannet lit les doléances des déportés? Il a vraiment trop à faire pour s'occuper de quelques malheureux qui meurent à Conanama. Vous ne connaissez pas la froide impassibilité des hommes sensuels et paresseux, et celui-là est du sang de Danton! Lorsque le gouvernement des hommes leur est confié, ce sont les tyrans les plus exécrables.

— Je ne sais vraiment pas si c'est à Jeannet que nous devons cette grâce, dit Michel.

— Eh bien! remerciez Dieu de ce bienfait, en attendant de connaître la main dont il s'est servi! leur dit le moine avec autorité.

A cette singulière proposition, Évariste baissa la tête en rougissant. Paul murmura :

— L'ordonnateur du monde n'intervient pas dans les affaires individuelles des hommes.

Quant à Michel, il haussa les épaules sans dire un mot.

XVI

Sinnamari.

Les trois déportés partirent le lendemain. Le moine les accompagna jusqu'au bateau et en leur serrant la main il dit laconiquement à Paul :

— Nous nous reverrons. Allez ! je ne mourrai pas ici.

Un bon vent favorisa les exilés ; malgré les courants contraires, ils arrivèrent rapidement au but de leur voyage. Lorsque les déportés furent sur le rivage, ils contemplèrent avec une espèce de ravissement le paysage qui se déroulait devant eux. Cependant, on n'aperce-

vait guère que quelques maigres cultures de cannes et de cotonniers sur le premier plan ; plus loin, quelques cases disséminées au hasard montraient leurs toits d'essentes à travers le feuillage des tamarins, et, dans le fond, une forêt semblable à celles de Conanama, qui s'étendait comme un rideau sombre ; mais, du moins, c'était la nature aux prises avec les premiers essais de la civilisation ; la main de l'homme avait touché cette terre ; il est vrai que les semences qu'elle y avait jetées germaient à peine et qu'une végétation sauvage était encore prête à l'étouffer.

Tandis que les trois amis s'orientaient et cherchaient leur chemin, un nègre s'approcha d'eux en s'enquérant de leurs noms ; lorsqu'il entendit celui de Michel, il lui dit, en ôtant le simulacre de chapeau qu'il avait sur la tête :

— Monsieur, guidez par ici.

Cet homme se dirigea aussitôt vers une case isolée, et les trois amis le suivirent étonnés. Ils avaient à peine fait quelques centaines de pas, lorsqu'une femme parut tout à coup au détour d'un sentier. A l'aspect de ces hommes hâves et qui se traînaient péniblement, elle s'arrêta comme indécise et frappée de stupeur.

— Rosalie! Rosalie! cria Michel.

En entendant cette voix, la jeune femme reconnut son mari et se jeta dans ses bras. C'était un de ces êtres frêles et charmants dont le corps diaphane ressemble à la condensation d'un des esprits célestes qui peuplent le paradis chrétien. Elle tint longtemps le déporté embrassé sans proférer une parole et l'inonda de ses larmes. Lorsque sa première émotion fut calmée, elle se tourna vers les amis de son mari. C'était un spectacle étrange que celui que présentait cette jeune femme élégamment vêtue; son visage rose, à moitié voilé par ses cheveux blonds, s'appuyant sur l'épaule du déporté aux traits flétris, au teint cuivré, couvert de vêtements sales et en lambeaux. Il semblait qu'il ne devait rien y avoir de commun entre cette merveilleuse petite fée et ce misérable mendiant. Il existait effectivement entre eux une distance ordinairement infranchissable, celle que le bien-être et la misère mettent entre les hommes.

Rosalie salua Paul d'un geste amical et familier; mais, à la vue d'Évariste, elle poussa un cri de joie et lui tendit la main. Le muscadin se précipita sur cette main qu'on lui tendait et il la couvrit de baisers en répétant d'une voix émue :

— Rosalie! ma chère Rosalie!

— Tu l'as reconnu malgré le désordre de sa toilette? demanda en souriant Michel à la jeune femme.

Rosalie fit un geste affirmatif, puis elle dit d'une voix suffoquée par des sanglots :

— Et je l'aime d'autant plus qu'il te doit la vie!

A cette révélation, Évariste regarda Michel avec étonnement.

— Eh bien! oui, lui dit gaiement celui-ci, c'était moi le coquin dont tu ignorais le nom!

Puis, s'adressant à Paul, il ajouta :

— Pardonne-moi, mon ami, j'étais sous le charme de cette enchanteresse et ce n'est pas seulement en faveur d'Évariste qu'elle m'a fait trahir la république.

— Je te pardonne de grand cœur cette trahison, répondit Paul ; mais je plains sincèrement ce pauvre Évariste, continua-t-il d'un ton de joyeuse commisération, le voilà contraint d'avouer que tous les sans-culottes ne sont pas des ogres.

— Je l'avoue avec d'autant plus de bonheur que j'en aime deux de toute mon âme, dit le pauvre muscadin en essuyant ses larmes.

La jeune femme installa les trois amis dans une petite case, au milieu d'un jardin planté

de palmiers, de bananiers et d'acajous. Cette humble demeure parut aux déportés un de ces voluptueux ermitages dans lesquels s'enfermaient jadis de belles comtesses; cependant cette petite habitation n'avait rien qui pût rappeler les bergeries du règne Pompadour; elle était seulement d'une excessive propreté. Le sol, formé par la terre elle-même, était ferme et bien nivelé; les parois, blanchies à la chaux, étaient percées de fenêtres munies de grillages en rotin; le centre de la principale chambre était occupé par une table, entourée de six chaises en jonc. Ce pauvre ameublement devait paraître d'un confortable parfait à des malheureux qui n'avaient eu pour tout abri, pendant plusieurs mois, qu'un misérable hangar et un hamac pour tout ameublement, et qui, pendant tout ce temps, avaient pris leurs repas à terre, dans des vases à moitié brisés. Le village de Sinnamari lui-même avait aux yeux des exilés de Conanama l'attrait d'un pays civilisé. Les habitations, disséminées au milieu de petits carrés plantés de tamariniers au feuillage découpé, de rocouyers aux fleurs bleues, de palmistes surmontés de vertes aigrettes, communiquaient entre elles par des sentiers bien nivelés et bordés d'arbres. Ces allées larges et bien entretenues donnaient à

cette bourgade une certaine apparence de bien-être.

Les habitants de Sinnamari étaient redevables de l'embellissement de leur village à un illustre exilé dont la vie entière fut consacrée à réaliser la devise qu'il semblait avoir prise comme mobile de toutes ses actions : l'utilité! C'étaient d'abord des généraux illustres, Pichegru, Willot, Aubry, et plus tard des chanoines et des grands vicaires qui avaient servi de piqueurs au sage Barbé-Marbois, pour l'exécution de ces travaux.

Un privilége attaché aux infortunes imméritées est de réhabiliter à jamais le supplice qui leur fut infligé. Aussi, depuis le 18 fructidor, la déportation sans jugement a cessé d'être une peine infamante. Et quoi qu'on fasse pour lui rendre ce caractère, le pays ne verra jamais dans ces exécutions brutales que la rancune irréfléchie d'un pouvoir faible et vacillant. Il en est de la déportation comme du symbole vénéré des chrétiens; ces supplices ne seront jamais, aux yeux du peuple, un équivalent de la potence et du gibet, car l'un et l'autre ont eu leurs martyrs immaculés.

Les ressources que la jeune femme avait rapportées de France permirent aux trois amis de changer leurs haillons contre des vête-

ments plus convenables. Le bien-être, une vie tranquille et pleine de douces émotions, rétablirent la santé altérée des déportés. L'espérance, en rentrant dans leur cœur, leur fit même entrevoir l'avenir sous un aspect riant.

XVII

Les jours tranquilles.

Les trois amis vécurent à Sinnamari séparés des autres déportés, ainsi qu'ils avaient fait à bord de *la Bayonnaise* et à Conanama. Ils se groupèrent avec une tendre sollicitude autour de la jeune femme qui s'était si généreusement condamnée à l'exil, la comblant de soins affectueux et de prévenances délicates. L'unique occupation des trois proscrits était de ménager chaque jour quelque surprise à la bonne petite fée qui leur avait rendu le bien-être, la santé et l'espérance. Ces hommes, sans

fortune, dénués de toute ressource, n'avaient pas à leur disposition les riches fantaisies qu'enfantent les arts; mais ils puisaient à pleines mains dans le magnifique écrin que recèlent les terres tropicales pour mettre aux pieds de cette charmante femme des bijoux plus éclatants que les joyaux d'un roi. Un jour c'était Évariste qui lui rapportait des saperdes aux étuis lisses et brillants comme un morceau de porphyre semé de paillettes rouges et vertes, des charançons impériaux pointillés d'or sur un fond bleu, des priones aux longs bras couvertes d'arabesques jaunes, rouges et noires, des buprestes géants dont les élytres rutilants sont ciselés comme les bracelets d'une odalisque ; puis toutes ces topazes, toutes ces améthystes, ces aigues-marines, tous ces rubis vivants qui se croisent dans l'air, courent sur les herbes, se nichent dans les fleurs sous les noms de chrysomèles, élodies, gribouris et coccinelles. Une autre fois, c'étaient Paul et Michel qui revenaient, l'un avec des flamants roses, des aras jaunes, des colibris vêtus d'or et de saphir et des perruches émeraude; l'autre, chargé de nombreuses variétés de grenadilles dont les étamines et les pistils disposés en diadème reposent sur des pétales aux vives couleurs comme sur un coussin de ve-

lours, de cent espèces d'orchidées qui représentent dans chaque fleur ces insectes fantastiques créés par le pinceau capricieux des Indiens ; ou de ces mille espèces de légumineuses qui pendent en grappes jaunes au sommet des arbres tropicaux comme un essaim d'abeilles d'or. La jeune femme aimait à se parer des dons de ses amis : avec les plumes irisées, avec les petites pennes jaunes, roses et bleues, elle composait des aigrettes et des fleurs qui semblaient l'œuvre des fées ; elle attachait ses vêtements avec des épingles portant à leur sommet ces gemmes animées, plus brillantes que les cristaux précieux nés dans le sein incandescent de la terre, et dont les rayons scintillants ont été ravis à l'élément qui les a produits.

Les dures épreuves qu'ils avaient subies à Conanama rendaient les déportés avares du bonheur présent. Ils en jouissaient en vrais égoïstes dans leur intimité restreinte ; il est très-probable que Paul regrettait moins l'héroïque Véturie, et qu'Évariste se serait parfaitement accommodé à son exil auprès de cette sœur charmante que le hasard lui avait donnée. D'ailleurs les trois amis n'auraient pu sans inconvénient se rapprocher des autres déportés ; leur position respective leur com-

mandait une réserve extrême. Évariste, ancien conspirateur royaliste, vivant dans l'intimité de deux affreux sans-culottes, eût été suspect aux gens de son parti. Paul et Michel ne comptaient guère de leurs adhérents à Sinnamari. Le Directoire avait toujours conservé au fond du cœur une certaine sympathie pour les anciens jacobins, et les exécutions arbitraires dont ce pouvoir faible et démoralisé s'était rendu coupable n'avaient frappé que quelques membres embarrassants et isolés de la vieille Montagne. Parmi les déportés de fructidor, il n'y avait que Bourdon de l'Oise et Rovère qui, par leurs antécédents, eussent pu se rapprocher des deux amis, et l'un et l'autre avaient payé de leur vie leurs tergiversations politiques. Quant aux deux déportés qui avaient précédé tous les autres à la Guyane, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes, le premier était mort et le second vivait discrètement à l'écart sans rechercher l'intimité de personne.

L'ancien membre du comité de salut public menait à Sinnamari l'existence grave et réservée qui convient aux hommes prédestinés par la Providence à exécuter ses inexorables décrets, et dont la conscience est parfaitement en repos. Déjà à cette époque si rapprochée

des mauvais jours de la révolution, il inspirait aux colons de la Guyane cette aversion mystérieuse dont les peuples de l'antiquité poursuivaient certains personnages frappés d'un anathème divin. Les nègres superstitieux et les planteurs craintifs racontaient mille petites histoires qui donnaient au terrible conventionnel ce caractère surnaturel attaché à ceux que poursuit la fatalité. On disait que le jour de son arrivée à Sinnamari la foudre avait éclaté par un ciel serein et dans un temps de l'année pendant lequel il ne tonne jamais. On assurait encore que la mort avait successivement frappé tous ceux qui lui avaient témoigné quelque intérêt. Et comme pour prouver que pendant l'exécution de son œuvre de sang il était sous l'empire d'une obsession surnaturelle, on ajoutait que son cœur était accessible aux émotions les plus tendres.

Pendant qu'il était à l'hôpital de Cayenne, disait-on, un vieillard était en danger de mort; cet homme, par son âge et par ses malheurs, était l'objet d'un intérêt général. Billaud-Varennes s'installa à son chevet et lui donna les soins les plus dévoués, protégeant son sommeil et prévenant ses moindres désirs. Il continua cette œuvre pieuse jusqu'à ce que son malade fût complétement rétabli. On ra-

contait encore une autre anecdote non moins caractéristique. Le conventionnel avait pour unique passe-temps une jolie perruche qu'il aimait beaucoup ; un jour, un pagani fond sur elle, l'enlève des mains de son maître, l'emporte sur un arbre et la dévore sous ses yeux. Billaud-Varennes pleura son oiseau favori. Peut-être comprit-il seulement alors la douleur de ceux auxquels les révolutions, ces ogres qui dévorent des hommes, enlèvent les objets de leur affection !!!

Le petit village de Sinnamari, qui renferme à peine quelques habitants, était plein de misères et de souffrances. Deux cases abritaient seules le peu de bonheur que Dieu avait destiné à cette pauvre bourgade. L'une était celle des trois déportés ; l'autre, celle qu'habitait Barbé-Marbois ; si toutefois on peut appeler du nom de bonheur la vie studieuse et calme de cet homme de bien, brutalement séparé de sa femme et de ses enfants. Il avait administré Saint-Domingue, lorsqu'elle était la reine des Antilles ; il voulut laisser à Sinnamari, où il arrivait en proscrit, quelque trace bienfaisante de son passage. A peine eut-il mis le pied sur cette terre maudite qu'il fit deux parts de son temps : il consacra l'une à ses études favorites, l'autre à des travaux utiles à

ce pauvre pays. Il nivela des chemins, il construisit des instruments aratoires ; il devint le juge de tous les différends et le consolateur de toutes les misères.

Lorsqu'il n'était ni jurisconsulte, ni publiciste, ni poëte, ni peintre, ni musicien, lorsqu'il ne s'occupait ni de philosophie, ni de charronnage, ni de menuiserie, ni de reliure, ni de nivellement des terres, il s'asseyait devant la case de madame Tion, — une veuve qui n'était plus jeune, d'après son expression, — il rassemblait les nègres des habitations voisines, et les faisait danser au son d'un instrument que lui-même avait confectionné. Barbé-Marbois, qui fut l'esprit le plus distingué de la proscription fructidorienne, fut aussi le plus honnête; lorsque huit de ses compagnons d'infortune voulurent se soustraire aux funestes influences de Sinnamari, il refusa de les suivre ; il eût craint de paraître vouloir échapper à une action judiciaire qu'il ne cessa de réclamer comme une faveur. Mais les gouvernements faibles et sans cœur condamnent et ne jugent pas. Barbé-Marbois resta donc à Sinnamari, où il vit mourir les uns après les autres, à l'exception de Laffont-Ladeba, tous les autres déportés de fructidor!

Barbé-Marbois fut le seul modéré digne de

ce nom : il résista à la tyrannie des directeurs, et fut déporté pour ce fait; il revint en France et ne provoqua aucune réaction; il combattit toutes les mesures acerbes de tous les gouvernements sous lesquels il servit; il défendit la liberté de la presse, fit de nobles tentatives pour qu'on effaçât de nos codes le supplice qu'il avait subi, et flétrit de toute la puissance de son âme honnête les peines infligées sans jugement.

XVIII

La chartreuse dans la savane.

Evariste et Paul étaient chargés d'approvisionner la communauté de gibier et de poisson ; sous la conduite des nègres créoles et des Indiens galibis, ils se livraient à la pêche et à la chasse avec une ardeur qui était ordinairement récompensée par un butin abondant. La côte et la rivière de Sinnamari sont si poissonneuses, que l'homme le plus inhabile peut y faire des pêches miraculeuses ; et nos deux déportés avaient en très-peu de temps acquis une telle supériorité dans cet art, qu'ils

eussent pu défier les Indiens eux-mêmes pour conduire un canot et lancer leurs filets. Ils allaient parfois sur les bords de la côte poursuivre des dorades et piquer des soles endormies sur le fond vaseux ; mais habituellement ils entraient dans la rivière avec la marée, se laissaient aller au courant ascendant et revenaient ensuite lorsque la mer se retirait. Pendant qu'ils montaient et descendaient la rivière sous l'impulsion du flot, ils restaient commodément assis au fond de la pirogue, laissant flotter leurs lignes auxquelles venaient s'accrocher ces malheureux habitants des eaux, lesquels avaient cependant pour domaine le vaste Océan et les mille sinuosités de la rivière. Cette pêche était l'exercice de prédilection de nos deux amis ; tandis que leurs perfides crochets se garnissaient presque à leur insu de nombreuses victimes, l'un des deux gouvernait la pirogue avec une pagaie, pour l'empêcher de se heurter contre les troncs d'arbres qui flottent en si grand nombre sur les fleuves américains ; et l'autre se livrait à la chasse des oiseaux aquatiques qui se jouaient sur les bords de la rivière. C'étaient ordinairement des sarcelles et des canards au corsage vert, des aigrettes et des flamants montés sur leurs longs pieds, des spatules roses et blanches qui

tombaient sous les coups des chasseurs amphibies.

La chasse dans les forêts n'était pas moins productive que la pêche sur la rivière. Les forêts du nouveau monde sont peuplées d'un nombre immense d'animaux étranges qui sont pour l'homme une proie facile. En quittant le Brésil, un matelot me disait :

— Si jamais je reviens ici, je déserte le bord.

— Pour quoi faire? lui demandai-je.

— Pour aller vivre dans les bois, me répondit-il; là du moins on est sûr de ne jamais mourir de faim, quoiqu'on n'ait pas le nécessaire.

Ce matelot était un grand observateur; au milieu de ces sombres forêts, l'homme peut trouver effectivement tous les objets indispensables au maintien de son existence ; on peut y vivre dans les mêmes conditions que nos premiers parents avant d'avoir encouru la peine de la déportation. Mais malheureusement les choux palmistes, le fruit de l'acajou, le cabiai boucané et l'eau claire des ruisseaux sont un assez pauvre régime alimentaire. D'ailleurs il faut à l'homme des vêtements, et les paletots qui croissent sur les branches des arbres sont d'une étoffe par trop légère.

Les deux amis chassaient en vrais sauvages,

dépistant le gibier sur l'inspection des localités, le poursuivant dans son terrier, le saisissant au gîte. C'est ainsi qu'ils s'emparaient des petits rongeurs et surtout des agoutis dont nos petits cabiais sont les représentants. C'était ensuite une pioche à la main qu'ils poursuivaient le tatou dans les sinuosités de son repaire. Ce joli édenté, muni d'une cuirasse épaisse, nage en quelque sorte dans le sol ; sa peau écailleuse glisse dans la terre compacte, et ses doigts robustes la fendent en ramant avec la même facilité que les nageoires digitées du phoque fendent l'eau azurée de la mer. La chair des agoutis et des tatous rappelle celle des lapins, dont elle a un peu le fumet aromatique.

Nos chasseurs n'employaient le fusil que lorsqu'ils attaquaient le tapir, les cariacous ou les singes. Le tapir est un des plus grands quadrupèdes d'Amérique ; ses mœurs douces et sociables auraient dû en faire un des auxiliaires de l'homme. Sa taille est à peu près celle d'un fort sanglier ; son pelage fauve est moelleux au toucher ; pendant l'enfance, cette robe brune est ornée de taches blanches qui s'effacent plus tard. Le regard de ce joli pachyderme est intelligent et triste ; il agite presque continuellement sa petite trompe ; la mobilité de

ce prolongement déride en quelque sorte la gravité de sa physionomie. Le cariacou est le cerf de Cayenne, peu différent de l'axis de l'Inde, et sa chair est tout aussi coriace que celle de ce dernier.

Deux victimes ordinaires de l'adresse des deux chasseurs n'avaient pu trouver grâce devant les préjugés gastronomiques de Rosalie : c'étaient les singes roux et les iguanes. La jeune femme considérait le quadrumane comme un gibier de cannibale ; et le lézard, beau et hardi ovipare, à l'œil vif, à la peau rugueuse et brillante, lui inspirait une répugnance que n'avait pu vaincre l'arome appétissant qui s'exhalait d'un ragoût de ce reptile accommodé par les mains savantes des négresses de la colonie.

Un jour, nos aventuriers remontèrent la rivière de Sinnamari beaucoup plus haut qu'ils n'avaient l'habitude de le faire. Ils amarrèrent leur pirogue au tronc renversé d'un arbre, et ils descendirent sur le rivage. A quelques centaines de pas, ils aperçurent une petite case bâtie au centre d'un vaste carré de terre, lequel était entouré d'un large fossé bordé d'une palissade. Cette humble demeure était à demi cachée par des bananiers auxquels pendaient de longs régimes de fruits et

par des palmistes aux pointes acérées. Une plantation de manguiers, de corossols, de sapotilliers, d'avocatiers, tous fort jeunes encore, annonçait que cette propriété avait été créée par un homme intelligent et laborieux. Les deux amis, surpris de trouver dans ce désert une lande de terre mieux cultivée que celles qui occupaient le centre de Sinnamari, s'approchèrent de ce petit domaine et découvrirent, penché sur un carré d'ignames, un homme vêtu d'une robe de bure et coiffé d'un chapeau de palmier.

— Encore un moine ! s'écria Paul.

A cette exclamation, l'inconnu releva la tête : c'était un homme jeune, d'une physionomie humble et douce ; il tenait dans ses mains calleuses les herbes parasites qu'il venait d'arracher, et marchait nu-pieds. A la vue des étrangers, il s'approcha du fossé, au-dessus duquel il jeta un tronc de bois en travers et les engagea à entrer dans son enclos.

Lorsque Évariste et Paul mirent le pied sur la rive opposée, le propriétaire les salua de cette formule chrétienne :

— Que la paix du Seigneur soit avec vous, mes frères.

— Et avec votre esprit ! murmura Évariste.

Quant à Paul, il s'inclina légèrement.

— Si je puis vous être utile, disposez de ce que Dieu m'envoie, dit le solitaire; grâce à sa bonté, je puis désaltérer ceux qui ont soif et rassasier ceux qui ont faim.

— Nous n'avons ni faim ni soif, répondit Paul; mais dites-moi, citoyen, comment il se fait que lorsque toutes les semences dégénèrent ici, lorsque tous les fruits avortent, lorsque les plantes, les animaux et les hommes dépérissent et meurent, vous ayez trouvé le moyen de vivre et de créer un jardin que vous envierait le gouverneur de la Guyane?

—Parce que Dieu a béni mes efforts, répondit humblement le moine. Je vis sur cette terre comme je vivais dans mon couvent; je prie et je travaille.

— Parmi les déportés de *la Vaillante,* quelques-uns ont travaillé; mais leurs essais de culture n'ont pas été heureux; il est vrai qu'ils ne priaient guère, je suppose, dit Paul en souriant ironiquement.

Le moine ne prit pas garde à ce mauvais sourire, et répliqua :

— Mes premiers essais n'ont pas été fort heureux non plus. A peine une semence était-elle confiée à la terre, que les fourmis me l'enlevaient; à peine un fruit était-il mûr, que les oiseaux le dévoraient. Les singes eux-mêmes

venaient pendant la nuit me ravir mes ignames et mes patates ; mais aussitôt j'ai mis une barrière infranchissable entre leurs ennemis et les plantes que je protége ; j'ai creusé ce fossé qui les préserve de l'invasion des singes et des fourmis. Voyez ces arbres : ils dépérissaient au contact de ces êtres parasites, l'isolement leur a rendu la vie. L'âme aussi perd sa vigueur au contact du monde ; pour rester jeune et pure, il lui faut la solitude.

— C'est donc par goût, demanda Paul, que vous vous êtes voué au cloître ?

— Non, mon frère, c'est par vocation, répondit le moine.

— C'est donc par vocation qu'on se condamne à une vie stérile et sans but, qu'on se soustrait aux obligations sociales ! s'écria Paul avec véhémence.

A cette apostrophe philosophique le moine sourit et dit avec douceur :

—Vous me jugez sévèrement, mon frère ; la vie d'un moine n'était pas aussi stérile que vous le croyez peut-être. Nous travaillions, et c'étaient les pauvres qui recueillaient les produits de nos œuvres. Nos saintes moissons se distribuaient à ceux qui les imploraient au nom de Dieu. Soulager les humbles misères du pauvre est un but et une obligation sociale aussi.

— C'est bien souvent, lorsque les moines s'en mêlent, favoriser la paresse et l'incurie, dit sèchement Paul.

— O mon frère ! s'écria le moine, si vous aviez souffert, si la misère avait un moment brisé jusqu'à votre volonté, dites-moi si c'eût été favoriser votre incurie que de venir au secours de votre impuissance ?

Paul ne répondit pas.

— Votre vie, dit-il, est-elle plus douce ici que dans votre couvent?

Le moine éluda cette question à son tour.

— J'aime cette terre, parce que je puis y faire quelque bien ; un peu d'eau et quelques racines suffisent à mes besoins, et je distribue à ceux que Dieu afflige les biens qu'il me donne avec abondance.

En causant ainsi, les déportés avaient fait le tour de l'enclos ; ils entrèrent dans la petite case du solitaire. C'était une véritable cellule blanche et propre comme celle des chartreux, un prie-Dieu, une chaise rustique et une table, tel était l'ameublement. Un hamac remplaçait le lit de planches, et l'on voyait collée sur le mur une image du Christ, au-dessous de laquelle était écrit à la main : *Spes unica !*

— Dans quel monde? demanda Paul en désignant la pieuse inscription.

— Dans celui-ci et dans l'autre ! répondit le moine, en s'inclinant devant la sainte image.

Les deux amis saluèrent l'anachorète et regagnèrent leur canot. Lorsqu'ils eurent atteint le lieu de l'embarquement, Paul, qui n'avait pas dit un seul mot pendant le trajet, parut un moment réfléchir, puis il pria son compagnon de l'attendre, et dit en s'éloignant :

— Je veux voir ce que fait ce moine.

Il se glissa le long de la lisière du bois ; caché par ce rideau vert, il se rapprocha de l'enclos et se blottit sous les arbustes touffus, d'où il pouvait explorer le domaine du solitaire sans qu'on pût le découvrir. Il n'aperçut rien d'abord ; mais peu après le jeune religieux sortit de sa cellule ; il était triste et abattu ; son œil perçant explora l'horizon : après cet examen, il s'écria avec une joie indicible :

— Personne ! Dieu et le désert !

Et d'un pas rapide il se dirigea vers le point le plus sombre de son enclos. A travers les feuilles des bananiers qui se balançaient comme un éventail sur la tête du solitaire, Paul vit le saint homme s'agenouiller et prier avec ferveur; il frappait sa poitrine avec contrition, et des larmes mouillaient ses yeux. L'indiscret spectateur de cette scène sortit avec précaution de sa cachette et s'enfonça dans la forêt ; il mar-

cha d'un pas rapide, le visage animé, l'œil ardent, et répétant par intervalles :

— Il y a donc des hommes qui croient réellement! Aujourd'hui encore, de notre temps, il y avait dans les cloîtres des croyants austères! Les pratiques qu'ils accomplissaient n'étaient pas de vaines momeries pour tromper le peuple! Oh! la conscience humaine! Quels sont les fous, quels sont les sages? Où sont les bons et les méchants?

Le soir, lorsqu'ils rentrèrent à Sinnamari, Évariste fit une peinture animée de la tranquillité, du bonheur dont jouissait le jeune cénobite. Il exalta le résultat de sa vie laborieuse, il fit une description minutieuse de son enclos et de sa cellule.

— Rien ne nous serait plus facile, dit Paul, que de jouir du même bonheur. Nos bras, comme les siens, sont jeunes et robustes; nous savons, de plus, pêcher et chasser, sur ces rivières et dans nos forêts dont chaque lame d'eau, dont chaque touffe d'herbes recèlent les objets nécessaires à notre subsistance. Que ne partons-nous? Rien ne nous manque pour défricher ces terrains féconds, ni la force, ni les instruments qu'elle met en œuvre.

A cette proposition, Évariste secoua la tête.

— Ce qui nous manque, dit-il, ce n'est effec-

tivement ni la force matérielle, attribut de notre âge, ni les semences que nous pourrions confier au sol, ni les instruments aratoires pour féconder la terre; c'est cette confiance que le solitaire ne puise pas en lui-même et qui le soutient dans ses essais infructueux. Il ne se décourage pas, il ne s'irrite pas si son travail est improductif; le mécompte qu'il subit est une cause de satisfaction, il impose silence à son espérance déçue, car il sait que sa résignation aura sa récompense. Enfin, il croit et espère en Dieu, et nous, nous ne croyons pas!

Paul haussa les épaules de dédain, et répondit avec véhemence :

— Notre foi est plus puissante que celle du moine; l'Être abstrait qu'il implore, il ne l'a jamais vu ; il n'a jamais été en communication avec lui, tandis que chacun de nous puise en lui-même sa propre croyance. Nous avons foi dans la puissance de notre volonté ; nous avons foi dans ces deux bras nerveux que nous pouvons plier au travail ; nous avons foi dans notre intelligence.

Paul sembla réfléchir ; l'idée fermentait dans sa tête. Après un moment de silence, il reprit d'un air inspiré :

— L'intervention de Dieu serait une tyrannie odieuse, s'il entravait ou fécondait à son

gré le travail humain. La croyance dans cette intervention est celle d'un enfant chétif, lequel, sentant sa faiblesse, appelle son père à son aide au lieu de s'unir à d'autres êtres semblables à lui pour surmonter l'obstacle qui l'arrête. Le dieu, c'est-à-dire le secours providentiel de l'homme régénéré, c'est l'homme lui-même ; c'est en s'unissant dans les liens d'une immense fraternité que tous les besoins seront satisfaits. Nous qui sommes frères par le cœur, unissons-nous par le dévouement et le travail ; allons défricher en commun une de ces landes qui n'attendent que quelques gouttes de sueur humaine pour donner des fruits savoureux, et nous ferons une œuvre plus belle que l'œuvre individuelle du moine. Ce n'est pas seulement aujourd'hui que j'ai cru à la possibilité de fonder ici une ville républicaine ; à bord de *la Bayonnaise*, lorsque nos regards inquiets voulaient pénétrer le voile de feuillage de ces sombres forêts, ne vous disais-je pas : « Là est la délivrance, là est la liberté ; là est le bonheur ! » Nous avons été faibles et lâches un moment ; réveillons-nous ; allons nous établir auprès de quelque carbet galibi. Véturie viendra nous rejoindre un jour, et nous aurons fondé la France nouvelle !

Paul se tut, et la jeune femme, qui avait pris cette vive harangue pour une excentricité philosophique, s'écria en imitant le ton déclamatoire du déporté :

— Et comme, dans cette république, tout célibataire sera déporté sans jugement, pour se soustraire à cette peine, Évariste épousera une Indienne galibi.

XIX

La contagion.

Au mois de brumaire an VII, la petite colonie de Sinnamari jouissait d'une tranquillité parfaite ; les déportés vivaient entre eux en bonne intelligence, les colons leur témoignaient la plus vive sympathie, et la mort semblait avoir conclu un armistice avec cette pauvre bourgade qu'elle avait jusque-là ravagée avec une cruelle prédilection. Un heureux événement vint encore fortifier le courage des déportés ; ils apprirent que le gouverneur de la Guyane, le citoyen Jannet,

était rappelé en France, et que son successeur était arrivé à Cayenne. Mais comme si le départ du funeste exécuteur des ordres du Directoire devait avoir une compensation fâcheuse, ils apprirent en même temps que le départ de l'agent serait précédé d'une mesure qui jeta la consternation dans la colonie. Jannet était un homme astucieux et intelligent; il ignorait les dispositions des directeurs à son égard ; il craignait une réaction politique, et, comme tous les hommes sans conviction, il calcula sa conduite de manière à atténuer ses antécédents. Après tant de cruautés, c'était assez difficile ; pour arriver à son but, il résolut de prendre une mesure que l'humanité la plus vulgaire lui commandait depuis longtemps, et contre laquelle il s'était prononcé. Il ordonna que les malheureux déportés de Conanama fussent immédiatement amenés à Sinnamari.

A cette nouvelle, les colons, les mulâtres et les nègres poussèrent un cri d'effroi ; ils s'enfuirent criant partout que c'était une mort certaine qu'on leur apportait, et qu'il fallait s'opposer au débarquement de ces pestiférés ! Quelques déportés ne craignirent pas de s'associer à ces manifestations barbares. Barbé-Marbois, Laffont-Ladebat, quelques prêtres de

la Décade et nos trois amis protestèrent seuls contre cette lâcheté ; ils s'en furent sur la place de Sinnamari, dans les cases où se réunissaient ces insensés démoralisés par la peur, pour leur faire comprendre que lorsque l'agent prenait enfin une décision favorable à de malheureux proscrits, ce n'était pas à eux à en entraver l'exécution. Mais les hommes menacés de l'atteinte d'un fléau terrible sont inaccessibles à tout sentiment humain, la frayeur les rend fous. Ce fut donc avec la plus grande peine que les âmes généreuses, les esprits éclairés parvinrent à calmer l'effervescence d'une population ignorante.

Il faut avouer, cependant, que les craintes des colons n'avaient rien d'exagéré. Les rapports officiels, les récits des soldats présentaient l'état sanitaire de Conanama sous l'aspect le plus lugubre. On savait que plus des trois quarts des déportés étaient morts. L'affection à laquelle ces malheureux succombaient avait un caractère typhoïde qui la rendait contagieuse ; elle avait été concentrée, d'abord, dans les hangars que les exilés occupaient ; ensuite, elle s'était répandue dans les habitations des employés de la colonie : Benard et Prevost, les directeurs du poste de Conanama, que nous avons vus insulter aux misères

de leurs prisonniers, danser bruyamment au milieu du cimetière un verre à la main, le blasphème à la bouche, étaient morts eux-mêmes victimes du fléau. Ces deux misérables subalternes devaient providentiellement expier leur infamie ; ils avaient hâté le développement de la contagion par les mauvais traitements et les souffrances qu'ils avaient fait endurer aux malheureux exilés. Enfin, l'effroi qu'inspirait Conanama était tel, que les soldats, ces automates enrégimentés, avaient plusieurs fois refusé d'aller remplacer leurs camarades morts dans ce séjour pestilentiel.

Lorsque les colons se furent résignés à recevoir au milieu d'eux les malheureux déportés, chacun songea à conjurer le mal qui, d'après toutes les prévisions, ne devait pas tarder à éclater. Les uns s'approvisionnèrent des préservatifs que les préjugés populaires recommandent à la confiance des masses ignorantes ; d'autres se livrèrent à des pratiques pieuses peu en rapport avec leurs croyances et leurs habitudes ; mais un plus grand nombre songèrent à s'éloigner de Sinnamari et à aller chercher dans les habitations environnantes quelque coin isolé où la contagion ne pût les atteindre. Les trois amis auraient certainement bravé l'invasion du fléau s'ils n'eus-

sent songé qu'à leur propre conservation ; mais il y avait un être qui les préoccupait plus qu'eux-mêmes, c'était la femme dévouée qui partageait volontairement leur exil. Aussi, depuis l'arrivée des funestes nouvelles, les déportés étaient tristes et découragés, ils n'entrevoyaient aucune issue pour sortir de leur fatale position, et pourtant chacun d'eux n'avait qu'une pensée, celle de soustraire Rosalie aux atteintes d'un mal affreux.

Un soir qu'ils étaient tous quatre silencieusement réunis devant leurs cases, Paul se leva spontanément.

— Le moment est venu, s'écria-t-il, de réaliser ce qui vous paraissait, il y a quelques jours encore, un rêve impossible... Ce n'est qu'en fuyant cette terre que nous mettrons Rosalie à l'abri du danger... L'œuvre glorieuse que je vous proposais naguère est devenue actuellement notre seule ancre de salut.

La jeune femme accueillit cette fois avec empressement la proposition de Paul.

— Oui, partons, dit-elle ; je ne redoute ni les fatigues, ni la misère, ni la faim; mais je suis faible devant le spectacle des souffrances humaines. Je redoute les ennemis occultes qui rôdent incessamment autour de ceux que l'on aime, s'en emparent à l'improviste, sans que

notre amour puisse les disputer à leur fureur. Je ne serai pas un embarras pour vous ; partons, je vous en supplie.

Cette détermination si vivement exprimée prévint toutes les objections qu'Évariste et Michel auraient pu faire contre la proposition de Paul. Ils sentirent que la jeune femme vivait sous l'obsession d'une crainte continuelle, et qu'il fallait à tout prix la tirer de cet état d'angoisse. Aussitôt on s'occupa des moyens d'exécution.

Les déportés ne jugèrent pas à propos de prévenir les agents du gouvernement de leur départ ; ils pensèrent qu'au milieu du désordre, de la confusion que causait la prochaine arrivée des malades, on leur saurait très-certainement bon gré de leur éloignement momentané. Il fut donc convenu qu'Évariste et Paul remonteraient la rivière de Sinnamari, sous la conduite d'un nègre, pour aller choisir auprès de quelque carbet indien le terrain sur lequel devait s'établir la future colonie. Rosalie tira d'une armoire son petit pécule ; c'était la fortune de la communauté ; elle le confia à Paul pour acheter les instruments nécessaires à leur installation et les objets qui pouvaient dans l'occasion leur gagner l'affection des peuplades sauvages auprès desquelles ils devaient

vivre désormais. Ils allaient dans un pays où la valeur fictive de l'argent disparaissait devant l'utilité réelle du produit, et où ils ne devaient plus traiter avec leurs voisins que par échanges et par réciprocité de services ! Je ne dirai pas que cette organisation sociale soit la meilleure pour les journalistes et les avocats, mais c'est certainement la plus avantageuse pour les capacités médiocres. Paul et Évariste firent leurs préparatifs de départ dès le lendemain ; ils achetèrent des haches, des marteaux, des scies, un nombre indéfini de couteaux, de cotonnades très-éclatantes, et le soir même, à la marée montante, leur pirogue remonta la Sinnamari.

L'agent du Directoire fit construire en toute hâte quelques hangars pour recevoir les moribonds de Conanama ; c'étaient des huttes aussi mal construites que celles de la colonie pestiférée et certainement bien moins confortables que le carbet d'un Galibi. Lorsque ce travail fut terminé, on en donna avis à l'agent de Conanama, qui fit entasser dans quelques pirogues les tristes débris de cette colonie morte en naissant. Lorsque les embarcations quittèrent le bord, on mit le feu aux tristes demeures de ces infortunés, et il ne resta d'autre trace de leur passage en ce lieu que des monceaux d'os-

sements dans un cimetière. Mais ce qui survivra certainement à la destruction de ces débris humains, ce sont les sentiments d'indignation qui s'élèveront dans l'âme de tous ceux qui liront le fatal récit des cruautés que firent endurer à de pauvres prêtres, à des hommes du plus haut rang, à d'obscurs plébéiens, les infâmes geôliers du Directoire.

Le 29 brumaire, les pirogues entrèrent dans la rivière de Sinnamari. Elles touchèrent le rivage ; mais il fut impossible à la plupart des malheureux qu'elles portaient de descendre à terre ; ces hommes ressemblaient à des cadavres évoqués par une puissance surnaturelle et sortant de leur tombeau ; leur visage amaigri était d'un jaune terreux ; ils avaient les yeux éteints, les lèvres sèches et noires, et tous les angles osseux faisaient saillie à travers leur peau ridée. La plupart étaient enveloppés dans des draps en lambeaux ; leur aspect était effrayant ; ceux qui n'étaient pas mortellement frappés semblaient presque privés de la raison ; ils étaient insensibles à tout ce qui les environnait ; l'idée fatale qui s'était attachée à eux les absorbait même en ce moment.

Cependant les pagayeurs nègres forcèrent ces malheureux à se lever ; et, les traînant, les poussant brutalement, ils voulurent les con-

traindre à descendre sur le rivage; mais quelques-uns ne purent jamais se soutenir sur leurs jambes, ils s'affaissèrent sur eux-mêmes comme des corps inertes, et il fallut les transporter à terre; d'autres, tenant en main le peu d'effets qui leur restaient, tâchèrent d'atteindre la fatale demeure qu'on leur avait préparée ; mais leurs forces trahissant leur volonté, ils succombèrent dans ce pénible effort, et restèrent étendus sur la rive. Les habitants de Sinnamari, témoins de ce spectacle, furent saisis d'une profonde pitié ; ceux-là mêmes qui ne voulaient pas d'abord les recevoir s'approchèrent d'eux pour les secourir.

Les colons étaient émus jusqu'aux larmes; des nègres, effrayés par ces sombres spectres, levèrent les bras au ciel en poussant de grands cris, et des sauvages galibis, témoins de *ces affreuses misères, maudirent les hommes civilisés qui se plaisaient à tourmenter aussi cruellement d'autres hommes!*

Les prêtres de *la Décade* se signalèrent par leur dévouement; Laffon-Ladebat et Barbé-Marbois se joignirent à eux. On vit Barbé-Marbois, faible et souffrant, retirer de l'eau un pauvre homme, le charger sur ses épaules et l'emporter à grand'peine. Un soldat, témoin du dévouement de l'illustre déporté, eut pitié de

ces deux infortunes ; il enleva le moribond des bras de son sauveur et le transporta dans une case. Les scènes de souffrance, de misère, de désespoir et de mort, qui déjà s'étaient produites à Conanama, se renouvelèrent à Sinnamari. Nous ne voulons pas attrister le lecteur par un nouveau récit de ces supplices. Mais, pour montrer que nous avons été, dans nos précédentes narrations, historien fidèle, nous reproduisons ici le texte authentique d'un rapport de l'officier commandant le poste de Sinnamari, au gouverneur de la Guyane ; cette pièce officielle prouvera que nous n'avons rien exagéré.

Sinnamari, 2 nivôse an VII.

« L'hôpital est dans l'état le plus déplorable ; la malpropreté et le peu de surveillance ont causé la mort à plusieurs déportés : quelques malades sont tombés de leurs hamacs pendant la nuit, sans qu'aucun infirmier les relevât. On en a trouvé de morts ainsi par terre. Un d'eux a été étouffé, les cordes de son hamac ayant cassé du côté de la tête, et les pieds étant restés suspendus. Les effets des morts ont été enlevés de la manière la plus scandaleuse.

On a vu ceux qui les enterraient leur casser les jambes, leur marcher et peser sur le ventre pour faire entrer plus vite leur cadavre dans une fosse trop étroite et trop courte. Ils commettaient promptement ces horreurs, pour aussitôt courir à la dépouille des expirants. Les infirmiers insultaient les malades et les mourants d'expressions infâmes, ignominieuses, cruelles, au moment de leur agonie.

«Le garde-magasin, dépositaire des effets des déportés, ne consentait à leur rendre qu'une partie de ce qu'ils réclamaient, et il leur disait: « Vous êtes mort; ainsi, ceci doit vous suffire!... » Il n'avait pas donné de vivres pour le premier envoi des déportés venus de Conanama à Sinnamari. Ils étaient exténués en arrivant ici et tombaient d'inanition. Il a fallu les coucher sur la terre, *et les malades ont été dévorés des vers avant d'expirer!* Le linge de l'hôpital a été envoyé sale, infect et pourri » [1].

Après avoir cité ce rapport, l'honnête Barbé-Marbois s'écrie : « Les inventeurs des soupapes de la Loire n'avaient pas été plus inhumains que les exécuteurs de la déportation à la

[1] *Aymé*, page 156; *Barbé-Marbois*, tome II, page 33; *Pitou*, tome II, page 98.

Guyane ; ni les uns ni les autres n'ont fait couler le sang ; mais Carrier commettait ces forfaits à la face de tous les Français, et cette publicité inspira une horreur si générale, que le cours de ses barbaries en fut arrêté [1].

Comment se fait-il que les nations, qui sont des individualités sociales, ne savent ni conjurer les souffrances ni éviter les malheurs qu'elles ont subis dans le passé? On dirait que, par le fait d'une malédiction providentielle, l'expérience ne doit pas plus profiter aux peuples qu'aux individus. A quarante ans de distance, les troubles révolutionnaires engendrent les mêmes catastrophes et jettent les mêmes perturbations dans les existences. C'est que les principes qui se combattent depuis tant de siècles n'ont point encore trouvé le lien qui doit les unir ; c'est que le bien et le mal se disputent encore le monde. Et tandis que le génie du bien dit aux hommes : Aimez-vous les uns les autres ; pitié, pitié pour toutes les misères ; consolez ceux qui pleurent, rassasiez ceux qui ont faim ; le génie du mal leur répète sans cesse : Vous êtes nés pour vous haïr et vous combattre ; c'est une loi providentielle que les uns jouissent

[1] *Barbé-Marbois*, tome II, page 35.

aux dépens des autres; si vous ne savez ni attaquer ni vous défendre, vous serez renvoyés du banquet, ou vous n'y prendrez jamais part. Et les hommes écoutent plutôt les conseils de l'égoïsme et de l'envie que ceux de la charité et de l'amour!

XX

Le voyage.

Après cette lugubre prise de possession, les malheureux qui venaient achever de mourir à Sinnamari obtinrent la permission de se disséminer dans les habitations du voisinage. Les plus affaiblis demeurèrent agglomérés à l'endroit même où on les avait transportés; ceux qu'un souffle de vie animait encore se traînaient jusqu'aux limites de la plaine, demandant un asile aux pauvres colons établis dans les positions les moins insalubres de ce

territoire marécageux. Quatre prêtres malades et mourants se présentèrent un soir devant la case de Michel. A la vue de ces spectres vêtus de longues souquenilles noires, le corps voûté, les yeux éteints, la jeune femme recula saisie d'épouvante et entraînant son mari au fond de la case, elle lui dit :

— Ces pauvres gens apportent la mort avec eux! il faut les recevoir pourtant; le meilleur moyen de les secourir et de les aider, c'est de leur donner un abri loin des bords empestés de la rivière. Écoute-moi, Michel, il faut les laisser ici avec de bonnes provisions et partir cette nuit même. Il fait clair de lune, on y verra comme en plein jour, nous remonterons la rivière dans le petit canot, et demain soir nous pouvons être près de tes amis. Si l'habitation n'est pas terminée, eh bien! nous coucherons en plein air; mais viens, partons, je t'en supplie.

— Et nos préparatifs? observa Michel.

— Ils seront bientôt terminés. Va recevoir ces pauvres gens, installe-les sous la varande; offre-leur du tafia, du café, toutes les petites provisions que nous avons. Comme ils ont l'air souffrant! que je les plains, mon Dieu!

— Ce sont des calotins, murmura Michel.

A ce mot sa femme le regarda d'un air de

reproche si affligé qu'il s'en repentit sur-le-champ, et se hâta d'ajouter :

— Je vais leur donner moi-même tout ce qu'il leur faut; embrasse-moi, ma chère femme, et vive la république! Nous partons pour le pays des Galibis.

Deux heures plus tard, Rosalie était commodément assise au fond du canot, entre les bagages disposés de manière à former une espèce de canapé; son mari, couché à ses pieds, fredonnait un de ces airs monotones qu'il avait appris au temps qu'il menait les troupeaux aux pâturages. Son âme était absorbée dans le cher et triste souvenir de ses premières années; car les grands bois sombres qui bordaient les deux rives, la fraîcheur de l'air, la limpidité du ciel, lui avaient rappelé tout à coup les montagnes où il était né. Deux nègres, courbés sur les bancs du canot, pagayaient et prêtaient l'oreille au chant mélancolique du déporté.

Le cours d'eau que remontait l'embarcation était un des affluents de la Sinnamari; cette petite rivière roulait si lentement ses ondes à travers un terrain plat couvert de prairies naturelles que, quand les noirs cessaient de pagayer, le canot restait immobile au milieu des flots indolents, dont on entendait à peine le léger remous.

Rosalie se pencha vers son mari et lui dit tendrement :

— A présent il me semble que nous allons être heureux, bien plus heureux que nous ne l'avons jamais été. En arrivant en Amérique, j'aurais voulu rester au bord de la mer, parce qu'il me semblait que c'était voir toujours le chemin qui doit nous ramener dans notre patrie. Mais aujourd'hui ce sentiment s'est affaibli; je m'accoutume à notre exil.

— Quel bonheur de t'entendre parler ainsi, ma chère femme! répondit Michel ; oui, notre vie s'écoulera paisiblement ici, dans la pratique des vertus inconnues dans le vieux monde.

Et après un instant de silence, il reprit avec exaltation :

— Oui, nous autres, les hommes régénérés d'une société corrompue, nous apportons dans le nouveau monde la lumière et la foi ; nous enseignerons aux peuplades ignorantes de ces contrées les austères vertus des républiques anciennes ; nous constituerons des États gouvernés par la justice et la vertu. C'est avec un religieux orgueil que je me prépare à remplir la tâche qui m'est échue dans cette œuvre immense. Missionnaires des principes démocratiques, nous allons les révéler à la tribu sau-

vage qui nous donne un asile; nous sommes les législateurs et les apôtres qui la gouverneront!

— Ces pauvres gens ne comprendront d'abord pas grand'chose à tout cela, observa naïvement Rosalie. Avant tout, il faudra tâcher de leur faire perdre l'abominable coutume qu'ils ont d'aller tout nus et de manger leurs prisonniers de guerre.

— Pour ce dernier fait, je crois qu'on les a calomniés à tes yeux, répondit Michel; ces pauvres Galibis passent au contraire pour avoir des mœurs fort douces.

Après avoir remonté toute la nuit et une partie du jour suivant le cours de la rivière, le canot s'arrêta dans une petite crique qui formait un port naturel environné de hautes futaies; une légère fumée s'élevait entre le feuillage des arbres séculaires, et l'on entendait dans l'éloignement un bruit sourd et régulier semblable à celui que fait la cognée d'un bûcheron. Le nègre qui, huit jours auparavant, avait fait le voyage avec Évariste et Paul, amarra le canot au tronc d'un manglier en disant laconiquement :

— C'est ici les amis galibis.

Michel et sa femme descendirent sur le rivage, et, guidés par le nègre, ils marchèrent

un demi-quart d'heure à travers les arbres; lorsqu'ils eurent dépassé cette verte muraille, ils découvrirent une vallée qui s'étendait du nord au sud parallèlement à la rivière. Au premier aspect, cette terre couverte d'une sombre végétation paraissait absolument déserte. Le gigantesque quatelé étalait ses rameaux chargés de tulipes roses à côté de l'élégant palmiste; les lianes suspendues aux branches des grands arbres formaient de longs réseaux de verdure parsemés de fleurs éclatantes. Mais cette nature était morne dans sa sauvage beauté, et le regard parcourait attristé ces campagnes d'une stérile magnificence.

Rosalie s'était arrêtée saisie d'admiration et de tristesse, ses yeux se mouillèrent de larmes, et elle murmura en s'appuyant au bras de son mari :

— Cette terre est encore comme au premier jour de la création. Quelle solitude! quel silence! Je n'aperçois pas la moindre trace de culture, ni la plus chétive demeure. Où sont donc tes amis? Où est la peuplade d'Indiens auprès de laquelle nous venons nous établir?

— Nous allons bientôt les rencontrer, sans doute, répondit Michel.

Puis, se tournant vers le nègre, il ajouta :

— Les amis galibis sont-ils loin de nous encore?

Le nègre désigna silencieusement du doigt une hauteur qui s'avançait comme un cap à l'entrée de la vallée. Alors, Michel et sa femme distinguèrent à travers les arbres les toits coniques de quelques huttes situées au sommet de cette colline, et, plus bas, quelques pieux plantés comme des jalons au centre d'une petite savane récemment incendiée.

A la vue de ces poteaux debout sur ce terrain noirâtre, Rosalie s'écria avec un soupir :

— Ah! Michel, je crois que voilà notre habitation.

Mais presque aussitôt la courageuse femme ajouta gaiement :

— Est-ce qu'on ne peut pas dormir quelques jours en plein air sous ce beau ciel? Va, mon ami, ne t'inquiète pas, nous nous arrangerons fort bien ici, et nous serons parfaitement cette nuit même.

— Écoute! s'écria Michel, nos amis sont là, qui travaillent derrière ces arbres; je les entends.

En effet, la cognée retentissait dans la profondeur du bois, au-dessus duquel s'éleva en ce moment une spirale de fumée.

— Mirez là ! dit alors le nègre en dilatant ses larges narines, et en humant dans l'air un léger arome que son odorat subtil pouvait seul percevoir ; mirez, les petits blancs ont fait un boucan de tortue.

XXI

Le dîner dans la forêt.

Au lieu de s'orienter pour aller rejoindre ses amis, Michel tira un coup de fusil en l'air pour les avertir de son arrivée. Quelques moments après, Paul et Évariste parurent à la lisière du bois. Ce fut avec une joie indicible que les déportés se retrouvèrent après cette courte séparation. Quand la première émotion fut un peu passée, Michel dit en riant :

— Ah çà ! il me paraît que vous n'avez pas avancé beaucoup les travaux de construction ;

je viens d'apercevoir là-bas une douzaine de piquets destinés sans doute à nous servir d'abri provisoirement.

— Point du tout, répondit Évariste ; en ma qualité d'aristocrate, j'ai tenu à me loger sur-le-champ comme un prince galibi, et moyennant un mouchoir à carreaux, une douzaine de clous et mon vieux chapeau à claque, j'ai acheté la case du chef ; déjà nous y sommes installés. Les environs sont agréables et l'appartement tout à fait commode.

— L'avez-vous pris meublé ? demanda Rosalie en plaisantant.

— Cela va sans dire, répondit Évariste.

— Lili se figure que vous avez aussi songé au dîner d'aujourd'hui, ajouta Rosalie ; il prétend avoir senti dans l'air une odeur appétissante.

— Certes, je le crois bien, répliqua vivement Évariste ; un caret que j'ai assaisonné de ma main, et qui cuit dans sa carapace tandis que nous coupons du bois propre à fabriquer quelques petits meubles de luxe inconnus ici, tels que des bancs, une caisse, et même une armoire.

— Nous allions nous mettre à table, ajouta Paul, et vous arrivez à propos.

— Un dîner dans le bois ! s'écria la jeune

femme; j'accepte volontiers, et je vous préviens que j'ai grand'faim.

— La salle à manger est à deux pas d'ici, répondit gravement Évariste. Citoyenne, voulez-vous me faire l'honneur?...

A ces mots, tiraillant la basque de sa veste de toile, il l'allongea jusque sur les doigts, et présenta la main à Rosalie qui lui fit une grande révérence et accepta en riant.

Tous quatre s'acheminèrent à travers le bois par un sentier frayé à coups de hache, qui aboutissait à l'endroit où travaillaient les nouveaux colons. C'était une petite clairière naturelle, dont le sol sablonneux et peu profond ne nourrissait que des plantes chétives; mais cet espace était environné, par compensation, d'arbres magnifiques, dont les racines plongeaient dans un riche terrain. Un balsamier récemment abattu gisait en travers de la clairière; le tronc droit, et d'une dimension prodigieuse, était coupé de larges entailles d'où s'écoulait une résine jaunâtre qui embaumait l'air. Quelques branches grossièrement équarries pouvaient remplacer les siéges, et les menus rameaux qui jonchaient la terre servaient à alimenter un brasier au-dessus duquel cuisait une énorme tortue.

Michel était allé prendre dans le canot une

bouteille de tafia et quelques galettes de froment. Quand il revint, le couvert était mis; les pauvres gens avaient, en guise de fourchettes, des bâtonnets assez semblables à ceux dont se servent si adroitement les Chinois; quelques feuilles de mahot servaient de nappe et de serviettes; une calebasse remplaçait les verres, et les carafes étaient représentées par un informe pot de terre de la façon des Indiens galibis.

— Ne dirait-on pas une halte de flibustiers? s'écria Évariste d'un air de bonne humeur. Nous voilà comme ces aventuriers illustres, faisant notre cuisine au milieu des forêts, et, Dieu me pardonne! prêts à manger notre dîner avec les doigts.

— Ces coutumes des anciens âges me charment, s'écria Paul, en commençant, suivant sa coutume, une espèce de discours à l'éloge des mœurs simples et austères, car l'excellent homme ne pouvait perdre un moment de vue la propagande à laquelle il s'était dévoué.

Tandis qu'il pérorait, Évariste, aidé du nègre Lili, arrangeait symétriquement sur les feuilles luisantes du mahot les ignames rôties, la tortue, coupée en morceaux dans sa carapace et arrosée d'un jus d'orange aigre, la bouteille de tafia, les galettes et un fruit sau-

vage gros comme une citrouille, dont l'écorce rugueuse, divisée avec le couteau, laissait voir une pulpe onctueuse et couleur de rose.

On dîna gaiement et de grand appétit; Lili, assis un peu à l'écart sur ses talons, achevait les plats en silence et attisait le feu, devant lequel bouillotait, caché entre des ramures, un petit pot de fer-blanc. Après le dessert, Rosalie se leva et dit d'un ton mystérieux :

— C'est moi qui vais régaler, maintenant; que personne ne regarde.

Elle alla vers le feu et demeura un instant penchée devant ce brasier petillant; puis se retournant avec une cafetière à la main, elle dit d'un air de satisfaction triomphante :

— Voilà !...

— Du café, du vrai café noir ! s'écria Évariste !

— Et du sucre blanc ! ajouta Rosalie en tirant un papier de sa poche. Nous en avons encore une petite provision dans le canot.

— Je vais chercher les tasses, dit Évariste en se levant vivement.

Un instant après il revint avec plusieurs de ces belles coquilles d'eau douce qu'on appelle des onodontes et qu'on rencontre à chaque pas au bord des rivières de la Guyane.

— Des tasses de nacre ! c'est admirable !

s'écria Rosalie. Vite ! prenons le café et partons, car il se fait tard.

En effet, le soleil baissait rapidement ; déjà les balsamiers allongeaient leur ombre humide sur la clairière, et la nuit allait, presque sans transition, succéder au jour.

XXII

Le carbet.

On se dirigea vers le village, situé seulement à un quart de lieue sur la hauteur. Les huttes des Indiens étaient disséminées sur un assez grand espace. Elles avaient été construites au hasard, sans qu'on se fût mis en peine d'aplanir les inégalités du terrain, ni même de débarrasser le sol des ronces et des racines d'arbres. La case que le chef galibi avait échangée pour une poignée de clous était située au point culminant de la hauteur, et ressemblait assez à un vaste hangar. En arri-

vant, Paul alluma, en guise de flambeau, une branche de balsamier, qui jeta une flamme claire.

— Tu appelles ceci un appartement meublé? dit Michel en frappant sur l'épaule d'Évariste.

— Meublé à la mode du pays, répondit celui-ci en souriant. Voilà des hamacs suspendus au plancher, des calebasses et des pots de terre pour faire la cuisine ; voilà des nattes pour s'asseoir par terre et deux pierres qui servent de chenets.

— Et cela, qu'est-ce donc? demanda Rosalie en montrant un pot de terre à demi rempli d'une substance épaisse et couleur de pourpre dans laquelle trempait un pinceau.

— Ça? répondit Évariste, c'est le magasin d'habillements du propriétaire de cette case.

— Comment!

— Oui, c'est avec cela qu'on s'habille ici. Vous verrez, demain, c'est très-original.

— J'ai aperçu deux ou trois fois des Indiens à Sinnamari, mais ce n'est pas avec cette drogue qu'ils étaient vêtus.

— C'étaient des sauvages apprivoisés, des gens civilisés et raffinés dans le genre des nègres; mais ceux-ci n'en sont pas encore là, et vous allez voir enfin des hommes tout à fait primitifs.

— Que fais-tu, mon bon Michel? dit la jeune femme en se tournant vers son mari qui relevait les nattes et les traînait dans un coin de la case.

— Je vais t'arranger une petite chambre à coucher, répondit-il en suspendant les nattes de manière qu'elles se déroulèrent depuis le toit, qui était fort bas, jusque sur le sol, et entourèrent un petit espace où il plaça ensuite un hamac que Rosalie avait mis dans ses bagages, et où elle avait déjà coutume de dormir.

— Réellement, je serai très-bien ici, dit la jeune femme touchée de tant de soins.

— Est-elle parfaitement en sûreté dans cette case ouverte de tous côtés? dit Michel à voix basse en s'adressant à Paul.

— Tu peux être tranquille, répondit celui-ci; je dormirai avec mon fusil à portée de la main; c'est d'ailleurs une précaution inutile, car les Indiens qui nous environnent sont tout à fait inoffensifs.

— Ils ont pourtant une mauvaise renommée, reprit Michel; tu sais de quoi on les accuse?

— D'avoir fait autrefois des repas de chair humaine : ce sont les crimes de leurs ancêtres, et nous n'avons pas le droit de les leur repro-

cher, moi, du moins, dont les aïeux ont opprimé le peuple.

— Ils ne l'ont pas dévoré, observa équitablement Michel. Je ne me fie pas aussi complétement que toi à la douceur d'âme de ces sauvages.

A ces mots il avança la tête hors de la case pour tâcher d'apercevoir ce qui se passait dans le voisinage, mais il ne distingua rien que des feux qui s'éteignaient çà et là et des ombres qui vaguaient au loin dans les ténèbres. Le ciel chargé de nuages commençait à s'illuminer vers le couchant de livides éclairs. L'air était lourd et chargé de chaudes vapeurs ; tout semblait annoncer un violent orage. Michel retourna près de Rosalie, qui était déjà étendue dans son hamac, et, la baisant au front, il lui dit avec un accent inexprimable de mélancolie et de tendresse :

— Dors, ma chère femme ; nous sommes à l'abri du moins sous ce pauvre toit !

Pendant la nuit, l'orage éclata et la pluie tomba par torrents l'espace de deux heures. C'était une chose terrible de se trouver au milieu de ce fracas des éléments, sans autre abri qu'un toit de paille où ruisselaient toutes les cataractes du ciel, et au-dessus duquel la foudre éclatait à chaque instant. La jeune

femme, blottie dans son hamac, tenait entre ses mains une petite croix qu'elle portait toujours cachée sous ses vêtements ; et tandis que Michel essayait de la rassurer, elle murmurait des prières. Enfin l'orage s'apaisa et tous les habitants de la case s'endormirent d'un profond sommeil.

Il faisait jour quand Rosalie s'éveilla, et son premier mouvement fut d'entr'ouvrir les nattes baissées autour d'elle comme les rideaux d'un lit. D'abord elle jeta un coup d'œil dans la case où les trois amis sommeillaient encore, puis elle regarda dehors. De ce côté, on avait en perspective les cimes de la forêt, qui se déroulaient à l'horizon comme une mer immobile et sombre ; plus près, une longue savane, dont l'herbe mouillée verdoyait au soleil levant, et, tout à fait sur le premier plan, une case autour de laquelle croissaient quelques bananiers ; mais ce qui frappa surtout la jeune femme, ce fut la scène qui se passait au seuil de cette misérable demeure.

Toute la famille était réunie ; trois ou quatre marmots au ventre proéminent, aux jambes grêles, se tenaient accroupis les doigts dans les orteils, la figure tournée vers le levant, comme s'ils eussent humé avec une satisfaction inexprimable les premiers rayons du

soleil déjà brûlant. Le père était assis sur une pierre, dans l'attitude grave et solennelle d'un homme absorbé dans la plus importante occupation ; il ne se permettait aucun mouvement, son regard même était immobile, tandis que sa femme, debout en face de lui, et le pinceau à la main, le barbouillait des pieds à la tête d'une espèce de peinture rouge. La pauvre créature y prenait une peine extrême : elle avait soin de passer plusieurs couches sur les parties saillantes où le vêtement s'use ordinairement plus tôt, comme les genoux et les coudes ; puis, lorsqu'elle eut achevé ce magnifique fond cramoisi, elle prit un pinceau plus délié et traça, avec un jus noir, de délicates broderies sur l'espèce de justaucorps qu'elle venait de mettre à son mari. Quand ce beau travail fut terminé, elle peigna les cheveux roides et durs de son seigneur et maître, mit quelques plumes d'oiseaux dans cette affreuse crinière, la surmonta du vieux claque d'Évariste et se plaça ensuite à distance pour juger de l'effet d'une aussi belle toilette. L'homme fit alors une légère grimace qui entr'ouvrit ses lèvres et laissa entrevoir une rangée de dents blanches et pointues. C'était sa manière de sourire et d'exprimer sa satisfaction ; après quoi il se leva majestueusement et alla s'as-

seoir en plein soleil, la tête droite et les mains allongées sur les genoux.

Un instant après, sa femme lui apporta une pipe d'une dimension monstrueuse ; le tuyau, fabriqué avec un bambou, était de la grosseur d'un goulot de bouteille, et le fourneau d'argile ressemblait à un de ces pots de terre que les chimistes appellent des creusets.

— Miséricorde! quel tableau! dit la jeune femme à haute voix et en riant de tout son cœur.

Les trois amis se relevèrent en sursaut, surpris de cette gaieté, et Évariste, qui en comprit sur-le-champ la cause, s'écria en avançant la tête hors de la case :

— C'est notre ami Quïquï, le chef de la peuplade, qui vient de passer ses habits du dimanche ; comme le voilà pimpant!

— Et sa femme, est-ce qu'elle va se vêtir de la même manière? demanda Rosalie.

— Elle ne prendra pas tant de peine : deux coups de pinceau feront l'affaire, et les marmots seront habillés dans le même goût. Cette petite tenue est de rigueur : les hommes seuls ont le droit de se faire rouges comme des écrevisses et de porter ces belles broderies noires sur l'estomac.

— Qu'ils sont laids, mon Dieu! dit Rosalie

en laissant retomber la natte qui servait de porte et de rideau au recoin qu'elle appelait déjà sa chambre.

Lorsqu'elle sortit de la case, accompagnée des trois amis, quelques Indiens s'approchèrent pour la considérer, mais les femmes restaient en arrière d'un air craintif et les petits enfants s'enfuyaient en jetant des cris perçants. Cette jolie personne, vêtue d'un déshabillé de nankin, la tête couverte d'un chapeau de paille orné de rubans bleus ; cette femme charmante, dont le teint était blanc et la chevelure blonde, leur faisait une peur effroyable ; sa robe surtout, sa longue robe aux plis flottants, leur semblait un pelage monstrueux adhérent à la créature humaine qui s'avançait vers eux d'un pas léger et en souriant. Le nègre Lili, qui savait un peu leur langue, tâcha de leur faire comprendre que cette femme leur ressemblait jusqu'à un certain point et qu'ils pouvaient s'approcher sans crainte. Bientôt ils s'enhardirent et la suivirent à distance d'un air de stupide curiosité.

— Ah! mon cher Michel, s'écria-t-elle en riant, il faudra bien des discours pour faire concevoir à ces pauvres gens la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Les trois amis tinrent conseil sur ce qu'il

fallait entreprendre pour améliorer le sort commun ; Évariste et Paul étaient d'avis qu'on devait se borner pour le moment à la pêche et à la chasse, qui fournissaient des vivres en abondance ; mais Michel insista pour entreprendre sans délai un travail de défrichement. Il avait des instruments d'agriculture et des graines qu'il voulut semer avant la saison des pluies. On convint de bêcher une lande de terre qui semblait excellente pour faire du blé, et de planter dans ce sol vierge les meilleures espèces légumineuses de l'Europe.

XXIII

Chez les Galibis.

Les déportés se mirent courageusement à l'œuvre. Michel piochait et ensemençait le terrain qui entourait la case ; Rosalie et le nègre Lili donnaient leurs soins à l'intérieur du ménage, tandis que Paul et Évariste abattaient des arbres dans la forêt. Ces derniers tracèrent d'abord, la hache à la main, un cercle au milieu de ces profondeurs impénétrables, et lorsque ce travail de circonscription fut terminé, ils incendièrent les arbres couchés sur le sol, afin de déblayer l'espace qu'ils voulaient con-

quérir sur cette terre vierge. Le feu, en pénétrant dans ces fourrés compactes, en chassait les populations innombrables qui les habitent : on voyait sortir de ces sombres solitudes des troupes de tapirs, de paccas et de tatous, des légions de singes qui fuyaient en poussant des gémissements lamentables ; des nuées d'oiseaux qui planaient au-dessus de leurs demeures incendiées en jetant des cris d'effroi ; des boas gigantesques sifflant et bondissant avec fureur au milieu des troncs embrasés ; puis des myriades d'insectes qui obscurcissaient l'air et couvraient la terre de leurs corps métalliques. A l'exception des insectes et des oiseaux, presque tous les animaux s'échappaient de ce cercle enflammé et venaient, atteints par l'élément destructeur, expirer sur la lisière de la forêt, à la grande joie des sauvages galibis, dont la paresse s'accommodait fort bien de cette chasse facile.

Évariste et Paul s'étaient mis au travail avec ardeur ; du soir au matin le bruit de leur cognée tenait en éveil les vieux échos de ces solitudes, qui n'avaient répété jusqu'alors que les hurlements des bêtes fauves et les cris de guerre des Indiens ; mais cette existence laborieuse leur devint fatale. On ne travaille pas impunément sous ces dômes épais où l'air ne

se renouvelle pas, et dont l'atmosphère est constamment imprégnée d'émanations chaudes et humides. Dans ce milieu insalubre, les vêtements se surchargent de vapeurs aqueuses ; le corps, plongé dans ce bain continuel, ne fonctionne plus à sa surface, et il résulte de ces immersions débilitantes ces cruelles affections du foie si communes dans les régions tropicales.

Paul contracta une de ces dangereuses maladies ; une teinte d'un jaune livide remplaça la brune fraîcheur de son teint, et une fièvre continuelle s'empara de lui. Rosalie et les deux amis s'opposèrent à ce que le malade continuât ses travaux ; ils voulurent même l'obliger à aller respirer à Cayenne un air plus sain ; mais leurs prières n'eurent aucun succès ; elles semblaient au contraire activer son zèle et le rendre plus ardent à l'ouvrage.

Paul attribuait l'altération de sa santé à l'insalubrité locale ; il supposait, avec raison, qu'en dégageant les alentours de l'habitation de l'impénétrable ceinture d'arbres qui l'étreignait, il obtiendrait un assainissement immédiat ; et dans sa pensée l'amélioration de son état était subordonnée à l'entière exécution de l'œuvre commencée. Bientôt, cependant, l'excès du mal vainquit son obstination, et il fut

contraint de s'arrêter. Toutefois, la douleur physique ne put avoir sur-le-champ raison de son énergie ; il voulut suppléer Lili dans les soins du ménage, et envoyer celui-ci couper des arbres à sa place dans la forêt. Mais le nègre ne donna pas son assentiment à cette combinaison ; à chaque ordre que lui donnait le déporté il répondait invariablement :

— Moi pas nègre de pioche, moi nègre créole pour servir petite maîtresse.

Et l'on ne put rien en tirer de plus.

Dès lors notre philosophe voulut utiliser son oisiveté forcée, en allant aux carbets des Galibis prêcher à ces indolents sauvages les douceurs de la civilisation et les avantages d'une vie laborieuse. La première fois qu'il se rendit auprès de ses voisins, le chef du village, auquel il avait été signalé, vint au-devant de lui tout badigeonné de frais, son bâton de commandement à la main, et l'introduisant dans le tapouy, il le fit asseoir sur un hamac et lui offrit son énorme pipe en signe d'amitié. Les hommes et les femmes de la peuplade se groupèrent curieusement autour de l'étranger. Il y avait, surtout, parmi ces indigènes, un vieillard à la figure vénérable, dont les regards étaient fixement attachés sur l'Européen.

Paul avait appris avec l'aide de Lili à peu

près tout le vocabulaire galibi, lequel, il faut bien l'avouer, ne contient pas un très-grand nombre de mots, et avec l'assistance de son précepteur, il était parvenu à composer un petit discours qui devait, selon lui, produire un certain effet sur les Indiens. Lorsque chacun fut silencieusement assis autour de son hamac, notre missionnaire annonça qu'il allait parler, et, pour témoigner de son respect pour la vieillesse, il adressa d'abord un petit compliment à l'auditeur bienveillant qui le contemplait avec une insistance marquée. Quelques chuchotements et des murmures ironiques lui apprirent que son action paraissait insolite à son auditoire. Comme il cherchait à s'enquérir de la cause de cette désapprobation, on lui fit comprendre par des signes très-expressifs que le vieillard, objet de ses prévenances, était radicalement sourd. Ce petit incident n'était pas de nature à déconcerter un orateur qui avait bravé les tempêtes de la Convention, et il commença ainsi :

— Frères galibis, je voudrais que mon séjour au milieu de vous fût utile à votre peuplade ; c'est pourquoi je viens vous démontrer les avantages de la civilisation, afin que vous adoptiez ses coutumes et que vous changiez de mœurs. Vous vivez au jour le jour, sans

prévoyance, comme les animaux de vos forêts. Pourquoi ne cultiveriez-vous pas de grandes terres, sur lesquelles vous récolteriez du manioc que vous conserveriez pour les temps de disette? Vous passez la moitié du jour à vous peindre le corps; pourquoi ne vous occupez-vous pas, pendant tout ce temps, à confectionner des vases et des paniers avec lesquels vous pourriez acheter à Sinnamari des couteaux, des haches et les ustensiles qui vous manquent? Vous tordez le coton pour faire des hamacs; pourquoi ne le tissez-vous pas pour faire des vêtements? Si vous tissiez le coton, si vous cultiviez vos terres, si vous adoptiez quelques industries, vous posséderiez déjà en très-grande partie les biens dont nous jouissons.

Ici Paul s'arrêta pour reprendre haleine; mais un sauvage, qui l'avait attentivement écouté, lui répondit :

— Les biens que tu nous vantes ne nous séduisent pas. Les plantations de manioc que soignent nos femmes sont suffisantes pour nos besoins; lorsqu'elles manquent, nous allons à la chasse, à la pêche avec plus d'ardeur, et nous ne mourons pas plus de faim que les cerfs et les tapirs. Nous n'avons pas besoin de vos ustensiles; la seule chose que nous vous en-

viions, c'est le tafia ; lorsque nous en voulons, nous vous portons quelques agoutis, des aras, des singes de nos forêts, et vous nous en donnez pour nos besoins. Tu parles de vêtements, ajouta-t-il en jetant un regard de satisfaction sur sa peau nouvellement roucouée, et un coup d'œil de dédain sur la veste délabrée et le pantalon troué de Paul ; vois lequel de nous deux est le mieux vêtu ! Si tu avais vécu paisiblement comme nous, si tu n'avais pas voulu t'approprier la moitié de la forêt, tu ne serais pas malade ; si nous t'imitions, nous deviendrions maigres et chétifs comme toi.

Paul fut un peu déconcerté par cette vigoureuse apostrophe ; mais comme il n'avait encore débité que la première période de son discours, il continua :

— Vous n'avez aucune notion du bien et du mal ; vous dérobez sans scrupule les objets qu'un autre a acquis ; vous vivez avec plusieurs femmes ; voyez si la mouette et l'aras sauvages ont plusieurs femelles ! Le Grand-Esprit défend ces choses, et il chassera le poisson de vos rivières et le gibier des bois, si vous continuez à vivre ainsi.

L'opiniâtre sauvage interrompit l'orateur.

— Nous connaissons le vieillard dont tu

parles, lui dit-il, on l'appelle Tamouchy ; il vit sur les nuages et il aime les Galibis ; mais il est souvent contrarié dans ses bons desseins par Hirocan, qui nous tourmente sans cesse, de manière que nous ne gagnons pas grand'-chose à ce que Tamouchy nous protége. D'ailleurs, pourquoi veux-tu qu'il lui déplaise que nous ayons plusieurs femmes? Si la mouette et l'aras n'ont qu'une seule femelle, les cerfs et les hoccos en ont plusieurs, et crois-tu que Tamouchy les aime moins pour cela? Nous prenons les arcs, les pirogues et les casse-têtes de nos ennemis ; mais nous ne dérobons pas ceux de nos amis. Tamouchy est trop juste pour nous en vouloir. Si tu veux nous revoir, apporte du tafia, ou bien avertis-nous d'avance, et nous préparerons le cachiri, afin que nous puissons boire ; c'est plus sensé que de parler.

Paul se retira peu satisfait de sa propagande, ce qui ne l'empêcha pas de revenir une seconde fois. Tamouré, le chef du village, vint le recevoir de nouveau : il l'installa dans le tapouy où se rendirent les autres Indiens. Lorsque l'Européen fut assis dans son hamac, il voulut reprendre le discours de la séance précédente, mais tous les Galibis sortirent du carbet les uns après les autres. A la fin, il ne

lui resta d'autre auditeur qu'un vieux sauvage, lequel continuait à le regarder en face, les coudes sur ses genoux, le menton dans ses mains : c'était le pauvre sourd !

lui resta d'autre audition qu'un vieux sauvage, lequel continuait à le regarder en face, les coudes sur ses genoux, le menton dans ses mains : c'était le pauvre sourd !

XXIV

Un inconnu.

Cette fois, Paul perdit toute espérance de faire des prosélytes de ses voisins les Galibis. Il rentra contristé de sa mésaventure et fort abattu ; Rosalie en l'apercevant lui dit :

— Qu'avez-vous donc, mon cher philosophe? Vous paraissez très-fatigué. Vous devriez cesser vos courses au carbet ; elles sont trop pénibles pour vous.

— Je n'en ferai plus désormais, répondit

Paul avec tristesse; je viens de clore ma carrière apostolique. Ces maudits sauvages sont intraitables. Aujourd'hui, il ne m'est resté qu'un sourd pour auditeur.

A cet aveu, la jeune femme se prit à rire de tout son cœur.

— Vous deviez, reprit-elle, vous attendre à ce petit désagrément; car les Galibis de France n'ont pas eu pour vous plus de déférence que ceux de la Guyane.

Paul s'assit sous un palmiste, à côté de la jeune femme. De ce point on apercevait le village des Indiens. Les enfants, laids et chétifs, le ventre proéminent, les jambes arquées, se vautraient à terre; les hommes, paresseusement assis sur leurs talons, fumaient leurs énormes pipes; les femmes se livraient aux travaux du ménage d'un air indolent; ces pauvres créatures étaient pour la plupart flétries et décharnées; leurs jambes, comprimées par deux liens, l'un inférieur, et l'autre supérieur, semblaient à leur partie moyenne passées dans un barillet. Il y avait devant toutes les cases de grands feux dont la fumée diaphane s'élevait dans l'air en longues spirales blanches, et quelques maigres chiens au poil hérissé dormaient, malgré la chaleur du jour, couchés devant le brasier. Tout cela avait un air mi-

sérable et abruti. En considérant ce triste tableau, Paul dit en soupirant :

— Il n'est qu'un moyen de prêcher fructueusement ici-bas, c'est de prêcher d'exemple. Si nos essais de culture avaient réussi, les malheureux Indiens dont nous constatons d'ici la misère et le dénûment, auraient à leur tour été témoins de notre aisance et de notre bien-être, et ils auraient alors songé à nous imiter. S'ils avaient vu tous les jours nos efforts laborieux augmenter nos jouissances, la pratique des vertus austères concourir à notre bonheur, ils seraient venus se grouper autour de nous, et notre colonie eût bientôt ressemblé à ces peuplades ailées chez lesquelles chaque nouveau citoyen agglomère son alvéole à celle de ses prédécesseurs. Mais hélas ! nos essais ont avorté ; je succombe à la peine et Michel a vu ses récoltes étouffées en naissant. Partout ailleurs, c'est l'aridité du sol qui fait le désespoir de l'agriculteur, ici c'est son exubérante fécondité. A peine dégage-t-on cette terre des arbres, des lianes entrelacées qui forment à sa surface un réseau inextricable, qu'une végétation nouvelle l'envahit de ses ramifications ambitieuses. Des germes, ensevelis depuis des siècles peut-être dans des profondeurs mystérieuses, qui attendaient leur

délivrance d'une main amie, comme les victimes d'un enchantement attendent dans une torpeur maladive l'arrivée du bon génie leur libérateur, se développent et bondissent sur l'espace cultivé, dès que la bêche de l'agriculteur les a rendus à la lumière. La terre donne ses sucs les plus vivifiants à ces enfants sauvages au détriment de ceux que nous voulions imposer à son amour, et ces derniers meurent sous les robustes étreintes de leurs aînés. Rosalie, nous aussi nous sommes semblables aux plantes nourrissantes que nous voulions substituer aux inutiles végétaux indigènes, nous mourrons étouffés sur cette terre féconde!

La jeune femme saisit les mains de Paul, les pressa entre les siennes, et lui dit avec affection :

— Calmez-vous, mon ami; j'aime mieux vos espérances irréalisables que ce sombre découragement. Laissons là le présent et pensons à l'avenir. Dès que vous serez rétabli, nous songerons au moyen de nous enfuir. Nos gardiens se relâchent de leurs rigueurs; sept prêtres belges sont parvenus à s'évader, espérons que nous ne serons pas moins heureux.

Paul, attendri par l'intérêt que lui témoignait la jeune femme, répondit avec émotion :

— Je n'ai plus d'illusions, ma chère Rosalie; je sens que je mourrai ici. Si je pouvais m'enfuir, je ne le voudrais pas. Je suis impuissant à accomplir l'œuvre à laquelle je m'étais dévoué : le bonheur de l'humanité, la grandeur de la France! Je ne veux pas revoir mon pays au milieu de cette immense ruine de toutes mes espérances; je serais comme une ombre errante au milieu des tombeaux. D'ailleurs, rien ne nécessite ma présence : une amie me supplée auprès de mon père; elle est forte et courageuse, elle remplira jusqu'à la fin son œuvre commencée et supportera héroïquement ma perte. Et puis, je n'ai pas le droit de fuir; j'ai poursuivi la réalisation de mes croyances avec du feu dans ma tête et de la glace au cœur; j'ai vu traîner au supplice mes amis d'enfance, les compagnons de mes jeux; je n'ai jamais cherché à détourner la hache qui a fait tomber leur tête; j'étais impassible devant leur immolation, parce que je la croyais nécessaire au salut de l'humanité. Aujourd'hui, si je voulais me soustraire par la fuite à une mort certaine, on croirait que, dans ces temps terribles, j'ai sacrifié leur vie pour sauver la mienne. L'âme d'un montagnard ne doit pas être suspectée de lâcheté.

Le déporté parla longtemps encore avec

exaltation ; mais bientôt sa parole véhémente et son geste désordonné apprirent à la jeune femme qu'il était dans le délire. Elle surmonta la frayeur que lui causa l'invasion de ce fâcheux symptôme, fit coucher le malade dans son hamac, et le confia aux soins de Lili. Comme la nuit approchait, Rosalie s'achemina au-devant d'Évariste et de Michel, lesquels travaillaient non loin de la case. En les abordant, elle leur apprit, les larmes aux yeux, que l'état du malade empirait de moment en moment. Les membres de la petite colonie décidèrent qu'il fallait envoyer Lili à Sinnamari pour ramener un médecin à quelque prix que ce fût. Le noir partit le soir même chargé d'une lettre pour les pauvres prêtres qui occupaient l'ancienne case des trois déportés.

La pirogue de Lili était à peine détachée du rivage qu'un voyageur se présenta sur le seuil de la petite habitation. C'était un homme jeune, de taille moyenne ; il avait le front large et bas, les yeux grands et sombres ; il ne portait pas de barbe, ses cheveux châtains descendaient le long de son visage aux traits saillants ; ils encadraient sa physionomie pâle et réfléchie, et retombaient sur son cou en mèches bouclées. La toilette de cet homme était d'une certaine recherche : une cravate

BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

blanche s'épanouissait en rosette sous son menton anguleux et se confondait avec les plis d'un jabot de toile ; il était vêtu d'un habit à collet droit replié qui remontait jusqu'aux oreilles, et d'un pantalon d'étoffe légère. Son mince bagage se composait d'un hamac de coton et de quelques hardes nouées dans un mouchoir qu'il portait sur l'épaule au bout d'une canne, à la manière des compagnons qui font le tour de France.

Le mystérieux voyageur s'arrêta à l'entrée de l'habitation, salua respectueusement Rosalie, et lui dit :

— Voulez-vous me permettre, citoyenne, de suspendre mon hamac devant votre porte pour cette nuit?

— C'est trop peu nous demander, monsieur, répondit la jeune femme ; nous pouvons vous recevoir dans l'intérieur de cette case, où vous serez du moins à l'abri de nos cruels ennemis, je veux dire des vampires et des moustiques.

— Je vous remercie, citoyenne, reprit l'étranger ; je ne dépasserai pas le seuil de votre habitation ; une place devant votre porte me suffit. Je pourrais à la rigueur suspendre mon hamac aux arbres de la forêt ; je ne redoute ni les vampires ni les jaguars, mais il est

des besoins impérieux qui me forcent à me rapprocher de la demeure des hommes.

Rosalie comprit la demande du voyageur, et voulant lui éviter la peine d'être plus explicite, elle lui offrit aussitôt quelques aliments; celui-ci les accepta; et après avoir remercié la jeune femme avec courtoisie, il alla s'asseoir au pied d'un latanier, à une petite distance de l'habitation. Rosalie courut retrouver Évariste et Michel, qui donnaient leurs soins au malade, et leur raconta cet incident. Le récit de la jeune femme piqua la curiosité des deux amis; ils sortirent de l'habitation pour voir le mystérieux visiteur et l'aperçurent qui faisait solitairement son repas, les yeux fixés sur les carbets galibis; mais ni l'un ni l'autre ne reconnut ce singulier personnage. Celui-ci, voyant qu'il était l'objet d'un examen attentif de la part des deux amis, se leva, salua sans affectation et s'éloigna, comme pour exprimer à ses hôtes qu'il ne voulait pas être interrogé. On respecta l'expression muette de ce désir, et dès ce moment personne dans l'habitation ne parut se préoccuper de sa présence.

Pendant la nuit, l'état de Paul sembla s'améliorer : les symptômes cérébraux se dissipèrent après quelques heures de sommeil;

il ne resta en apparence, de cette aggravation dangereuse, qu'une excessive dépression des forces physiques. Malgré cet état de faiblesse, dès que le jour parut, le malade, tourmenté par le désir impérieux de changer de place, demanda avec instance qu'on le conduisît sous le palmiste au pied duquel il avait coutume de passer une partie de la journée assis auprès de Rosalie. Évariste et Michel cédèrent à cette fantaisie de malade; ils conduisirent leur ami à sa place favorite et l'installèrent commodément. Puis ils cherchèrent des yeux le silencieux étranger; mais il avait disparu, laissant son mince bagage devant la cabane, comme pour témoigner qu'il reviendrait bientôt.

Au moment où les deux déportés rentrèrent dans leur case, l'étranger parut sur la lisière du bois et s'achemina rapidement vers le malade. Évidemment il avait épié le moment de se trouver seul avec lui. En le reconnaissant, Paul fit un geste de surprise et détourna la tête. Le voyageur feignit de n'avoir pas remarqué ce mouvement de répulsion; il se rapprocha du déporté, lui tendit la main et dit :

— Est-ce que tu ne me reconnais pas, Chavailles?

Celui-ci le regarda d'un air sombre et lui répondit brusquement :

— Oui, je te reconnais, mais il ne peut rien y avoir de commun entre nous ; éloigne-toi.

— Je te viens en aide, reprit le mystérieux visiteur ; dispose de moi, ne me repousse pas.

— A mon aide ! répliqua Paul en souriant avec amertume ; je n'ai plus besoin de l'assistance des hommes ; il y a cinq ans, la tienne aurait pu nous sauver, mais aujourd'hui...

— Qu'importe le jour, si j'arrive encore assez à temps pour t'être utile ?

— C'était lorsque le tocsin sonnait à pleine volée à la Convention et à la commune, c'était lorsque Tallien et Barère, ces deux vipères, attaquaient Robespierre et Saint-Just, qu'il fallait nous venir en aide ! s'écria Paul avec exaltation ; mais après avoir été notre auxiliaire, tu fus le complice de nos assassins !

— Pourquoi évoquer ces sombres souvenirs ? reprit froidement l'étranger ; laissons au néant les morts et leur mémoire. Aujourd'hui, proscrits l'un et l'autre, nous ne sommes plus rivaux. Je viens te secourir, te dis-je.

— Je n'ai plus rien à espérer ni à craindre ; je suis sans haine, même pour toi... Reste auprès de nous, si quelque circonstance te force

à fuir Sinnamari. Mais cache ton nom à mes amis, ils n'approuveraient peut-être pas ma tolérance.

Il achevait à peine ces mots que Rosalie vint le rejoindre.

XXV

Au chevet d'un mourant.

Cependant l'état de Paul s'aggravait sensiblement, ses forces diminuaient, on voyait que le malheureux exilé approchait du terme fatal. Évariste et Michel ne le quittaient plus, et tâchaient de satisfaire ses moindres caprices. L'étranger se joignait aux deux amis, les secondait avec empressement, et donnait au malade les soins les plus intelligents.

On commençait à s'étonner de l'absence prolongée de Lili, lorsque, le troisième jour après son départ, il entra le soir dans la case

suivi d'un blanc vêtu à la manière des colons, avec la jaquette rayée et un large pantalon de toile. Paul était couché dans son hamac ; Évariste et Michel causaient à l'écart, tandis que la jeune femme et l'étranger éventaient le malade avec de grandes feuilles de latanier. Des branches de balsamier brûlaient au milieu de l'appartement ; les langues enflammées qui s'élançaient du bois en combustion remplissaient l'air d'une senteur résineuse semblable à celle de l'encens. Le nouveau venu s'inclina devant Rosalie, alla droit au malade, et lui dit en l'abordant :

— Je vous avais bien dit que nous nous reverrions !

Les trois déportés reconnurent, sous l'habit de planteur, leur compagnon de Conanama, le moine austère qui leur avait fait les honneurs de la localité. Évariste et Michel le saluèrent avec empressement ; un éclair de joie illumina le visage jaune et décharné de Paul, qui dit d'une voix faible en lui tendant la main :

— Soyez le bienvenu, citoyen, je n'espérais plus vous revoir.

— Pourquoi ? demanda le moine. J'ai appris que vous réclamiez les soins d'un médecin et je suis accouru. Car, ajouta-t-il avec au-

torité, vous savez que je suis médecin aussi.

Et en prononçant ces derniers mots, il promena son regard perçant sur toutes les personnes présentes. Il y eut un moment de silence, Paul l'interrompit le premier.

— Que fait-on à Sinnamari? demanda-t-il au moine.

— Ce qu'on fait ici, répondit l'austère interlocuteur, on y meurt! Comme le disait Tronson-Ducoudray, la déportation c'est la guillotine sèche. Les quatre prêtres qui occupaient votre case sont morts; le médecin du poste est mort; bientôt il n'y aura plus ni déportés, ni soldats, ni colons, et la justice de Dieu sera satisfaite.

— La justice de Dieu! s'écria Paul avec tristesse; vous nommez ainsi une contagion aveugle qui frappe indifféremment les prêtres et les laïques, les révolutionnaires et les ci-devant, les victimes et les bourreaux! Cependant parmi ces individus d'habitudes, de mœurs, de pensées si différentes, il doit y avoir aux yeux de Dieu des innocents et des coupables.

— Il n'existe pas de force aveugle, reprit le moine; si tous sont frappés, c'est que tous sont coupables; tous ont des crimes à expier!

— Je ne vous comprends pas, citoyen, dit froidement l'étranger au prêtre. Les déportés de la Guyane, comme tous les acteurs de la révolution, sont des hommes qui ont diversement compris leur devoir, et dont on peut diversement interpréter les actions ; mais devant la raison souveraine ils ne sauraient être également coupables.

Le religieux arrêta son regard flamboyant sur le nouvel interlocuteur, comme s'il eût voulu lire dans sa pensée ; mais la physionomie de cet homme était impénétrable, l'expression incertaine et vague de ses yeux ne jetait au dehors aucun reflet de son âme, son visage pâle et impassible comme celui d'un cadavre, ne laissait rien échapper de ses impressions. Le moine, accoutumé en quelque sorte à deviner d'instinct les secrètes pensées des hommes, s'étonna de la résistance qu'il éprouvait devant ce masque de pierre. Il se recueillit un moment et répondit au voyageur en accentuant chacune de ses paroles :

— Oui, je le répète, nobles, prêtres et sansculottes sont également coupables. Les prêtres et les rois, ces représentants de l'autorité divine, sont coupables de n'avoir pas conservé pure et intacte la puissance qu'ils avaient

reçue; ils sont coupables d'avoir compromis, par le relâchement de leurs mœurs, par de honteuses faiblesses, l'auguste caractère dont ils étaient revêtus. Les représentants de Dieu sur la terre doivent vivre dans des sphères inaccessibles aux existences infimes ; leur tête doit être voilée de nuages qui les dérobent au regard du vulgaire. Leur vie doit se partager entre l'exercice de la puissance souveraine qui décide de la vie des individus, de la destinée des peuples, et la prière qui les met en rapport avec Dieu. C'est parce que prêtres et rois se sont mêlés aux honteuses passions du peuple, c'est parce qu'ils sont descendus jusqu'à lui, c'est parce qu'ils ont abdiqué leur caractère sacré pour devenir simplement des hommes, qu'ils ont perdu la foi des nations et que Dieu les a maudits! La royauté, le sacerdoce et la noblesse, ces tuteurs du genre humain, sont aux yeux de Dieu des individus qui se perpétuent sans interruption à travers les âges ; les êtres qui se succèdent dans cette transmission de la puissance divine sont tous solidaires les uns des autres, depuis le premier roi d'une dynastie jusqu'au dernier, depuis le pontife qui porte la triple couronne jusqu'au plus humble des moines. C'est à cause de cette solidarité indélébile que le chaste Louis XVI

a expié les crimes de ses prédécesseurs débauchés, que les prêtres et les nobles ont lavé dans leur sang les souillures de leurs castes!

Le moine s'arrêta et considéra un instant ses auditeurs. Le regard de Michel était étincelant de colère. Paul souriait tristement; Évariste semblait dominé; il écoutait avec respect. Rosalie, les yeux baissés, paraissait émue par cette parole passionnée; le voyageur seul conservait son impassibilité. Il dit froidement à l'apôtre du despotisme :

— Je n'ai pas à défendre les rois, les nobles et les prêtres; ils me semblent d'ailleurs trop coupables pour que vous ayez beaucoup à reprocher au peuple.

Le moine s'écria avec impétuosité :

— Ainsi vous croyez qu'il n'est pas coupable, ce peuple démoralisé qui a brisé son frein, méconnu toute autorité; qui s'est rué sur les insignes de la puissance divine et les a traînés dans les égouts! Ces hommes ont été coupables comme le fils du patriarche dont les descendants arrosent ici la terre de leur sueur. Ils ont insulté à la sainte majesté du trône et de l'autel, comme le fils maudit à la majesté paternelle. Ils ont dépouillé les rois et les prêtres du bandeau sacré pour montrer

qu'ils n'étaient que des hommes et les exposer au mépris d'une foule impie. Bien loin de jeter sur leurs maîtres dépouillés un manteau protecteur pour cacher leur nudité, ils ont provoqué le scandale et montré les souillures de leur corps. Mais ce peuple rebelle a été, comme le fils infâme, puni de ses méfaits ; on l'a réduit en esclavage, sous le régime révolutionnaire ; on l'a divisé par troupes comme les bêtes féroces dans les cirques de Rome, et les diverses factions se sont ruées les unes contre les autres ; ensuite on a lancé ces masses dévastatrices sur le monde pour y promener le meurtre et l'incendie. Lorsque l'ogre qu'on avait dressé pour dévorer la royauté, la noblesse et le clergé n'a plus rien trouvé à broyer sous sa dent d'acier, ceux qui étaient jadis des hommes du peuple ont pris leurs frères de la veille et les ont jetés en pâture au terrible affamé, et le sang des plébéiens s'est mêlé à celui des aristocrates et des prêtres. Je le répète, la punition du peuple a été plus formidable que celle des castes privilégiées, parce que son crime fut plus grand. Les rois, les prêtres et les nobles avaient pour domaine l'infini, et ils se sont égarés comme la foudre s'égare dans l'espace ; mais l'humble insecte destiné fatalement à voler dans un rayon

déterminé est insensé s'il veut imiter l'aigle. Oui, la tyrannie de la terreur fomentant des guerres, décrétant la famine et la noyade a été la plus terrible punition du peuple soulevé !

Le prêtre se tut ; le voyageur, sans regarder son interlocuteur, dit d'un ton froid et méprisant :

— La terreur a été, je le veux bien, une attaque fatale aux puissants de ce monde ; elle ne fut point une époque de tyrannie. Lorsque l'homme probe respire en paix, lorsque la vertu est honorée, lorsque les méchants et les traîtres sont comprimés, ceux qui gouvernent font leur devoir. La tyrannie commence le jour où l'on est proscrit parce qu'on est pur et parce que l'on veut résister à l'oppression. Dites-moi, citoyens, si ce fut là le caractère de ce temps de justice ; oui, nous avons renversé ce vieil échafaudage dont vous vous étiez faits les gardiens et que vos mains caduques ne relèveront pas ; et nous avons fondé, sur ce sol déblayé, le règne de l'égalité, le seul conforme aux lois imprescriptibles de la nature. Sans doute, nous avons été forcés d'immoler, sur le saint autel de la liberté, quelques enfants du peuple à côté des aristocrates et des prêtres : c'est que ces malheureux, abrutis par

dix siècles d'esclavage, avaient attaqué la république, cette mère qui les avait émancipés. Nous, les terroristes incorruptibles, nous avons eu un seul tort, un tort immense! nous avons cru qu'on pouvait donner la liberté à des hommes façonnés par le despotisme. Insensés! nous tenions le pouvoir, nous étions les maîtres d'après la volonté toute-puissante de la nation, et nous n'avons pas su gouverner despotiquement dans l'intérêt de la liberté et de l'égalité, et garder notre omnipotence jusqu'au jour où tous les aristocrates auraient cessé de vivre!

— Qui vous avait donné le droit de gouverner? s'écria le moine courroucé; ce droit n'appartient qu'aux oints du Seigneur, aux rois et aux prêtres. Ils le tiennent traditionnellement de Dieu par les prophètes, qui furent les premiers rois... Insensés! vous avez ouvert un gouffre...

— Si nous avons ouvert un gouffre, interrompit brusquement le voyageur, nouveaux Décius, nous nous sommes précipités dans cet abîme pour le combler! et sans tenir notre secret de Dieu, nous gouvernions d'après notre conscience et dans l'intérêt de la pauvreté et de la vertu!

Paul avait suivi cette discussion avec

anxiété ; lorsque les deux champions se turent, il fit signe de la main qu'il voulait parler.

— Je suis plus près de la vérité que vous, dit-il d'une voix faible, moi qui vais mourir. A cette heure suprême, il arrive au mourant des révélations qui ne sont pas perceptibles aux autres hommes. A quoi sert le combat incessant de l'autorité et de la liberté? A couvrir la terre de bûchers et d'échafauds, à transformer une moitié des hommes en bourreaux et l'autre moitié en victimes. Il n'y aurait ni maîtres ni esclaves si les hommes s'aimaient entre eux. Je le sens à cette heure suprême, si je recommençais ma vie, je resterais là où Dieu m'avait fait naître, je m'occuperais à faire le bonheur du petit cercle qui m'entourerait. Je prêcherais d'exemple par le travail. Je voudrais que la félicité dont on jouirait dans la petite ruche que j'organiserais fût contagieuse, et que chaque année l'essaim qui s'envolerait des jeunes alvéoles pût apprendre ailleurs à travailler et à s'aimer. Vous qui avez plus longtemps que moi à passer sur la terre, dites-moi si vous pensez ainsi ?

Et les yeux du mourant interrogèrent ses amis.

— Je le sens ainsi! s'écrièrent spontanément Évariste et Rosalie.

Michel resta muet.

—Je ne pactiserai jamais avec les méchants! s'écria le moine.

—Ni moi avec les prêtres et les aristocrates! dit sourdement le voyageur.

Puis, se tournantvers son antagoniste, il ajouta :

— Qui êtes-vous donc, bouillant défenseur de l'autorité sacerdotale et du despotisme des rois?

— Je suis un pauvre frère de l'ordre de Saint-Dominique, répondit modestement le moine. Mais vous, fougueux adversaire de l'aristocratie, quel est votre nom?

— Je suis Billaud-Varennes!

A ce nom, Michel pâlit; Évariste porta involontairement la main à son cou; la jeune femme trembla, et le moine bondit comme un jaguar à la vue d'un boa. Le terrible conventionnel jeta un regard méprisant sur tout le monde, prit ses hardes au bout de son bâton et sortit en disant :

— Je ne coucherai pas sous le même toit que ce moine!

Le dominicain le suivit quelque temps du regard, puis il s'écria :

— Ce n'est pas moi qui le chasse; c'est la voix de ses remords qui lui crie : Marche!

marche! Depuis plus de deux ans il n'a pas couché trois nuits sous le même abri; il erre d'habitation en habitation, de solitude en solitude, sans pouvoir se soustraire à l'obsession qui le poursuit. Il cherche le repos, le malheureux! mais il n'en est pas pour lui... il ne le trouvera pas même dans le néant où il espère se réfugier...

Quelques heures après, Paul entra en agonie; ses idées se troublèrent, son regard fixe perdit son expression intelligente; il murmura des mots sans suite dont il était impossible de saisir le sens, et répéta souvent le nom de ses amis, de Véturie, de son père; il parla aussi des ennemis politiques qu'il avait frappés et qu'il allait rejoindre. Le prêtre ne le quitta pas tant que se prolongea ce combat de la vie et de la mort. Un moment, le malade parut reprendre ses sens, il demanda qu'on le relevât sur son hamac; pendant qu'Évariste et Michel lui rendaient ce service, il expira. Le moine pria longtemps auprès du mort, Évariste et Michel pleuraient, Rosalie mêla ses larmes à celles des deux déportés sans chercher à les consoler. Le moine bénit un coin de terre dans la forêt, et ce fut là que les pauvres exilés déposèrent le martyr de la démocratie.

XXVI

Un dernier malheur.

Depuis la mort de Paul, un profond découragement s'était emparé des exilés ; ils envisageaient l'avenir avec crainte et se sentaient atteints de cet abattement incurable qui succède aux espérances déçues, aux efforts de courage et de volonté qui ont manqué leur but. Rosalie ne s'éloignait plus de la case; elle dépérissait lentement sans s'en apercevoir, et attribuait à l'influence de la saison l'extrême faiblesse qui la retenait couchée des journées

entières dans son hamac. Évariste, quoique fort languissant aussi, conservait quelque activité; il tâchait de secouer cette torpeur qu'engendrent les souffrances morales, et sortait chaque jour à l'heure où le soleil baisse, accompagné du nègre Lili. Tantôt ils allaient chercher ensemble des fruits à la lisière du bois, tantôt ils entraient dans la pirogue et remontaient la rivière pour jeter leurs hameçons dans quelque crique poissonneuse.

Quant à Michel, sa robuste organisation avait résisté à l'influence morbide du climat, au chagrin, au découragement, à toutes les causes de destruction qui environnaient les malheureux proscrits. Il passait de longues heures auprès de sa femme, la consolait et la soutenait par une apparence de résignation et d'espoir. Lorsqu'elle semblait se trouver mieux, il partait, son fusil sur l'épaule, et allait chasser dans la forêt. C'était avec une sorte de plaisir fiévreux qu'il s'abandonnait à cet exercice violent, qui certes n'était pas sans danger.

Souvent Rosalie le suppliait de ne plus s'aventurer ainsi au milieu de ces bois profonds, où le moindre danger qu'il courait était de s'égarer. Mais il la rassurait toujours en lui promettant d'être de retour au carbet avant le coucher du soleil. En effet, il ne lui était ja-

mais arrivé de revenir assez tard pour que l'on pût concevoir raisonnablement quelque inquiétude. Presque toujours Évariste ne rentrait qu'après lui, et recevait d'affectueux reproches sur ses longues excursions.

— Qu'as-tu besoin de te fatiguer ainsi? disait Michel; n'avons-nous pas en abondance tout ce qui est nécessaire à notre nourriture? Ah! si le bonheur de l'homme consistait tout entier dans la satisfaction des besoins matériels, que nous serions heureux ici!

— C'est vrai, pourtant! s'écriait Rosalie en regardant avec un morne dégoût le gibier, les poissons magnifiques que le nègre Lili apprêtait pour le souper, et les fruits parfumés que venait de lui apporter Évariste. Nous avons l'abondance ici sans peine et sans travail; eh bien, j'aimerais mieux manger un morceau de pain noir sur le pavé d'une de nos plus petites villes de France, que de me rassasier avec les mets exquis qu'on se procure pour rien dans ce pays sauvage.

En l'entendant parler ainsi, Michel s'écria un jour :

— Voilà ce que c'est que d'avoir vécu sur le sol de la France républicaine!

Et il se mit à chantonner :

— Amour sacré de la patrie...

Évariste sourit, et la jeune femme dit naïvement :

— Je crois, mon ami, que je me serais accoutumée à vivre en Angleterre, en Italie, même en Espagne ; partout enfin où il y a des hommes portant chapeau, des femmes vêtues d'une robe quelconque, des gens qui savent lire, et surtout de longues rues pleines de boue, par lesquelles on rencontre beaucoup de monde. Oh! les pavés glissants, les carrosses, les réverbères, les gendarmes, les belles toilettes, les habits troués, la foule qui se coudoie, que je voudrais revoir tout cela!

— Ah! Rosalie, Rosalie, dit Michel en riant de cette exclamation véhémente, tu aimes un peu trop la civilisation!

Un soir, cependant, Évariste trouva en s'en retournant au carbet la jeune femme qui accourait au-devant de lui tout éplorée.

— Michel n'est pas rentré, lui dit-elle; il est presque nuit ; qu'est-ce qu'il lui est donc arrivé, mon Dieu!

— Rien de fâcheux, très-probablement, répondit vivement Évariste ; il s'est attardé sans doute, trompé par le soleil, qui s'est couvert de nuages cette après-midi.

— Non, non, c'est impossible, répliqua Rosalie ; je lui avais remis ma montre ; il sait

bien que je l'attends depuis une heure, car nous étions convenus qu'il rentrerait longtemps avant la nuit. Retrouvera-t-il son chemin maintenant? Voyez comme le jour baisse.

En effet, le soleil disparaissait derrière la forêt, et la nuit arrivait rapidement.

— Qui sait ce qui l'arrête! murmura Évariste, saisi tout à coup des mêmes craintes. Il s'est égaré dans les bois; c'est évident.

— Que faire, mon Dieu! que faire! dit la jeune femme désolée.

— Il faut allumer un grand feu devant la case ; cette clarté le guidera.

— Oui, oui, s'écria Rosalie; vous avez raison, ce sera comme un phare. Michel apercevra de bien loin cette flamme, et il se dirigera vers elle.

Il y avait auprès de la case un tas de branches sèches auquel on mit incontinent le feu, et bientôt la flamme brilla à travers les longues spirales de fumée qui montaient vers le ciel chargées d'étincelles. L'air était très-calme, et l'on entendait distinctement les sons d'une espèce de buccin que les Indiens d'un carbet situé fort loin de là sonnaient chaque soir. Évariste prêta l'oreille à cette musique sauvage, puis il dit à Rosalie en l'emmenant loin du cercle où le feu petillait :

— Si Michel nous appelait de toute sa voix, nous l'entendrions certainement, fût-il bien avant dans la forêt.

La jeune femme demeura immobile, le visage tourné vers l'immense horizon, dont ses yeux ne distinguaient plus les limites, tant l'obscurité était devenue profonde. Des bruits faibles et confus s'élevaient seuls au milieu du silence de la nuit.

— Michel ! Michel ! cria Évariste d'une voix forte.

Un écho lointain répéta la dernière syllabe de ce nom, que la jeune femme prononçait tout bas en pleurant. Une minute après, une lueur rapide brilla dans les ténèbres, et la détonation d'une arme à feu retentit du côté de la rivière.

— Il m'a entendu, il a tiré un coup de fusil! s'écria Évariste. La lueur m'a indiqué le point où il se trouve... C'est là-bas, à la lisière de la forêt.

— Oui, il est là... Mais qu'est-ce qui l'empêche de venir vers nous? murmura Rosalie avec une joie mêlée de frayeur.

Évariste alluma une branche de balsamier et remit une autre branche enflammée aux mains du nègre Lili ; tous deux marchèrent devant Rosalie, éclairant le chemin avec ces espèces

de torches, qui répandaient une vive clarté. D'abord, ils descendirent droit vers la forêt; mais dans leur course précipitée, ils ne calculèrent pas exactement les distances, et ils errèrent longtemps, ne trouvant personne et appelant Michel à grands cris. De temps en temps, ils s'arrêtaient et prêtaient l'oreille avec anxiété, mais ils ne distinguaient rien que le bruit des eaux et par moments les cris aigus du singe roux, qui rôde la nuit pour surprendre les oiseaux endormis.

Tout à coup Rosalie crut entendre un faible gémissement derrière les arbres.

— Michel est là, dit-elle en frissonnant.

Le nègre Lili secoua la tête.

— C'est le caïman, dit-il.

— Le caïman qui pleure au fond des eaux, ajouta Évariste. Nous sommes près de la rivière.

Il achevait à peine ces paroles lorsque la même plainte douloureuse se fit entendre de nouveau.

— Michel est près de nous! s'écria la jeune femme hors d'elle-même; il nous entend, et il n'a pas la force de nous répondre. Michel! Michel! nous t'avons entendu, nous voici!

Évariste fit encore quelques pas sa torche penchée vers la terre. Un moment après il

trouva Michel étendu au pied d'un arbre; il avait près de lui le fusil à double canon dont il avait encore eu la force de tirer le second coup en signe de détresse. A la vue de la jeune femme et d'Évariste, le malheureux leva les mains au ciel, mais il ne put proférer un mot. Rosalie s'agenouilla près de lui, l'envisagea à la lueur de la torche que tenait le nègre, et se rejeta en arrière en poussant un cri aigu. Elle avait à peine reconnu son mari.

Michel était d'une pâleur cadavéreuse, il avait les yeux éteints, les lèvres bouffies, la peau couverte d'une sueur visqueuse et un sang noirâtre coulait de ses narines. Cette puissante organisation, cet athlète aux muscles de fer, avait été subitement terrassé par une cause de destruction inconnue.

— Quel est donc ce mal terrible? s'écria Évariste au désespoir. Est-ce le même que cette fièvre pestilentielle qui a emporté déjà tant de victimes? Alors la mort frappe encore plus rapidement et plus sûrement ici qu'à Conanama!

Le nègre Lili secoua la tête et se mit silencieusement à genoux pour examiner les jambes du malade; à l'une des chevilles il y avait comme une tache noire. Lili pressa du doigt cette tache qui avait l'apparence d'une

meurtrissure et dit ensuite en se relevant :

— Le serpent à sonnettes a piqué petit blanc ci là là et le petit blanc va mourir.

En entendant ces paroles, Rosalie saisit le bras d'Évariste, et lui dit avec un calme effrayant :

— Lili ne se trompe pas, mon mari est à l'agonie. J'avais peur pour lui des jaguars... des tigres... folle que j'étais ! c'est le venin d'un serpent qui le tue... Allons, mon ami, il faut le transporter chez nous... qu'il expire du moins sous le toit de notre misérable case !... Allons, je suis forte, je vais vous aider.

Elle se pencha vers Michel et tâcha de le soulever dans ses bras ; puis, perdant subitement toute sa fermeté, elle se prit à pleurer, en s'écriant avec désespoir :

— Il va mourir !... il va mourir !... lui qui avait tant de force, de volonté, de courage ! Lui qui m'aimait tant ! Qu'avait-il fait, mon Dieu, pour mériter un tel sort ! Est-ce qu'il serait puni pour s'être trompé en croyant que tous les hommes étaient sincères et dévoués comme lui ! O Michel ! Michel ! tu t'es abusé toujours... Tu as fait le mal peut-être ! mais tu étais bon, et tu avais une grande âme !

Tandis que la jeune femme exhalait sa douleur dans ces plaintes déchirantes, Michel ex-

pirait entre les bras d'Évariste. L'infortuné avait perdu, avant de mourir, l'usage de ses sens. Il ne put même adresser le dernier adieu à sa femme et à son ami.

L'endroit où se passait cette scène lugubre touchait à la clairière où Michel et sa femme avaient rencontré leurs amis en sortant de la pirogue. C'était là qu'ils avaient pris leur premier repas dans la colonie qu'ils venaient fonder avec eux. Évariste, aidé du nègre, y transporta les restes du malheureux déporté. Déjà Paul reposait en ce lieu sous un balsamier dont sa cognée avait entamé jadis le tronc gigantesque; on voyait encore dans l'écorce les profondes entailles qu'y fit la main de l'homme; mais cette main s'était glacée avant d'avoir accompli son œuvre, et l'arbre séculaire restait debout dans toute sa vigueur, couvrant de son ombre la terre où gisait celui qui avait tenté de le renverser. Les deux déportés qu'avait unis une si longue et si fervente amitié, se rejoignirent dans le même tombeau. Déjà une croix de bois marquait la sépulture de Paul. C'était le moine qui l'avait placée, il avait écrit sur ce symbole vénéré le nom patricien de Paul de Chavailles. Rosalie ajouta le nom obscur de Michel à cette inscription tumulaire.

Quand ces tristes devoirs furent accomplis, Évariste, qui veillait sur la jeune femme avec une sollicitude fraternelle, insista pour la ramener à Sinnamari.

XXVII

La délivrance.

Depuis que les déportés avaient quitté Sinnamari, de graves événements s'étaient accomplis à la Guyane française. La petite colonie, encombrée par les tristes victimes de nos dissensions politiques, fut en proie, comme nos autres possessions d'outre-mer, à une sorte d'anarchie qui ne pouvait finir que par quelque mesure violente. A cette époque, les liens hiérarchiques étaient fort relâchés ; les populations de nos colonies étaient dans un état

d'hostilité permanente contre les fonctionnaires métropolitains chargés de faire exécuter des mesures souvent funestes à leurs intérêts, et ceux-ci, instruits par l'expérience, convaincus de l'instabilité des fonctions officielles en temps de révolution, administraient à la manière des agas ottomans, se préoccupant seulement du soin d'augmenter leur fortune. L'agent colonial qui avait succédé à Jannet, l'astucieux parent de Danton, était un nommé Burnel, homme avide, brutal, d'une intelligence nulle. Ce Burnel afficha, dès son arrivée à la Guyane, la prétention un peu exorbitante de gouverner d'après son bon plaisir ; mais les colons résistèrent ouvertement à ce petit despote. Craignant alors de voir son autorité, sinon méconnue, du moins discutée, il résolut de se faire des partisans sur lesquels il pût compter en cas de lutte.

Diviser pour régner est une idée innée ; tout le monde la met en pratique sans avoir lu Machiavel. L'agent annonça d'abord que les Anglais devaient attaquer la colonie ; il indiqua même le jour de l'attaque, comme s'il eût été dans leur confidence, et, sous le prétexte de repousser l'ennemi, il arma toute la population noire du pays. Lorsqu'il eut atteint ce résultat, il fit adroitement répandre le bruit que les

colons avaient l'intention de tenter un coup de main sur les nouveaux affranchis, pour les remettre en esclavage. Cette calomnie, très-vraisemblable du reste, s'accrédita facilement parmi les noirs; elle fut si habilement exploitée, que les anciens esclaves exaspérés déclarèrent qu'ils brûleraient les habitations si on tâchait de rétablir à leur égard l'ancien état de choses. Cependant, les hostilités ne se bornèrent pas à des défis mutuels entre les colons et les affranchis; car ce n'était pas tout à fait ce que désirait Burnel; il entretint une vive fermentation dans la population de couleur, qui finit par arriver en armes à Cayenne, et voulut l'occuper militairement.

Les blancs, voyant l'imminence du danger, s'armèrent et résolurent de mettre un terme aux intrigues de Burnel. Les colons n'étaient pas de grands politiques, et l'agent avec son titre officiel leur imposait une certaine crainte. Ils lui supposaient même fort gratuitement, il est vrai, une certaine valeur administrative, c'est pourquoi ils sollicitèrent les conseils de Barbé-Marbois et de Laffont-Ladebat pour conduire la petite conjuration. Marbois avec son esprit droit et calme leur fit engager la lutte sur le terrain légal. A son instigation, les notables demandèrent qu'une enquête judiciaire

fût faite sur les menées qui avaient provoqué le soulèvement des noirs. Tous les témoignages chargèrent surabondamment l'agent, et prouvèrent qu'il était le promoteur de la guerre civile près d'éclater. Ce point constaté, Marbois comprit qu'on pouvait sans danger frapper un grand coup. Il fit organiser les habitants en gardes nationales, et les poussa à désarmer les bandes noires insurgées, à déposer l'agent et à l'embarquer d'autorité pour la métropole, ce qui fut ponctuellement exécuté.

La fermeté et l'assurance des hommes qui prirent part aux luttes politiques de notre révolution est merveilleuse lorsqu'on la compare aux hésitations mal calculées des hommes de notre temps. Ainsi, l'honnête et circonspect Barbé-Marbois, que madame de Staël avait si heureusement qualifié en l'appelant *un roseau de fer,* engagea sa tête dans cette conjuration lilliputienne avec une résolution qui nous montre la facilité avec laquelle on jouait alors des parties si dangereuses, et où l'on risquait un si gros enjeu. Lorsque l'agent fut déposé et déporté, Laffont-Ladebat dit à Marbois :

— L'insurrection est le plus saint des devoirs; nous saurons dans quelques jours si elle est aussi le plus dangereux. Et vous, dites-moi ce que vous augurez ?

— Ce que j'augure, répondit Marbois, c'est que l'agent succombera, nous serons rappelés, et, de retour à Paris, nous y serons vingt-quatre heures à la mode comme deux ressuscités... Burnel peut triompher, cependant, ajouta-t-il, et, dans ce cas, on lira notre article nécrologique dans le *Moniteur;* et il ne sera pas long; Laffont et Marbois sont morts à Oyapok!

Cette révolution en miniature s'accomplit à la Guyane dans le même temps que le général Bonaparte faisait à Paris le 18 brumaire; l'événement de Cayenne fut signalé par un phénomène sidéral dont la périodicité annuelle est depuis peu constatée par la science : trois jours après le renversement de l'agent, dans la nuit du 21 au 22 brumaire an VIII (12 au 13 novembre 1799), le ciel parut tout à coup enflammé, et des étoiles parcoururent le firmament dans toutes les directions; l'éclat en fut si vif qu'on ne pouvait le comparer qu'aux gerbes flamboyantes lancées dans les feux d'artifice. Comme de raison, les gens superstitieux s'imaginèrent que c'était une convulsion de la nature occasionnée par le renvoi de l'agent. Il est fâcheux que ce phénomène n'ait pas été visible à Paris, comme disent les almanachs; cette pluie d'étoiles filantes a manqué

aux poëtes stériles du consulat et de l'empire, et même aux historiens inventifs de ces temps héroïques.

Cependant la première partie de la prédiction de Marbois se réalisa. Le gouverneur chassé fut remplacé par un Victor Hugues, boulanger de Marseille, lequel arriva le 16 nivôse an VIII, porteur de lettres de rappel pour les deux seuls déportés vivants de fructidor. Le départ de Laffont et de Marbois parut d'un bon augure aux autres exilés ; pourtant ils languirent encore près d'une année disséminés sur les habitations où on leur avait permis de se réfugier vers l'époque où les trois amis étaient allés fonder une colonie chez les Indiens galibis. Enfin, le jour de la délivrance arriva ; *la Dédaïgneuse* mouilla en rade de Cayenne, le 4 nivôse an IX, apportant à tous les déportés l'autorisation de rentrer en France. Ce fut le lendemain de ce jour que Rosalie et Évariste revinrent à Sinnamari ; ils y arrivèrent en même temps que l'heureuse nouvelle. Évariste, qui gardait un triste souvenir des bâtiments de l'État, arrêta son passage et celui de la jeune veuve sur un navire américain, qui, après la plus heureuse traversée, les ramena à Rochefort.

Rosalie retourna dans sa famille, qui l'avait

pleurée, la croyant morte, et qui la reçut avec des transports de joie, comme si elle fût véritablement ressuscitée. Son père était un vieux bourgeois pénétré des sentiments les plus antirévolutionnaires, et ce fut avec une secrète satisfaction qu'il revit sa fille en habits de veuve. Il ne lui parla point de Michel, qu'il avait toujours abhorré, bien qu'il lui eût sauvé la vie au fort de la terreur; et tous les autres individus de la famille imitèrent son exemple: on eût dit qu'ils voulaient perdre jusqu'au souvenir de cette alliance et faire oublier à Rosalie le malheureux époux auquel elle avait donné de si grandes marques de dévouement.

Mais la jeune femme ne cessait de regretter celui qui l'avait si tendrement aimée. Jamais elle ne prononçait le nom de Michel devant les siens; car elle voyait que leur haine avait survécu au malheureux qui avait payé de sa vie le triomphe passager de ses opinions; mais elle le pleurait en secret et se réfugiait dans la solitude pour se livrer sans contrainte à la mélancolie de ses souvenirs. Ce silence faisait supposer à toute la famille que la jeune veuve oubliait Michel. On lui en savait gré, mais on s'étonnait de sa tristesse. Son père jugea qu'il serait à propos de la remarier, et un jour il lui fit part solennellement de ses intentions. Ro-

salie repoussa avec douceur et fermeté le parti qui se présentait. Alors le vieux bourgeois lui dit presque en colère :

— Qu'est-ce que tout ceci signifie, bonté du ciel! Une femme de vingt-neuf ans, suffisamment pourvue de biens, et, ma foi! fort jolie, qui est toujours triste comme un *De profundis!* Voyons, ma fille, quelle est la cause de cette mélancolie? Pourquoi te refuses-tu à fréquenter la société, à vivre comme toutes les personnes de ton âge? Pourquoi ne reçois-tu aucune visite, si ce n'est de loin en loin celle de M. de Meyronnais?

— M. de Meyronnais est le seul étranger que je voie avec plaisir, répondit Rosalie en soupirant.

— C'est un fort galant homme, s'écria le vieillard; mais je ne lui trouve aucun agrément dans la conversation ; il est trop débonnaire à l'endroit de certaines choses et de certaines gens! Que trouves-tu donc de si amusant à t'entretenir avec lui?

— Hélas! répondit-elle les larmes aux yeux, il est le seul qui me parle de mon pauvre mari!...

ÉPILOGUE.

Vers la fin de la restauration, il y avait dans une petite ville des Basses-Alpes une maison qui était le rendez-vous de la noblesse et de la bourgeoisie de l'endroit; c'était un champ neutre dans lequel se trouvaient en présence toutes les opinions. En mettant le pied dans cette enceinte paisible, les habitués imposaient unanimement silence à leurs dissentiments politiques et on n'y parlait guère que du temps passé ou des intérêts de la localité. Les mai-

tres étaient deux vieillards d'une physionomie digne et bienveillante; ils recevaient leurs amis avec une bonhomie pleine de distinction. Leur maison se composait de deux servantes du pays et d'un vieux nègre encore fort et vigoureux, lequel remplissait auprès d'eux des fonctions plus relevées que celles que l'on confie ordinairement aux serviteurs de cette nuance. En été, le cercle se réunissait dans le jardin attenant à la maison ; en hiver, dans un charmant salon qui s'ouvrait sur une terrasse vitrée toute remplie de citronniers, d'orangers, de géraniums odorants et de quelques plantes tropicales. Le salon était orné d'arcs, de casse-têtes, de colliers de dents de tigres, de nids de guêpes cartonnières et de quelques cadres de papillons et d'insectes. Chacun de ces objets était le sujet invariable d'une histoire racontée par les maîtres de la maison avec une précision qui serait devenue monotone pour les auditeurs, si l'intérêt qu'inspiraient les narrateurs n'eût suppléé au peu de diversité des récits. Les noms de Paul et de Michel revenaient souvent dans ces anecdotes, et ces noms ramenaient naturellement la conversation sur les événements révolutionnaires, que chacun appréciait de son point de vue, mais avec modération et

convenance. Le maître de la maison donnait l'exemple d'une impartialité et d'une tolérance que possèdent seuls ceux qui ont beaucoup vu et beaucoup souffert. A toute chose il trouvait son bon côté, et son éclectisme indulgent passait même à cette époque, aux yeux des *ultras,* pour une demi-opposition ; cependant il ne recevait pas *le Constitutionnel.* Il semblait d'ailleurs que, par une convention tacite entre les deux époux, le mari, quoique de race aristocratique, eût pris à tâche de pallier plutôt que d'accuser les excès révolutionnaires ; tandis que sa femme, d'origine purement bourgeoise, s'attachait surtout à exalter le dévouement chevaleresque des royalistes de 1789.

Le couple vénérable s'occupait activement d'œuvres de bienfaisance. Le mari était administrateur des hospices, membre du conseil de surveillance des prisons et des enfants trouvés ; la femme remplissait les fonctions de dame de la Miséricorde ; elle était aussi de l'œuvre du Bon-Secours. Ils mettaient l'un et l'autre dans l'accomplissement de ces devoirs une ponctualité inconnue aux philanthropes de profession, lesquels, à cette époque, n'exerçaient guère leur charité qu'aux approches des élections. Lorsque, par une belle après-

midi de novembre, le mari et la femme sortaient pour faire leur promenade habituelle, ils étaient accompagnés du nègre qui traversait la petite ville en montrant ses dents blanches, sous prétexte de sourire, à toutes les personnes qui se trouvaient sur son chemin. La présence des deux époux était toujours la cause de quelque réflexion bienveillante de la part de ceux qui se trouvaient sur leur passage.

— Voilà de braves gens, disaient les uns; ils ne sont pas très-riches, et cependant ils font beaucoup de bien.

— Ils ont encore de bons écus, disaient les autres, mais grand bien leur fasse; pour le mal que je veux aux pauvres, je désirerais qu'ils en eussent davantage.

Ils recevaient rarement des étrangers à leur table; seulement une vieille femme avait le privilége de venir dîner avec eux une fois la semaine. Ce jour-là on ne recevait personne pendant l'après-midi. Cette visiteuse avait bien alors soixante et dix ans; elle était vêtue à la manière des femmes du pays et portait un jupon de bure verte serré au-dessus des hanches par une coulisse et un corsage de même étoffe. Sur le corsage, s'étalait un fichu de mousseline rayée et devant le jupon un tablier

d'indienne aux vives couleurs. Ses cheveux étaient cachés sous une coiffe garnie d'une dentelle tuyautée, laquelle était constamment surmontée d'un chapeau de paille noire, appelé dans le pays une *capeline*. Le visage de cette femme était régulier et énergique; et ses yeux d'une vivacité ardente, étaient surmontés de sourcils épais et parfaitement arqués; elle marchait, d'après son expression, droite comme un i, en s'appuyant à peine sur sa canne de bois noir.

Quand elle arrivait chez ses amis, le nègre l'annonçait bruyamment en s'écriant d'un ton joyeux :

— Madame Madeleine! madame Madeleine!

La visiteuse avait coutume de répondre à cette manifestation bienveillante en relevant sa longue canne et en disant d'un air d'amitié :

— Tais-toi donc, animal!

Cette vieille femme était l'héroïque Véturie; les deux époux, c'étaient Évariste et Rosalie, que les nobles appelaient le vicomte et la vicomtesse de Meyronnais, et les bourgeois M. et madame de Meyronnais tout court. Évariste mourut dans les premiers mois de 1829 et Rosalie au commencement de 1830. Ils léguèrent leur petite fortune aux pauvres, et le

nègre Lili à leur vieille amie Véturie avec une petite pension.

Quant à l'amante de Paul, elle vit encore ; je l'ai vue il y a deux mois. Lorsque j'eus rassemblé les notes sur lesquelles j'ai écrit ce récit, je me présentai chez elle : c'était dans le mois d'août dernier. Elle habitait une petite maison bien close et exposée au midi ; sa chambre était en même temps son salon et sa salle à manger. Un lit de noyer tendu de rideaux en serge verte, une vieille commode du même bois noir et brillant comme de l'acier bruni, composaient l'ameublement ; six tasses de faïence ornaient la cheminée, deux chandeliers avec des écussons armoriés à leur base figuraient aux deux bouts du chambranle : c'était tout ce que Véturie avait emporté du château de Chavailles. On voyait contre le mur un petit médaillon qui reposait sur un porte-montre fané, lequel était suspendu sur le côté d'un modeste trumeau.

L'aspect de cette femme me frappa ; bien qu'elle eût quatre-vingt-huit ans, il était facile, à l'aspect de ce visage régulier, de se représenter par la pensée la beauté virile d'autrefois. Elle me reçut avec une aisance affectueuse et m'honora de prime abord d'un superbe *tu* républicain. Lorsque je lui eus expliqué le

but de ma visite, elle me donna sur Paul la plus grande partie des détails que j'ai rapportés.

— Pourquoi, lui dis-je, quand elle eut terminé son récit, n'avez-vous fait aucune démarche pour obtenir le rappel de ce pauvre Chavailles ? Il est très-probable que vous eussiez réussi.

— Comment peux-tu supposer, me répondit-elle, que je n'aie pas essayé de le tirer de ce maudit pays ? Lorsque je sus par les brochures de Ramel et d'Aymé l'état de misère dans lequel vivaient nos malheureux déportés, je résolus de m'en aller à Paris afin d'obtenir justice. Le vieux Chavailles était mort, et ses biens avaient été séquestrés ; je ne vivais que de mon travail, et j'étais fort pauvre. Pour utiliser mon voyage, j'achetai quelques produits du pays ; je les chargeai sur une charrette, et je partis...

— Avec un domestique ? interrompis-je.

— Un domestique ? pourquoi faire ? répliqua-t-elle. C'était moi qui attelais et conduisais mes bêtes, et j'arrivai à Paris quinze jours après mon départ. En arrivant je m'informai de la demeure de Barras. « Au Luxembourg, » me répondit-on. Au palais on ne veut pas me laisser pénétrer sous le singulier prétexte

que j'étais une femme. « Comme je ne puis me changer en homme pour te faire plaisir, dis-je au concierge, je vais entrer tout de même. »

Une fois dans la cour, je demandai les appartements du directeur : on me les indiqua ; mais à la porte, nouvel obstacle : un huissier veut savoir si j'ai une lettre d'audience. J'étais déjà fort irritée : cette dernière insolence me poussa à bout... Je regardai cet imbécile avec les deux yeux que voilà, et lui ordonnai d'aller sur-le-champ dire à Barras que Véturie voulait lui parler. L'huissier revint aussitôt m'annoncer que je pouvais entrer.

Il paraît que Barras se promettait de faire un divertissement de ma présence dans son salon, car je le trouvai entouré de femmes et de généraux qui avaient, en m'examinant, le sourire sur les lèvres. Je fus droit à lui et le regardant en face, je lui dis dans notre langue provençale qu'il comprenait très-bien :

— Es-tu donc déjà roi de France, qu'il faille, pour arriver jusqu'à toi, passer devant une troupe de valets? Si tu en es là, on ne dira pas du moins que tu rends la justice sous un chêne. Tu n'es pas trop mal ici, par ma foi ; et il n'y a rien d'étonnant que tu oublies au milieu de ces mijaurées et de ces badauds les

patriotes qui souffrent. Je viens te demander le rappel de Chavailles et de Galdebert, qui sont à Sinnamari.

A ces mots, il m'interrompit vivement :

— De quoi te plains-tu? me dit-il en provençal aussi. S'ils avaient été ici, ils auraient été guillotinés; en les déportant, nous leur avons sauvé la vie.

— Je te remercie du service, lui dis-je ironiquement; mais je te prie de ne pas prendre tant de soin de nos amis, ils sauront bien se garantir des royalistes; tu peux les rappeler sans danger pour eux.

— Eh bien, j'y songerai, dit le directeur.

— Comment! tu y songeras! mais il faut que cela soit fait avant mon départ, entends-tu?

— Sois tranquille, ils seront rappelés.

— J'y compte, repris-je, et je le saluai.

Barras se leva, me prit la main, et me reconduisit à la porte. Je serrai ses doigts pleins de bagues, et, le regardant en face, je lui dis :

— Ne me force pas à venir te dire que tu as menti à ta promesse.

Je repartis le soir même. Quand je fis cette démarche, Michel et Paul étaient morts déjà,

et huit jours après c'était le 18 brumaire!

Véturie garda un moment le silence, puis elle se leva, et, prenant le médaillon suspendu sur la cheminée, elle me dit :

— Reconnais-tu ce visage?

— C'est Robespierre, lui dis-je.

— Oui, c'est l'incorruptible! s'écria-t-elle, c'est le dernier souvenir que Paul m'ait laissé; c'est tout ce qui me reste de lui. J'ai porté ce médaillon, suspendu à mon cou les jours de fête, sous tous les régimes, sous l'empire et sous la restauration. Les imbéciles, parce qu'il était poudré, le prenaient pour un marquis, pour le père Chavailles, peut-être!

Je demandai la permission d'examiner le médaillon.

Cette petite miniature, grande comme une pièce de cent sous, était entourée d'un cercle ciselé en or. Je voulus voir ce qu'il y avait derrière le portrait, mais Véturie m'arrêta.

— La peinture qui est là-dessous, me dit-elle, est d'une couleur trop vive pour les nerfs délicats des républicains de 1848.

Je retournai le médaillon. Le revers représentait une guillotine!!!

— Vous aviez le diable au corps dans ce temps-là! m'écriai-je en repoussant la peinture avec dégoût.

— C'est parce que nous avions le diable au corps que je vous trouve des niais en politique, répliqua-t-elle. J'ai plus de vigueur et de jeunesse avec mes quatre-vingt-huit ans que les plus jeunes d'entre vous... Je crois encore à la vertu et à la patrie, et pour elles je sacrifierais mes meilleurs amis ; tandis que vous, vous êtes si peu croyants que vous craindriez d'immoler vos ennemis ! Allez ! vous n'êtes pas des républicains !

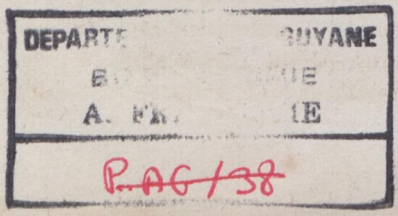
— Ah çà ! que pensez-vous donc du temps présent ?

— Ce que j'en pense, me répondit-elle en haussant les épaules, c'est que vous allez plus lestement que nous en besogne : vous en êtes au Directoire sans avoir passé par la Terreur.

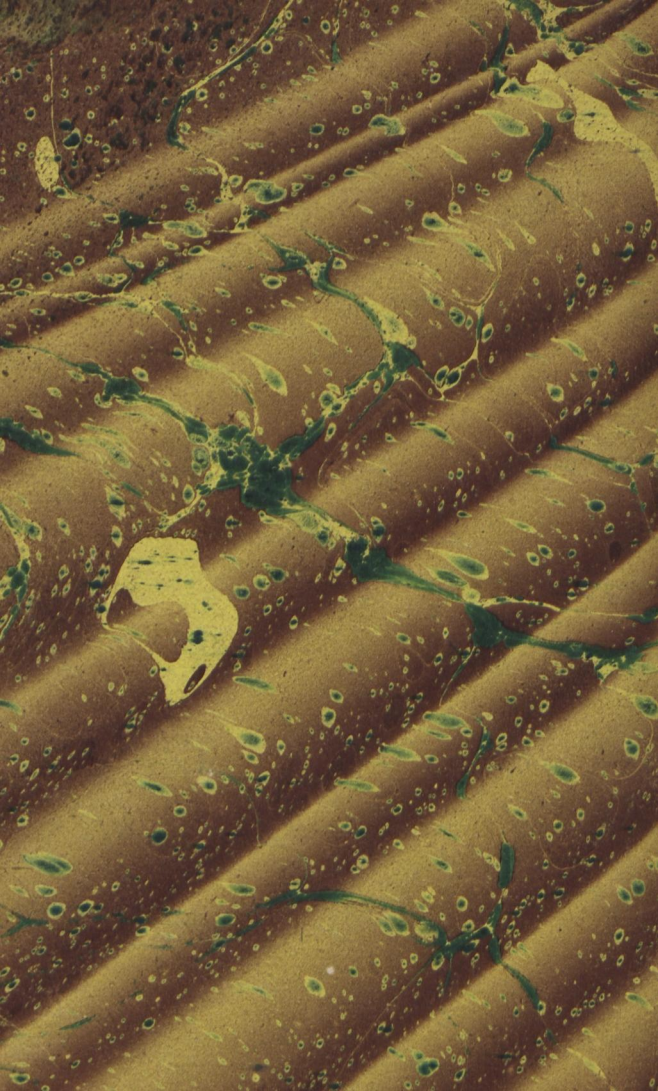
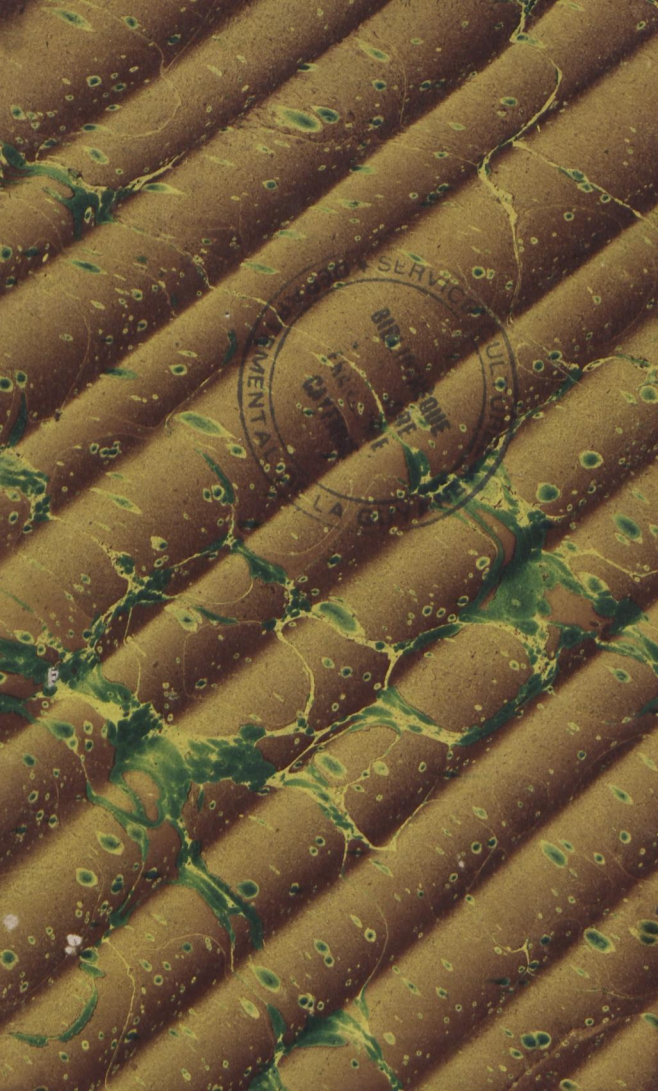
Véturie disait cela au mois d'août dernier !

Paris, 2 novembre 1848.

FIN.



DEPARTEMENTAL DE LA GUYANE * SERVICE
BIBLIOTHÈQUE
ALEXANDRE
FRANCONIE
CAYENNE

Rés 22542/111

Bal Or HT